

l'Avant-Scène

femina-théâtre

195

Sommaire


Thérèse
Le Prat

QUELQUES SCÈNES DE "L'ENFANT DU DIMANCHE"



GEORGES (*Pierre Brasseur*) : « Crois-moi, fais-toi couper les cheveux, une petite cervelle comme la tienne, il faut que ça prenne l'air. »



GEORGES (*Pierre Brasseur*) : « Et serrons-nous la main comme de vieux amis... Mais je te souhaite d'être heureuse, Hélène. »



GEORGES (*Pierre Brasseur*) Tu en fais une tête ? Qu'est-ce que tu as ? »

FERDINAND (*Patrick Thiebaut*) : « Je ne savais pas que tu connaissais Maman ? »

FERDINAND (*Maurice Sarfati*) : « En sortant de la boîte je n'avais qu'une idée, foutre le camp d'ici... Ce n'est pas ma faute si je ne m'entends pas avec Vergne. »

MARGUERITE (*Anne Vartel*) : « Et le petit ?... Tu ne me demandes même pas de ses nouvelles. Tu te rends compte de ce qu'il a fallu que j'invente pour faire avaler ça à mes parents ? »



Anne Vartel dans le rôle de MARGUERITE : « Monstre, je t'y prends, tu voulais déjà téléphoner à une autre fille... »

(Portrait de Thérèse Le Prat)

FERDINAND (*Maurice Sarfati*) : « Je crois que c'est quand on se sent libre, que l'on est malheureux à mon âge. C'est pour ça que je suis rentré plutôt. »

HÉLÈNE (*Jacqueline Porel*) : « Qu'est-ce que tu diras à ton père ? »

Photos BERNAND.



VERGNES (*Maurice Biraud*) : « Un beau-père ? une copie, une reproduction, c'est faux-père qu'il faudrait dire. »

FERDINAND (*Maurice Sarfati*) : « Tu ne voudrais tout de même pas que je t'aime comme papa. »

Mme POITEVIN (*Marguerite Pierry*) : « Bonjour mon petit bizantuel symphonique, mon hélicoptère est au garage, alors je suis venue en patins à roulettes. »



L'ENFANT DU DIMANCHE

Théâtre de Paris
Direction
Elvire Popesco et Hubert de Malet

Comédie en 1 prologue et 2 actes de Pierre Brasseur

Mise en scène de Pierre Valde

Décors de Jean-Denis Malclès

Distribution

Personnages du prologue

Personnage	Interprète
Hélène *Jolie femme de 25 ans, légèrement bourgeoise, c'est-à-dire peu maquillée et d'une sobre élégance.*	**Jacqueline Porel**
Georges *Son mari, 35 ans. Charmant garçon, léger, blagueur, avec beaucoup de classe.*	**Pierre Brasseur**
Ferdinand enfant *Leur fils, 6 ans, beau petit garçon.*	**Patrick Thiébaut**
Louisard 30 *ans.*	**José Arthur**
Vergne 23 *ans, jeune homme distingué, réservé, timide.*	**Maurice Biraud**
Charly *Barman, gars sympathique,* 30 *ans.*	**Philippe Dumat**
Josette 20 *ans, jolie, pétillante, charmante et naïve.*	**Anne Guerini**

Personnages des actes I et II

Personnage	Interprète
Hélène *Paraît presque le même âge, un peu plus maquillée, changée de coiffure ; elle est habillée d'une façon plus excentrique. Elle n'a jamais que* 37 *ans, elle doit en paraître* 30.	**Jacqueline Porel**
Georges *Pour lui, c'est la même chose. Il en paraît* 40, *mais il est peut-être plus étoffé et a plus d'autorité qu'au prologue.*	**Pierre Brasseur**
Ferdinand *Leur fils,* 18 *ans, paraît plus. Tout au moins dans sa façon d'être et de raisonner. Habillé comme les jeunes gens d'aujourd'hui, d'un débraillé élégant. (Il est beau de préférence).*	**Maurice Sarfati**
Vergne *Le nouveau mari d'Hélène, a maintenant* 35 *ans. Toujours très bourgeois, très impeccable. Toujours timide, et même un peu timoré.*	**Maurice Biraud**
Mme Poitevin *Vieille dame de* 66 *ans, mère de Georges, pleurant, riant, parlant très fort, mais très charmante quand même. Elle est habillée comme une jeune fille, rubans et petits nœuds. C'est un oiseau.*	**Marguerite Pierry**
Marguerite 17 *ans, petite bonne ravissante, mais peu stylée.*	**Anne Wartel**
Mathilde 50 *ans. C'est la concierge qui fait le ménage chez Georges.*	**Gilberte Debreuil**
Alice 25 *ans. Grande belle fille, une danseuse de cabaret.*	**Véra Valmont**

Les rôles de « Alice », « Mme Poitevin », « Georges » et « Vergne » lors des représentations au « Club du Théâtre des Quat' Jeudis » avaient été créés par Anne Dupré, Jeanne Fusier-Gir, Christian Alers et Jean Valmy

« L'Enfant du Dimanche » a été joué pour la première fois en séances privées par le « Club du Théâtre des Quat' Jeudis » le 31 *octobre* 1958 *au Théâtre Edouard-VII et repris au Théâtre de Paris le* 9 *février* 1959.

BRASSEUR PIERRE

né à Paris, le 22 décembre 1905. Sa mère, Germaine Brasseur, cousine du fameux comédien Albert Brasseur, était elle-même comédienne ; elle fut une des créatrices du « Petit Café » de Tristan Bernard au Palais-Royal. Avec elle, le jeune Pierre, très tôt, eut l'occasion de se familiariser avec l'univers du théâtre. En compagnie de ses camarades d'école, il interprétait — à sa manière — les pièces qu'il venait de voir jouer ; il se souvient du « Roi du Camembert », une création de Dranem...

C'est d'ailleurs en pension, à Montlhéry, dans un jardin, qu'il tint — avec succès — son vrai premier rôle — le paysan de *La Cagnotte*, de Labiche — devant un vrai public.

Le bachot passé, il étudie donc le dessin avec Bernard Naudin et fréquente Montparnasse. Il y fait connaissance d'Aurenche, de Cocteau, de Radiguet... et vend ses billets de pose de nus pour pouvoir suivre les leçons de comédie que Dorival donne avec Ledoux au Conservatoire Maubel. Il commence à jouer les amoureux ou les jeunes premiers comiques quand il est admis par les Surréalistes (il avait adressé un paquet de poèmes à André Breton) ; il compose alors de petites pièces poétiques, cependant qu'il joue *Le Singe qui parle*, de René Fauchois, à la Comédie-Caumartin, et *Roméo et Juliette*, de Jean Cocteau (1924).

Le service militaire ne tarit pas l'inspiration surréaliste. Pierre Brasseur profite d'un séjour en prison, à Mayence (il a été affecté à l'armée d'occupation) pour écrire *L'Ancre Noire*. Il en envoie le manuscrit à Lugné-Poe, qui ne tarde pas à recevoir la pièce et à la créer au Théâtre de l'Œuvre (1925). Faute de permission, l'auteur n'aura jamais vu représenter sa première pièce !

Sur une intervention de Lucien Descaves, dont il doit jouer *Le Cœur ébloui*, il est muté à Vincennes (1926). Rendu à la vie civile, il entreprend de faire carrière d'auteur et de comédien, bien décidé à ne pas mêler les deux. Mais les exigences du métier d'acteur finiront par l'emporter et, plus tard, la réputation de comédien ne permettra pas sans doute à l'auteur de tenter sa chance aussi librement qu'il l'aurait souhaité : « Je rêve, dit-il, de voir représenter sous un pseudonyme, une pièce de moi... que je ne jouerais pas ! »

Toutefois, encouragé par Lugné-Poe, par Antoine, par Edouard Bourdet, par Jean Anouilh, il donne *Homme « du Monde »* (1928), *Mots de cœur* (1928), *Cœur à gauche* (1929), *Grisou* (1937), *Un ange passe* (1943), *Sainte Cécile ou notre femme qui êtes aux cieux* (1944), *Le Mascaret* (1947) et *L'Enfant du Dimanche* (1959).

Parmi ses créations d'acteur, *Le Sexe faible* (1928), d'Edouard Bourdet — Edouard Bourdet et Victor Boucher m'ont beaucoup appris, dit-il. Ils m'ont appris la précision.

Puis il joue Perdican de *On ne badine pas avec l'amour*, de Musset, avec Alice Cocéa (1936), *L'Homme qui se donnait la comédie*, de Emlyn Williams (1937), *L'Etat de siège*, d'Albert Camus (1948), *Partage de Midi*, de Paul Claudel (1948) et *Le Bossu*, de Paul Féval et Anicet Bourgeois (1949) avec la Compagnie Renaud-Barrault, *Le Diable et le Bon Dieu*, de Jean-Paul Sartre (1951), *Kean*, d'Alexandre Dumas, adapté par Jean-Paul Sartre (1953), *Ornifle*, de Jean Anouilh (1955), *La Mégère apprivoisée*, de Jacques Audiberti d'après Shakespeare (1957) et *Don Juan*, d'Henry de Montherlant (1958).

Son premier film, *Feu*, de Baroncelli, date du « muet ». Longtemps, Pierre Brasseur s'est vu cantonner dans l'emploi de gigolo. C'est son interprétation de *L'Homme qui se donnait la comédie* qui attire l'attention de Jacques Prévert et de Marcel Carné. Ceux-ci, en l'engageant pour *Quai des Brumes*, lui permettent d'aborder les rôles dramatiques et ce sera notamment *Lumière d'été*, de Jean Grémillon, *Les Enfants du Paradis*, de Marcel Carné et Jacques Prévert, *Porte des Lilas*, de René Clair.

AUTEUR ET ACTEUR

Si nous sommes tentés de rapprocher l'auteur et l'acteur Pierre Brasseur, c'est que la générosité du tempérament de l'artiste se manifeste également dans le mouvement de ses dialogues et dans celui de ses interprétations. Poète à ses débuts dans le monde des arts et des lettres parisien, il n'a jamais cessé de l'être. Familièrement. Spontanément. Sincèrement. Poussé par son esprit, par sa fantaisie, sa verve naturelles.

Dans ses rôles comme dans ses pièces, il attache à la réalité une attention amusée qui nous rend aussitôt complices de sa curiosité. Il aime à jouer et entend associer son public à ce plaisir.

— J'ai toujours cherché, confie-t-il, à dégager l'humour des sujets, des situations dramatiques.
Ce qui est aussi une philosophie !
La comédie humaine quotidienne lui fournit la matière de son théâtre : un fait divers insolite lu dans un journal ou sa propre expérience.
— L'Enfant du Dimanche, *ajoute-t-il, a pu surprendre par sa construction, par son développement. C'est que la pièce est pour moi comme une bande dessinée où j'ai retenu ce que j'ai trouvé de drôle dans des événements personnels — graves, pathétiques, si l'on s'en tient aux conventions.*
Je demande à Pierre Brasseur si le comédien qu'il est, intervient dans la composition de ses dialogues.

— Non, répond-il, si ce n'est que j'écris... à haute voix pour vérifier que le texte est bien parlant. Mais je n'aime pas jouer mes pièces. Et je ne les ai jouées que par raccroc !

— Estimez-vous que l'auteur doive lui-même mettre en scène son ouvrage ?

— Non plus, car le metteur en scène apporte toujours quelque chose que l'auteur n'aura peut-être pas vu et, si j'en crois mon expérience d'acteur, l'auteur est souvent maladroit à indiquer précisément ce que sont ses personnages.

P.-L. M.



Décor de J.-D. Malclès.

A mon fils Claude,
P. B.

Prologue

Le Prologue se passe en 1946. Ferdinand a six ans.
DÉCOR. — Deux lieux différents.
Deux décors l'un à côté de l'autre. La chambre d'Hélène et un coin de bar américain. C'est-à-dire que la scène est divisée en deux. Le côté cour : bar ; côté jardin : chambre. La séparation sera faite par un rideau plissé qui tombera du cintre. Les personnages de ces deux décors ne seront reliés l'un à l'autre que par le téléphone.
A droite, un bar avec de profil le comptoir en bois, les bouteilles côté séparation, tabourets de bar, un téléphone à l'avant-scène sur le coin du bar. Dans le fond une porte donnant sur la rue — découverte de rue si l'on veut — à droite une petite table et deux gros fauteuils, dans le fond près du bar une petite table et un fauteuil, porte donnant dans l'office à gauche après le bar.
Décor du côté jardin : La chambre d'Hélène. Un divan, un grand fauteuil ; à l'avant-scène, petite table avec le téléphone. Une porte au fond du jardin donnant dans le couloir.

Au lever du rideau, côté bar éclairé ; au pick-up : air de jazz.
Charly, le barman, sifflote en nettoyant ses verres, en débarrassant une table. Il chantonne d'avance l'air du disque, de telle manière que le disque a l'air de lui répondre.
Chambre d'Hélène, éteinte.
Hélène entre en robe d'après-midi. La lumière monte. Hélène faite nerveusement un numéro sur le cadran du téléphone qui se trouve à l'avant-scène.
Le bar. Le téléphone sonne. Charly décroche le téléphone qui est sur le bar, à l'avant-scène.
Louisard entrera sans que Charly le voit et s'installera à une table.

CHARLY. Allô ! allô !

HÉLÈNE. Charly ?

CHARLY. Lui-même. Une seconde, Madame, je liquide des clients trop bruyants et je suis à vous. (*Il va vite arrêter le pick-up et faisant semblant de parler à des clients.*) Allez, allez ! Ça suffit, à ce soir. Au revoir, au revoir Messieurs-Dames. (*Il revient vers l'appareil.*) Excusez-moi, chère Madame ! Mais ça ne désemplit pas en ce moment. Je vous écoute.

HÉLÈNE. Idiot ! C'est moi, Hélène.

CHARLY, *riant.* Oh ! pardon, ma poulette. Je croyais que c'était une cliente et comme les affaires sont calmes... je faisais un peu de chiqué. Comment vas-tu ? Rien de grave ?

HÉLÈNE. Mais non !

CHARLY. Ah ! bon ! Mais comme tu ne téléphones jamais ici...

HÉLÈNE. T'affole pas. Georges n'est pas là ?

CHARLY. Non, tu sais bien que le samedi il ne vient qu'à six heures. Tu lui amènes le gosse à cinq heures et demie, comme d'habitude ?

HÉLÈNE. Mais oui, bien sûr.

CHARLY. Alors ?

HÉLÈNE. Voilà, mon petit Charly, je voudrais te charger d'une mission de confiance.

CHARLY. Vas-y.

HÉLÈNE. Je voudrais que Georges me téléphone vers cinq heures. Alors, appelle-le à son hôtel ou autre part et dis-lui que j'ai à lui parler sérieusement. Mais tu sais comme moi qu'il n'aime pas ça. Alors, je compte sur toi pour le décider. C'est grave.

CHARLY. Pourquoi ne vous rencontrez-vous pas ?

HÉLÈNE. Ça non. J'ai décidé, une fois pour toutes, de ne plus le voir et je ne veux pas revenir là-dessus.

CHARLY. Tu as peur de te laisser reprendre au charme, coquine ?

HÉLÈNE. Mais non, idiot ! Sa présence m'ennuie, c'est tout, et sa soi-disant fantaisie m'exaspère, tu le sais bien.

CHARLY. C'est bien ce que je disais, tu as peur d'avoir envie de rire.

HÉLÈNE. Mais non ! Depuis cinq ans que nous sommes séparés je l'ai peut-être rencontré trois fois et je te jure que ça ne m'a fait aucun plaisir.

CHARLY. C'est pour lui dire ça que tu veux qu'il te téléphone ?

HÉLÈNE. Tout ça, il le sait, je lui ai écrit. J'ai besoin de son accord pour prendre une décision. C'est tout.

CHARLY. C'est vrai que vous êtes encore mariés, tu ne peux rien faire sans son accord.

HÉLÈNE. Justement ! Alors, je compte sur toi pour qu'il m'appelle, mais de son hôtel. Pas de ton bar, au milieu de ses copains.

CHARLY. Bien sûr ! Il n'est pas mufle à ce point-là !

HÉLÈNE. Je sais bien. Il a beau prétendre que sa muflerie c'est sa pudeur, mais...

CHARLY. Il t'appellera, je te le jure.

HÉLÈNE. Qu'il ne m'envoie pas, comme d'habitude, un chasseur ou sa mère avec un bouquet de fleurs pour éviter les explications.

CHARLY. Il ne s'agit pas de ton flirt Louisard, j'espère ?

HÉLÈNE. Non, celui-là, je ne veux plus le voir, il ressemble trop à Georges.

CHARLY. Et puis, entre nous, il est pas très rigolo, Louisard !

HÉLÈNE. Comme tu dis ! Et je suis décidée à m'amuser, moi aussi.

CHARLY. Qu'est-ce que tu appelles t'amuser ?

HÉLÈNE. Etre heureuse.

CHARLY. Parbleu ! C'est amusant aussi quelquefois. Oh ! pardon, je ne vous avais pas vu ! Ça va ?

LOUISARD. Très bien. Donnez-moi un whisky.

CHARLY. Et le gosse, il va bien depuis samedi dernier ?

HÉLÈNE. Ferdinand ? Oh ! ça, oui. Il est en train de se faire beau. C'est une fête pour lui de retrouver son père tous les samedis.

CHARLY. La fantaisie ne lui fait pas peur à lui.

HÉLÈNE. Non, mais il déchantera.

CHARLY. Pour le moment, laisse-le chanter, c'est de son âge.

HÉLÈNE. Dis donc à son père, pendant que tu y es, qu'il ne lui présente pas trop de nouvelles maîtresses. Tu seras gentil. Ça m'évitera de le voir revenir le lundi avec les joues barbouillées de rouge.

CHARLY. Je ne peux pas me mêler de son intimité à ce point-là. Mais Ferdinand est si mignon que tout le monde l'embrasse. Enfin entendu, je ferai de la morale à Georges et je conseillerai à ses petites amies de la discrétion dans leurs effusions et un rouge qui ne déteint pas.

HÉLÈNE. Eh bien voilà ! Merci, mon petit Charly.

JOSETTE. Charly, arrive avec des fruits !

CHARLY. Pas de quoi, ma petite Hélène. (*Il raccroche.*) (*Georges, Louisard et Josette sont entrés. Ils ont l'air très gais et très chahuteurs. Georges dépose un paquet de fruits sur le bar, mais il a entendu le nom d'Hélène et il réagit.*)

GEORGES. Hélène ? Tu as bien dit Hélène ?

CHARLY. Oui, elle veut que tu l'appelles.

GEORGES. Non ? Moi qui étais de si bonne humeur ! (*Josette va remettre le pick-up en marche. Georges veut interroger Charly, mais le bruit le gêne.*) *Chambre d'Hélène.*

LA VOIX DE FERDINAND. Maman, viens voir...

HÉLÈNE, *nerveuse.* Oh ! Fiche-moi la paix ! (*Et elle sort.*) *Le Bar.*

GEORGES, *à Josette, qui augmente l'intensité du pick-up.* Oh ! Fiche-moi la paix ! (*Et Josette arrête le pick-up.*)

JOSETTE. Comme ça, ça va, mon ange ?

GEORGES, *passant sa colère sur elle.* La barbe ! Je te dis « la barbe » pour ton bruit, « la barbe » pour ta présence, « la barbe » pour tout !

JOSETTE, *à Louisard.* Chaque fois qu'il attend son môme, c'est la même chanson. Monsieur est ému. Au revoir, Charly. Tu lui diras qu'il me téléphone.

CHARLY. Toi aussi. Bon ! bon !

JOSETTE. Je n'ai rien d'une mère de famille, ni d'une belle-mère !

LOUISARD. Au revoir !

GEORGES. C'est ça, au revoir, chérie, et crois-moi, fais-toi couper les cheveux, une petite cervelle comme la tienne, faut que ça prenne l'air.

JOSETTE. Au revoir, crétin ! Au revoir Louisard.

LOUISARD. Salut, ma jolie.

CHARLY. Et change ton rouge à lèvres.

JOSETTE, *ahurie, se regarde dans sa glace à main.* Pourquoi ? Il est très bien. Ils sont follingues ces gars-là ! (*Elle sort.*)

GEORGES, *après un temps, très empoisonné.* Alors, Hélène veut que je l'appelle ?

CHARLY. Oui. Ne t'installe pas, je lui ai juré sur ma tête que tu l'appellerais d'autre part.

GEORGES. Tu l'as juré sur ta tête ! Alors, je l'appellerai d'ici.

CHARLY. C'est le métier. La tête d'un barman de classe est à la disposition de la clientèle. (*Il continue à faire le ménage et s'approche d'une petite table qui est un peu en retrait.*) Vous voyez, Monsieur Louisard, la place de Ferdinand est prête, comme tous les samedis. Il a même ses illustrés. Hélène le dépose ici. Georges arrive quelques minutes après et la grande rigolade commence. C'est le relais.

GEORGES. Le relais.

LOUISARD. Vous ne vous rencontrez jamais ?

GEORGES. Non, jamais devant le gosse. Sans lui non plus, d'ailleurs.

CHARLY. Il n'aime pas les souvenirs.

GEORGES. Oui, vous avez raison. Je l'appellerai d'ici. Pour moi un bon souvenir qui ne s'efface pas, c'est un mauvais souvenir.

CHARLY. Puisque c'est elle qui a insisté pour que tu l'appelles, vas-y !

GEORGES. Oui, ici, en vous regardant j'aurai l'impression de la rencontrer dans la rue au milieu de badauds ou sur le quai du métro.

CHARLY ET LOUISARD. Merci !

GEORGES. Ça ne l'empêchera pas de m'engueuler si elle en a envie, mais ça me permettra de crâner. Allez ! je me jette à l'eau. Barman, une fine !

CHARLY. Tu vois ton fils ce soir, ne bois pas trop.

GEORGES. J'ai décidé de n'avoir besoin d'aucun conseil pour faire ce qui me plaît.

CHARLY. Où as-tu passé la nuit ?

GEORGES. Chez Santas.

CHARLY. Le peintre ?

GEORGES. Oui. Lui aussi il se croit autorisé à me faire de la morale parce qu'il a été l'amant de ma mère. Mon père n'oserait pas me faire les reproches qu'il me fait !

CHARLY. Parbleu ! Il est mort. Et, en plus, ce n'était pas ton père.

GEORGES. Santas était un coq de village que ma mère faisait chanter. Il y a beaucoup plus de maris qu'on ne le pense qui sont les pères de leurs enfants.

CHARLY. Allez, Georges, appelle-la, c'est peut-être grave.

GEORGES. Si vous croyez que c'est drôle de parler à une femme avec qui on a raté sa vie ! Comme si on n'avait pas assez de choses à se reprocher pour s'empoisonner !

CHARLY. Tu as tout de même eu un an et neuf mois de bonheur avec ta femme, c'est à déduire.

GEORGES. Ce que vous appelez le bonheur, vous, c'est le temps où on reste ensemble.

CHARLY. Dame ! Quand on vous voyait, au début, vous n'aviez pas l'air de vous ennuyer.

GEORGES. Ici, bien sûr ! on ne se parlait pas. J'avais mes copains, elle avait ses copines. Mais à la maison, on se retrouvait tous les deux.

CHARLY, *bas*. C'est ce qu'on appelle l'incompatibilité d'humeur.

GEORGES. Si tu savais ce que ça cache comme drames, ces deux mots-là !

CHARLY. C'est vrai ! Et puis, un jour, à la une : « Poum, poum ! » (*Il fait le geste du revolver.*) Et on se dit : « Tiens ! Croyez-vous, eux qui s'entendaient si bien ! Ah ! je vous le jure, Monsieur le Juge ! (*Dans le bar il fait la parodie du témoin à la barre.*) J'ai été le témoin de leurs premières amours, quand ils étaient étudiants. Là, tenez, dans ce coin-là, ils se bécotaient pendant des heures. Ils étaient même si mignons qu'ils me laissaient des additions longues comme ça... Je les déchirais en douce, mais devant les clients sérieux je leur faisais honte en leur disant que la maison ne faisait pas de crédit. Ça les faisait rire, moi aussi d'ailleurs. Je dois vous dire, Monsieur le Juge, qu'à ce moment-là je n'étais pas le patron. Mais moi, tenez, combien de fois je leur ai prêté de quoi aller au cinéma ! »

GEORGES. Je t'ai remboursé.

CHARLY. Oui, c'est vrai. « Mais croyez-moi, Monsieur le Juge, il devrait y avoir une loi qui interdise aux jeunes filles de faire des enfants avant d'avoir terminé leurs études. »

GEORGES. Crétin ! Il n'y aurait plus d'étudiants au quartier Latin.

CHARLY. La vie avec elle était si terrible ?

GEORGES. J'aimais la vie, elle aussi je l'aimais, mais je n'aimais pas la vie avec elle.

CHARLY. Vous vous entendiez trop bien.

GEORGES. On s'entendait, mais on ne s'écoutait plus.

LOUISARD. C'est vrai.

GEORGES. Ah ! Le revoilà celui-là.

LOUISARD. Un jour tu m'as dit : « Nous sommes toujours du même avis, il n'y a pas de discussion possible ».

GEORGES, *s'échauffant de plus en plus*. Et pas de discussion dans un jeune ménage, tu crois que c'est gai, toi ? Une vie sans réconciliation, sans « je te demande pardon, ma chérie », sans étreintes amoureuses après la bagarre, c'est d'une tristesse !

CHARLY. Vous étiez faits pour vous aimer et vivre séparés.

GEORGES, *tristement*. Sans enfant, surtout.

CHARLY. Oui, bien sûr ! Mais Ferdinand ne vous a jamais vu vivre ensemble, tout au moins il était trop petit pour s'en souvenir. Votre situation ne peut pas le toucher.

GEORGES. Dis-moi qu'il a le bonheur d'avoir deux familles.

CHARLY. Parbleu ! C'est mieux que pas du tout. Et au lieu d'être gâté par un seul il est gâté par les deux. Deux pères Noël, à cet âge-là, ça compte !

GEORGES. C'est malin !

CHARLY. Et il est à l'abri des scènes de ménage.

GEORGES. Deux familles, oui...

(*Charly fait le numéro pendant ce qui suit et quand la sonnerie du téléphone se fera entendre dans la chambre d'Hélène, Vergne sera entré et embrassera Hélène sur la bouche. Pendant ce temps-là elle décrochera en douce le téléphone derrière son dos et posera l'écouteur sur la table. Georges, continue.*) L'une, c'est une femme seule qui est en train de gâcher sa jeunesse et l'autre, c'est moi, un fou qui fait le rigolo pour se rajeunir et qui traîne de bistrot en bistrot avec une femme différente toutes les nuits qui se repassent la même robe de chambre. Une robe de chambre à elle, d'ailleurs, que j'avais emportée.

CHARLY. Par mégarde !

GEORGES. Avec pour seul confident un barman...

CHARLY. Bien sympathique et bien dévoué, ma foi ! (*Il a entendu, au téléphone, les autres parler.*) Qui t'aime comme un frère... Pas libre ! (*Il raccroche.*)

VERGNE. Qu'est-ce que c'est ?

HÉLÈNE. Allez voir ! C'est la porte sans doute.

GEORGES. Pas libre... Tu vois ça commence... Madame n'est pas libre !

HÉLÈNE. Allô ! Allô ! (*Elle raccroche.*)

LOUISARD. Et moi ?

GEORGES. Quoi, toi ? Tu es libre, toi !

LOUISARD. Est-ce que je ne suis pas ton ami ? Ton confident.

CHARLY, *laisse échapper un :* Oh !...

GEORGES, *à Charly*. Quoi, oh ?

CHARLY. Rien !

GEORGES, *à Louisard*. Oui, oh ! il a raison. Je t'ai dit bonjour et je t'ai dit au revoir. Maintenant je me demande bien ce que tu attends ?

LOUISARD. Tu ne veux pas être seul.

GEORGES, *ricanant*. Ah !...

CHARLY. Oui, ah ! il a raison.

GEORGES. Tu sais que je dois téléphoner à Hélène. Elle attendait mon coup de fil à cinq heures. Bon, passons...

CHARLY. Oui, passons.

GEORGES. Le gosse a peut-être pris froid. Parbleu, elle ne veut pas lui mettre son chandail ! c'est un cadeau de moi ! Elle n'aime pas la couleur.

CHARLY. Ne mets pas tout sur le dos de la mère.

GEORGES. C'est mon fils qui me l'a dit.

CHARLY. Pourquoi dis-tu toujours « mon fils » ?

GEORGES. Je dis « son fils » quand il m'énerve.

JOSETTE, *entre, affolée*. Dites donc, les gars ?...

TOUS LES TROIS, *sursautant*. Quoi ?

JOSETTE. Il paraît que ta femme a des idées de suicide ?

LOUISARD, *bondissant*. Quoi ?

GEORGES. Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

LOUISARD, *gêné*. Rien.

GEORGES. Ah ! Ça ne te fait rien, salaud !

LOUISARD, *même jeu*. Si, bien sûr !

GEORGES. Ça va. (*A Josette.*) Toi, tu vas recevoir une gifle. Explique-toi.

JOSETTE. Elle a marchandé un revolver chez l'armurier qui est un copain à moi.

GEORGES, *inquiet*. Elle l'a marchandé, ou elle l'a acheté ?

JOSETTE. Non, elle l'a trouvé trop cher.

GEORGES. Ouf ! Heureusement qu'elle est économe.

JOSETTE. Et cependant, il est mignon, tout en nacre. Je le connais, j'ai voulu l'acheter quand mon accordéoniste me faisait souffrir.

CHARLY. Ah ! Assez !

JOSETTE. Quand on veut se tuer, il faut avoir de l'allure, il faut y mettre le prix.

GEORGES. Ah ! Assez ! C'est peut-être moi qu'elle veut tuer ?

JOSETTE. Prétentieux !

GEORGES. C'est moi qui l'ai trompée le premier, et avec une idiote dans ton genre. Tiens, tu devrais avoir honte !

JOSETTE. Elle veut peut-être tuer son amant, tout simplement.

LOUISARD. Oh ! Assez !

GEORGES. Tu as des réactions bizarres, Louisard !

LOUISARD. Elle est énervante !

GEORGES. Fiche le camp, mon poulet.

JOSETTE. Tu me raconteras, lundi. Embrasse Ferdinand. Ça me turlupine qu'elle te demande de l'appeler. S'il y a un drame, téléphone-moi tout de suite. Si tout va bien, je m'en balance, j'aurai tout le temps de le savoir. (*Avant de sortir.*) Mais Georges a raison, vous êtes bizarre, Monsieur Louisard.

LOUISARD. Je vous en prie, c'est vraiment pas le moment.
(*Charly a refait le numéro du téléphone. Il a Hélène à l'appareil.*)
La Chambre d'Hélène.

HÉLÈNE. Allô !

CHARLY. La voilà.

GEORGES. Où çà ?

CHARLY, *faisant voir l'appareil.* Ici.

GEORGES, *inquiet.* Et comment va-t-elle ?

CHARLY. Je ne sais pas, mais elle peut encore dire allô, en tout cas.

GEORGES, *prenant l'appareil.* Si ma voix tremble tu me tapes dans le dos, hein ?

CHARLY. Allez, hardi, petit !

GEORGES, *au téléphone.* Comment vas-tu ?

HÉLÈNE. Très bien.

GEORGES. Non, je te demande comment tu vas.

HÉLÈNE. Je te dis « très bien ». Tu m'assommes !

GEORGES. Ah ! bon, alors tu vas bien. (*Aux autres.*) Elle va très bien, je l'assomme. Alors !...

HÉLÈNE. De plus en plus impossible !

GEORGES. Qui ? Moi ? Déjà !

HÉLÈNE. Non, ton fils est impossible.

GEORGES. Qu'est-ce qu'il a encore fait ?

HÉLÈNE. Sais-tu à quoi il jouait tout à l'heure ?

GEORGES. Au 421, avec la bonne. Ça, je sais.

HÉLÈNE. Mieux que ça. Il pariait sur le Bon Dieu gagnant et la Vierge placée.

GEORGES, *riant.* Qui lui a donné le tuyau ?

CHARLY, *intéressé.* Je note.

GEORGES, *le repousse.* Comment s'y prend-il ?

HÉLÈNE. Avec les dés que tu lui as offerts et les images saintes qu'on lui a données à l'école.
(*Georges rit ; elle aussi a envie de rire.*)
Ça te fait rire bien sûr !

GEORGES. Jouer Dieu gagnant, à son âge, ce n'est pas mal. Lui, au moins, il a une opinion.

HÉLÈNE. Ça ne m'amuse pas.

GEORGES. Et maintenant, à quoi joue-t-il ?

HÉLÈNE. Est-ce que je sais ? Il a des jeux plein ses poches.

GEORGES, *poète, à la blague.* Poches d'enfants, petites boîtes à mystère.

HÉLÈNE. Raccommodage de la mère et factures de teinturier.

GEORGES. Tu ne m'as pas demandé de t'appeler pour me présenter une note de frais ?

HÉLÈNE. Toi, tu as l'air de faire l'intéressant. Où es-tu ? Avec des copains, bien sûr !

GEORGES. Pas du tout, je suis... chez Santas, le peintre.

HÉLÈNE. Qu'est-ce que tu fais là ?

GEORGES. Je travaille.

HÉLÈNE. Tu es modèle ?

GEORGES. C'est ça. Je pose. Je suis tout nu.

HÉLÈNE. Eh bien, je te conseille de te couvrir, ce que j'ai à te dire va te refroidir.

GEORGES. Ne t'inquiète pas, comme c'est un peintre abstrait, j'ai gardé mes chaussures et mon chapeau.

HÉLÈNE. Tu sais bien que tes pitreries ne m'amusent plus.

GEORGES. Moi non plus.

HÉLÈNE, *à part, bouchant l'appareil.* Je le regrette bien, va, le temps où nous nous amusions, imbécile !

GEORGES. Alors, Hélène ? J'écoute la chose urgente que tu avais à m'apprendre.

HÉLÈNE. Naturellement, tu vas faire des mots.

GEORGES. Tu te chargeras bien d'en faire des phrases.

HÉLÈNE. Voilà ! tu commences !

GEORGES. A toi de conclure.

HÉLÈNE. Même si tu fais le malin, je sais que je vais te faire de la peine.
(*Georges boit son verre d'un coup.*)
Allô ! Allô !

GEORGES. Je suis là, je suis là au garde-à-vous. J'attends la sentence.

HÉLÈNE, *après un temps.* Voilà... Je voudrais me remarier.

GEORGES, *encaisse difficilement.* ... Tiens... (*Il fait signe à Charly de lui verser un autre verre. Charly sombre, le ressert discrètement et Georges tape sur le goulot pour en avoir davantage. Et il continue .*) Ça tombe bien ; moi, je veux divorcer.

HÉLÈNE. Pourquoi ? Tu veux te remarier ?

GEORGES. Non, ne confondons pas, le mariage, c'est toi ; moi, le divorce me suffit pour l'instant.

HÉLÈNE. ... Pardon, Georges...
(*Georges ne sait quoi dire et boit le second verre d'un trait. Hélène, inquiète.*)
Allô ! allô ! Georges... Ne quitte pas...

GEORGES, *souriant.* Ne quitte pas... C'est joli. Si je te disais ça tu m'accuserais de faire un mot.

HÉLÈNE. Je vis avec un garçon depuis plusieurs mois et je n'osais pas...

GEORGES. Eh bien ! voilà, c'est fait, tu vas pouvoir vivre tranquille maintenant ! (*Un petit temps.*) Qu'est-ce qu'il faut comme papiers pour divorcer ?

HÉLÈNE. Je ne sais pas, moi... Un livret de mariage.

GEORGES. C'est du propre !

HÉLÈNE. C'est tout ce que tu trouves à dire ?

GEORGES. Ben, oui... Je suis un peu bouleversé. Je me sentais déjà bien seul... Je vais me sentir un peu plus seul... C'est tout. Par exemple, il va falloir que je pense à toi, maintenant.

HÉLÈNE. Comment ça ?

GEORGES. Mais oui. Je sais de qui tu te sépares, mais je ne sais pas qui tu vas retrouver.

HÉLÈNE. J'ai le droit d'avoir mes goûts, je suppose ?

GEORGES. Moi, j'ai le droit de savoir auprès de qui mon fils te verra vivre et si je n'en ai pas le droit, je le prendrai.

HÉLÈNE. Mon mari vaudra bien tes maîtresses.

GEORGES. Plusieurs, ça n'a pas d'importance, ce ne sont que des amies, ça ne complique pas la famille.

HÉLÈNE. Je ne sais pas ce que *ton fils* en pensera plus tard !

GEORGES. Quand il y pensera il aura déjà fait comme moi, il trouvera ça très bien.

HÉLÈNE. Eh bien ! quand *mon fils* me verra mariée, il trouvera ça très normal aussi.

GEORGES. Parbleu ! Une mère mariée, c'est très convenable. Tu vois, *ton fils* et *mon fils,* ça va faire un enfant comblé.

HÉLÈNE. Enfin, Georges, tu ne veux tout de même pas que je vive seule toute ma vie ?

GEORGES, *après un petit temps, très tendre.* Je veux que tu sois très heureuse, c'est tout. (*Un temps.*) Et que fait ton petit ami ? Enfin, ton fiancé ?

HÉLÈNE. Il est dans l'édition avec moi. Il s'occupe de la comptabilité de la boîte. Il a une très belle situation.

GEORGES. Chouette ! C'est Louisard, je parie ? (*Un petit coup d'œil vers Louisard.*)

HÉLÈNE, *brusquement.* Ah non, alors ! C'est... Paul Vergne.

GEORGES. Quel dommage !... J'aurais tant préféré Louisard.

HÉLÈNE. Pourquoi ?

GEORGES. Parce que c'est un ami. Et je crois que tu lui plais beaucoup.

HÉLÈNE. Je t'en prie, occupe-toi de ce qui te regarde.

GEORGES. Alors, comment dis-tu ? Verne ?

HÉLÈNE. Gne.

GEORGES. Quoi ?

HÉLÈNE. Vergne.

GEORGES. Tu vois, on ne se souvient même pas de son nom, il ne frappe pas ce gars-là. Charmant au téléphone : Non pas « ne », « gne », « gne »...

HÉLÈNE. En tout cas, il est plus spirituel que toi.

GEORGES. Encore plus ! Alors tu ne pourras pas le supporter.

HÉLÈNE. En tout cas, lui ne fait de mal à personne.

GEORGES. Ça ne ferait pas un bon soldat.

HÉLÈNE. Tu te trompes, c'est un héros.

GEORGES. Qu'est-ce qu'il a donc fait ?

HÉLÈNE. Je ne sais pas, mais il a des décorations.

GEORGES. Où était-il pendant la guerre ?

HÉLÈNE. Je n'en sais rien, mais il m'a montré un album de photos.

GEORGES. Des photos de qui et des photos d'où ?

HÉLÈNE. D'où, je n'en sais rien, il n'y avait que des arbres, des photos de guerre, quoi !

GEORGES. Je te rappelle, ma petite poupée jolie, sans aucune amertume, qu'après t'avoir connue, en 39, épousée et câlinée jusqu'à te rendre mère, je suis parti-t'en guerre, soldat officiel pour commencer et soldat clandestin pour finir, et tout ça sans album, pas beaucoup de permission, et pas de décorations du tout.

HÉLÈNE, *s'énervant*. Oui, je sais même que toutes ces belles aventures t'ont donné le goût de la liberté, des copains, des poules et du vin rouge.

GEORGES. Bravo ! Belle oraison funèbre sur les cendres d'un héros raté ! Et au point de vue santé, ton futur, ça va ?

HÉLÈNE. Très bien. Il est sobre et il fait du sport.

GEORGES. Dame, un caissier, il faut que ça garde sa tête et que ça sache courir.

HÉLÈNE. Je ne t'ai jamais dit qu'il était caissier, il est chef comptable.

GEORGES. Alors, il est vieux !

HÉLÈNE. Il a 31 ans.

GEORGES. Aïe ! j'aurais mieux fait de me taire. C'est un gosse. Alors ça change tout... Ça va devenir une pouponnière chez toi. Oui, décidément, Louisard est beaucoup plus sérieux. Et il est si dévoué !

HÉLÈNE, *après un temps*. Quoi, tu as été au courant de ma liaison avec Louisard ?

GEORGES, *très surpris et regardant Louisard*. Ah non ! pardon, je ne savais pas. Je comprends maintenant. Louisard, c'est le clandestin, celui dont il ne faut surtout pas parler. (*A Louisard.*) Salaud !

(*Louisard se lève, très gêné et va sortir.* (*Georges à Hélène.*) Tu vois que je connais bien tes goûts.

HÉLÈNE, *s'énervant*. Maintenant j'aime Vergne, et c'est tout !

GEORGES, *à Louisard*. Tu peux te débiner, on ne parle plus de toi.

(*Avant que Louisard ne sorte, tout penaud.*)

Cocu ! (*A Hélène.*) Méfie-toi, ma chérie, l'officiel ne te réussit pas.

HÉLÈNE. Pourquoi dis-tu ça ? Tu penses au maire qui nous a mariés, sans doute ?

GEORGES. Oh ! il était sourd. On aurait pu lui dire non, ça n'aurait rien changé. On a manqué d'à-propos, tu vois ! (*Un petit temps et très sérieux.*) Mais, Ferdinand, dans tout ça ?

HÉLÈNE. Eh bien, tu continueras à t'en charger une fois par semaine.

GEORGES. Six jours pour lui, un dimanche pour moi, je ne suis pas gâté.

HÉLÈNE. Vergne aime beaucoup Ferdinand.

GEORGES. Oui, mais c'est difficile de s'habituer à quelque chose qu'on aime et qui ne vous appartient pas.

HÉLÈNE. Quelque chose !

GEORGES. Souviens-toi comme tu étais gênée quand le chat de la voisine venait chez nous. Tu l'aimais bien, mais tu avais toujours peur de marcher dessus. Tu vas voir, pendant des années il ne va pas savoir où fiche les pieds, ton mari.

HÉLÈNE. Tu m'agaces, au revoir !

GEORGES. Attends, attends !

HÉLÈNE. Quoi ?

GEORGES. Est-ce que... devant Ferdinand tu embrasses ton futur mari ?

HÉLÈNE, *agacée*. Non, pas encore.

GEORGES. Et lui... Il l'embrasse ?

HÉLÈNE, *de plus en plus gênée*. Mais non ! Mais non !

GEORGES. Et qu'est-ce qu'il pense de ce Monsieur Verne... Vergne ?

HÉLÈNE. Je n'en sais rien. Je ne lui ai pas demandé son avis.

GEORGES. Ah ! c'est déjà bon signe. Tu crains ses réactions. Et plus tard... est-ce que tu lui demanderas de l'appeler papa ?

HÉLÈNE. Je n'ai pas encore pensé à ça.

GEORGES. J'y ai pensé pour toi... Je te jure que cela me ferait de la peine.

HÉLÈNE, *en colère*. Oh ! je t'en prie ! Et tes petites amies, différentes tous les quinze jours, elles ne l'embrassent pas, peut-être ? Et il les appelle comment ?

GEORGES. Mais voyons, avec moi... ce n'est pas la même chose.

HÉLÈNE, *triomphant et s'énervant jusqu'aux larmes*. Ah ! Voilà, toujours le même refrain : « Pas la même chose » ! Quand on me voyait rire ou danser avec un copain, on me traitait de poule. Toi, tu me trompais, ce n'était pas la même chose, tu étais léger et bon vivant. Quand je dépensais trop, j'étais dépensière; toi, tu étais grand seigneur. Pas la même chose ! Quand tu es sans le sou, on t'a roulé, prétend ta mère; quand tu roules les autres, tu es très fort. Ce n'est pas la même chose. En somme, tu aurais voulu que je reste ta femme pour t'admirer, te passer tes caprices et ennuyer mon gosse en essayant de l'élever convenablement.

(*Un temps*).

GEORGES, *très gentiment*. Hélène ! on ne va pas recommencer, c'est trop tard.

HÉLÈNE. Quoi ?

GEORGES. Calme-toi et ferme les yeux.

HÉLÈNE. Comment ?

GEORGES. Je te demande de fermer les yeux.

HÉLÈNE. C'est fait.

GEORGES. Moi aussi. Tendons-nous la main.

GEORGES. Et serrons-nous la main comme deux vieux amis. On ne se voyait plus, mais tu étais toujours ma femme et notre gosse, toutes les semaines, c'était comme un petit baiser que tu m'envoyais. Maintenant ce petit baiser il viendra de la femme d'un autre. Bah ! c'est ma vie qui veut ça. Mais je te souhaite d'être heureuse, Hélène.

HÉLÈNE, *tendrement*. Merci, Georges. Moi aussi, je te le souhaite de tout mon cœur.

GEORGES. N'abîme pas trop nos souvenirs.

HÉLÈNE. Mais non... Tu t'en sortiras encore, va, ne

t'inquiète pas ! (*Elle rouvre les yeux, raccroche doucement le téléphone en disant.*) Petite brute ! (*Elle se mouche, se repoudre, éteint la lumière et sort.*)

Le bar.

Georges raccroche d'un geste lent et repose l'appareil.

GEORGES, *bas.* Allô ! Allô ! (*Puis il crie*) Charly ! (*Charly apparaît.*) Un quart champagne !

CHARLY. Mange donc quelque chose, ça te fera plus de bien.

GEORGES. Ah non ! je me réserve pour Ferdinand. Tiens ! je vais l'emmener au restaurant chinois. Il adore ça, les petites baguettes, ça le fait rigoler. Il s'en fout partout. Sa mère l'engueule en rentrant. Il est ravi.

CHARLY. Il faut que tu te planques, elle va arriver. (*Il regarde l'heure.*)

GEORGES. Oui, elle croit que je suis chez Santas.

CHARLY. Je sais, je sais. J'ai entendu.

GEORGES. Tu as tout entendu ?

CHARLY. Oui, de la cabine.

GEORGES. Alors, qu'est-ce que tu en penses ?

CHARLY. ...Ben !

GEORGES, *sombre et sincère.* C'est pas marrant.

CHARLY. Non... c'est pas marrant... (*Un temps.*) Mais à ton avis pourquoi qu'elle veut se remarier ?

GEORGES. Parce qu'elle me regrette.

CHARLY, *étonné.* Tiens, tiens, j'aurais pas pensé à ça.

GEORGES. C'est pourtant facile à comprendre, libre, elle me regrette. Qu'est-ce que tu veux qu'elle fasse d'autre ? Mais ça l'embête. Donc le seul moyen de ne plus me regretter, c'est d'en épouser un autre.

CHARLY. Moi, je pense qu'elle a surtout envie de fric maintenant.

GEORGES, *souriant tristement.* Mais non, tu ne le penses pas, tu dis ça pour me faire plaisir.

CHARLY, *sérieux, tendrement.* Un peu, oui. Mais tout de même, réfléchis, c'est une jolie femme, mon vieux, et pour les jolies femmes, les fringues, ça compte... Tiens, quand vous vous êtes connus, elle aimait déjà les robes, les sacs, les chaussures. Toi, tu faisais toujours un peu miteux à côté d'elle.

GEORGES. J'étais pauvre et elle m'aimait. J'avais pas besoin d'être habillé.

CHARLY. Et puis, tu la faisais rire, alors...

GEORGES, *triste.* Ah çà, j'étais marrant, avec elle surtout.

CHARLY. Allez, allez, tu l'es encore va !

GEORGES. Avec mon môme, oui, de temps en temps ça revient.

CHARLY. Il a son rire d'ailleurs, hein ? Tu n'as pas remarqué ?

GEORGES. Peut-être... Ça ne m'a pas frappé, mais il a sa fossette, là...

CHARLY, *riant et lui donnant une tape dans le dos.* Allez, demain je te présente Zizi, la petite barmaid du Coquelicot, elle a un béguin fou pour toi, et je t'invite chez les Russes, ça nous changera les idées.

GEORGES. C'est ça, on enterrera ma vie de marié... mais tu le connais, ce Verne ?

CHARLY. Il est venu avec elle une ou deux fois. C'est un petit comptable sérieux et plus jeune que toi.

GEORGES. Je sais ! je sais.

CHARLY. Le contraire, quoi ! Les femmes, il leur faut toujours le contraire de l'autre. Elles croient que c'est ça le bonheur. Planque-toi, je te dis, la voilà qui arrive. T'oublie que vous habitiez en face.

GEORGES. C'est vrai et cependant tout à l'heure elle m'a paru si loin. (*Il se cache derrière le comptoir.*) (*Charly va ouvrir. Hélène apparaît avec Ferdinand endimanché. Elle passe la tête, n'osant entrer.*)

CHARLY. Tu vois, il n'y a personne.

HÉLÈNE. Merci, Charly.

CHARLY, *à Ferdinand.* Comme il est mignon. Bonjour, mon vieux.

FERDINAND. Bonjour, Charly.

HÉLÈNE. Georges est toujours à l'heure ?

CHARLY. Oh ! ça pour Ferdinand toujours

HÉLÈNE. Il travaille en ce moment ?

CHARLY. Il se débrouille très bien, il est sérieux.

HÉLÈNE. Ça je m'en moque. Et sa santé ?

CHARLY. Parfaite.

HÉLÈNE. Bien... merci. (*A Ferdinand.*) Alors assieds-toi là, mon chéri. Tu vois, Charly t'a donné tes illustrés. Au revoir, Charly, mais donnez-lui du jus de fruit samedis.

HÉLÈNE, *elle l'embrasse.* Au revoir, mon trésor. A lundi, et sois bien sage.

(*Ferdinand fait signe que « oui » de la tête.*)

Ne mange pas trop.

(*Ferdinand fait signe que « non » de la tête.*)

Au revoir Charly, mais donnez-lui du jus de fruit frais, pas en boîte.

CHARLY. Oui, oui, j'ai ce qu'il faut. C'est Georges qui m'apporte les fruits lui-même.

HÉLÈNE, *riant.* Ah ! bon. Il y a du progrès. (*Elle sort.*)

GEORGES, *sort du comptoir et fait le guignol et dit avec une voix de guignol.* Tiens, voilà Pitou ! Bonjour Monsieur Pitou. Bonjour.

(*Ferdinand rigole et applaudit. Hélène entre, elle vient rechercher un livre qu'elle a laissé sur la table.*)

HÉLÈNE, *surprise et embêtée de le voir.* Ah ! Qu'est-ce que tu fais là ?

GEORGES, *gêné, va vers elle.* Bonjour. J'étais en avance. J'épluchais les fruits.

HÉLÈNE. J'avais oublié un livre, alors je suis revenue. C'est regrettable... J'aurais préféré...

GEORGES, *va vers elle, bas.* Embrassons-nous. On ne se reverra plus souvent devant lui maintenant. Qu'il ait au moins une bonne impression pour la première et la dernière fois.

(*Gênés, ils s'embrassent sur les joues.*)

HÉLÈNE. Lundi tu le mets dans l'ascenseur, pas plus tard que onze heures.

GEORGES. Juré.

HÉLÈNE. Et surtout...

GEORGES. Oui, oui, on sera sage et on ne mangera pas trop.

(*Hélène sort. Ferdinand regarde Georges avec des yeux ronds. Georges s'assied pour être à la hauteur du gosse.*)

Tu en fais une tête ? Qu'est-ce que tu as ?

FERDINAND. Je ne savais pas que tu connaissais maman.

(*Georges prend Ferdinand sur ses genoux, le serre très fort et lui embrasse les cheveux.*)

NOIR OU RIDEAU



Décor de J.-D. Malclès.

acte 1

Douze ans après, chez Hélène et Vergne. Les personnages ont un peu vieilli. Salon moderne, très simple, meublé avec goût. Un bureau. Une porte au fond donnant sur le couloir; la porte de la chambre d'Hélène et une petite porte qui donne sur les couloirs allant vers l'office.

Vergne, assis à son bureau, il répare un poste de radio.

On sonne une fois, deux fois. On entend dans le fond un bruit de porte.

Marguerite, jeune femme de chambre, charmante, entre rapidement, puis voyant Vergne, elle est un peu gênée de le trouver là.

MARGUERITE. Oh ! pardon.

VERGNE, *remarquant son embarras, sèchement.* Quoi ? Qu'est-ce que c'est ?

MARGUERITE, *hésitant.* C'est... c'est...

VERGNE. C'est... c'est quoi ?

MARGUERITE, *surprise de le voir seul.* C'est rien. (*Elle veut sortir.*)

VERGNE. Mais enfin voulez-vous me dire qui a sonné ?...

MARGUERITE. Un... Un monsieur.

VERGNE. Mais quel monsieur ? Vous êtes assommante...

MARGUERITE, *vexée.* Puisque je suis assommante... c'est pour Madame.

VERGNE, *hausse les épaules.* Eh bien ! il fallait le dire, allez la prévenir, elle est dans sa chambre.

MARGUERITE, *riant.* Bon, bon, bon, j'y vais. (*Marguerite va frapper à la porte de la chambre; on entend la voix d'Hélène.*)

HÉLÈNE. Oui...

(*Marguerite entre; on l'entend chuchoter sans comprendre ce qu'elle dit et elle sort en courant, en laissant la porte de la chambre ouverte et également celle du couloir. Hélène sort de sa chambre et crie, aimable :*)

HÉLÈNE. Oh ! Georges !... Entre, chéri ! entre !

(*Et on voit Georges entrer, introduit par Marguerite qui disparaît en riant et ferme la porte.*)

GEORGES, *entre lorgnant la bonne.* Merci, charmante enfant Bravo, vous savez choisir votre personnel. (*A Vergne :*) Bonjour, Vergne.

(*Vergne, visiblement de mauvaise humeur, ne lui tend pas la main.*)

VERGNE. Je m'excuse, « chérie », mais je suis occupé.

HÉLÈNE, *riant et embrassant Vergne sur le front.* Pardonne-moi, tu sais bien que quand je suis de bonne humeur, je dis n'importe quoi, mon amour.

VERGNE. Même « mon amour ».

HÉLÈNE, *à Georges, prenant un ton plus dur.* Salut, toi !

(*Elle tend la main à Georges; Georges lui prend la main et la lui baise en disant :*)

GEORGES. Salut, Madame. Et moi, comme je suis de bonne humeur aussi, ce « chérie » me remplit d'aise. J'irai même jusqu'à dire comment allez-vous, mes amours ?

(*Devant la tête de Vergne, Hélène rit de plus belle. Elle va vers lui, l'embrasse, le cajole.*)

VERGNE. Oh non ! je vous en prie.

HÉLÈNE. Allons, vieille bête, il est un peu tard pour faire des histoires.

GEORGES. Surtout que pour les histoires j'avais la priorité. Je ne vous ai jamais reproché, il y a douze ans, d'appeler ma femme « chérie » dans les coins et de l'embrasser derrière mon dos.

VERGNE. Même douze ans après je ne suis pas encore habitué à vos caractères et à vos façons de faire.

GEORGES. On ne vous le demande pas, vous n'avez pas épousé le couple. (*Un temps, s'installant confortablement et prenant une cigarette dans un coffret.*) Et puis je vous vois si rarement, vous avez le temps de vous remettre de nos effusions pendant ces longues trêves.

HÉLÈNE. Oui, on ne te voit même pas *assez* souvent.

GEORGES, *à Vergne.* Oh ! Je ne lui fais pas dire ! Ce n'est pas un cri du cœur, c'est un hurlement.

HÉLÈNE. Je ne ris pas, Georges. Quand tu voyages, d'accord, mais cet hiver tu n'as pas quitté Paris et tu ne t'es cependant pas beaucoup occupé de Ferdinand.

GEORGES. C'est ça, allons ça commence déjà. D'habitude c'est un peu plus tard. Parlons affaires.

HÉLÈNE, *agacée.* Oh !

GEORGES. Affaires de famille, bien entendu.

VERGNE. Dépêchez-vous, Ferdinand vient déjeuner.

GEORGES. Si par hasard vous aviez pensé à mettre un couvert pour moi, retirez-le, je ne resterai pas, ces notes de frais sordides me coupent l'appétit.

HÉLÈNE. Rassure-toi, nous ne comptions pas t'inviter.

GEORGES. Je pourrais insister, mais je n'en ai aucune envie.

VERGNE. Alors, tout est pour le mieux.

GEORGES. Le comble, c'est que plus le temps passe et plus vous prenez un ton de cocu avec moi.

HÉLÈNE. Oh ! Georges. Il ne te voit pas assez souvent pour te traiter en ami.

GEORGES. C'est vrai, mes visites rapides et espacées ressemblent aux visites de l'amant qui guette le départ du mari. (*Il rit.*)

HÉLÈNE, *à Vergne*. Laisse-le se rajeunir, ça l'amuse.

GEORGES. Ça m'amuse surtout parce que ça vous vieillit.

HÉLÈNE, *à Vergne*. Excusez-moi, mais en peignoir je n'ai aucune autorité avec lui. Je passe une robe et je reviens.

(*Vergne et Georges restent seuls.*)

GEORGES. Je trouve indécent qu'elle me tutoie encore.

VERGNE, *un temps, puis bas*. Oh ! s'il n'y avait que cela !...

GEORGES. Si vous saviez, mon cher Vergne, comme ça me ferait plaisir de vous donner quelques conseils.

VERGNE. Pour quoi faire ?

GEORGES. Pour mieux la comprendre, pour moins la heurter, enfin pour mieux la supporter en somme. Voilà douze ans que je souffre.

VERGNE. De quoi ?

GEORGES. De ne pas pouvoir vous conseiller...

VERGNE, *dont la colère monte petit à petit*. Mais je me moque de vos conseils, je suis assez grand pour aimer ma femme comme je l'entends. Elle m'appartient, il me semble.

GEORGES. Ne craignez rien, je ne veux pas vous la reprendre, et rassurez-vous, je ne vous l'envie pas. Hélas ! je ne vous enseignerai pas non plus la façon de l'aimer. Je vous répète, ça me ferait plaisir, mais je ne peux pas, je ne l'ai pas fréquentée assez longtemps.

VERGNE. Vous l'avez pourtant profondément marquée.

GEORGES, *minaudant*. Flatteur !

VERGNE. Stupide.

GEORGES. Mais non, je ne l'ai pas marquée. Elle croit que les autres sont comme moi, c'est différent, et quand elle dit « les hommes sont ceci, les hommes sont cela », elle ne parle que de moi, c'est tout.

VERGNE. C'est tout... Vous trouvez que ce n'est pas suffisant.

GEORGES. Ah ! être le premier dans la vie d'une femme, ce n'est amusant pour personne, allez !

VERGNE. Et être le second, vous croyez que c'est drôle ?

GEORGES. Etre le second, ça ne prouve pas qu'on ait été le premier. Oui, mais le second peut engueuler le premier, ça le console. Je regrette tout de même de ne pas pouvoir vous donner quelques tuyaux.

VERGNE. Ah ! fichez-moi la paix avec vos tuyaux ! Je reste à ma place, restez à la vôtre.

GEORGES. Oh ! moi, maintenant je n'ai plus de place fixe. Je suis... mannequin volant.

VERGNE. Vous imaginez-vous que je supporterais vos singeries si votre fils Ferdinand n'existait pas ?

GEORGES, *changeant de ton, à Vergne*. C'est difficile, hein ! d'épouser la femme et l'enfant d'un autre ? La femme se tasse, mais l'enfant grandit et ses exigences aussi. Ça ne fait jamais le « poids et mesure » idéal... Ce cher petit, s'il n'existait pas, comme vous dites, vous imaginez-vous mon bonheur ?... Ne vous avoir jamais rencontré, jamais vu, jamais entendu, quel rêve ! Mais que voulez-vous il est là. Et le plaisir que j'éprouve à surveiller la vie de Ferdinand dans ses moindres détails, me console des pénibles moments passées avec les intermédiaires...

(*Hélène entre, un tas de factures à la main.*)

GEORGES, *se levant et blaguant*. Ah ! le défenseur du budget monte à la tribune.

HÉLÈNE, *lui tend les factures*. Tiens, voilà les factures que nous avons payées pour lui cette année, tu peux les vérifier. (*Elle s'assied.*)

GEORGES, *ne les prenant pas*. Non, non, je vous fais confiance. Ce n'est pas que je vous crois honnêtes, mais je vous crois malins. Vous ne seriez pas assez bêtes pour voler un pauvre.

HÉLÈNE. Georges... (*Un petit temps, puis droit au but.*) Nous sommes un peu gênés en ce moment, pourrais-tu faire face à tes engagements ?

GEORGES. Je préférerai leur tenir tête.

VERGNE, *qui commence à s'échauffer*. Ou leur tourner le dos. Mon cher Georges, nous avons été seuls à payer le lycée depuis la rentrée et les derniers mois ont été très chers. « Votre » fils a eu de ces exigences !

GEORGES. Mon fils est terrible, je sais. (*Montrant Hélène.*) Mais le sien est si affectueux, par contre !

VERGNE. Des lubies !... Des trouvailles ! comme on dit. Mais rien d'intéressant. Il avait simplement trouvé drôle de fonder le journal de la pension qu'il appelait « Le Canard en boîte ».

HÉLÈNE, *qui ne peut réprimer un sourire*. L'idée était charmante d'ailleurs.

VERGNE. Oui, mais qui payait le papier ?... L'imprimerie ?

GEORGES. Hachette.

VERGNE. C'est ce que j'ai fait.

GEORGES. Non, Hachette Librairie.

VERGNE. Idiot !

GEORGES. ... à mes heures, c'est vrai...

HÉLÈNE. Il a fait ça... et bien d'autres bêtises, plus graves... Alors, que comptes-tu faire ?

GEORGES, *il fait semblant de réfléchir, puis gravement*. Je vais prendre Ferdinand avec moi et le faire travailler en usine, mais de nuit, tarif double.

HÉLÈNE. D'autres pourraient prendre cela pour une blague, mais moi, je sais que tu en serais capable...

VERGNE. Combien voulez-vous donner par mois, si ça vous arrange ?

GEORGES. Rien. Je suis un honnête citoyen et je venais justement vous payer mes impôts en retard. Monsieur le Percepteur. (*Il sort un chèque de son portefeuille.*) Voici un chèque de cinq cents mille francs, signé par moi, non barré par moi, vous le toucherez plus vite, avec lequel vous pourrez palper de l'argent gagné par moi, ne vous en déplaise ! A la sueur du front des autres, bien entendu, car je suis un esthète, un chef d'entreprise, enfin un aventurier, comme mon fils.

HÉLÈNE. Tu fais du journalisme, toi aussi ?

GEORGES. Non, il faudrait à la fois travailler et penser, ce serait trop pour moi. Je pense seulement, les autres travaillent.

HÉLÈNE, *à part, à Vergne*. On ne saura jamais ce qu'il fait.

GEORGES. Qu'est-ce que ça peut vous foutre ?

(*Hélène prend le chèque, le regarde, soupçonneuse.*)

VERGNE. Je vous ferai remarquer que je ne vous demande rien, la source de vos revenus m'importe peu.

GEORGES. Alors si vous appreniez que mon métier est inavouable, ça ne vous ferait pas de peine, ce n'est pas gentil... Je fais tout de même partie de la famille, mon cher. Ne suis-je pas le père de l'enfant que vous élevez ?...

(*Vergne hausse les epaules.*)

HÉLÈNE, *pour changer de conversation, regardant le chèque.* En tout cas, il a fallu que tu penses jour et nuit pour obtenir ça.

GEORGES. Eh oui, j'ai surtout pensé à trouver de quoi l'approvisionner.

HÉLÈNE. Alors, tu ne veux vraiment pas nous dire ce que tu fais ?

GEORGES. Ça te tracasse, hein ?... Je ne fais rien, mais pas aux mêmes heures que vous. Eh bien, imaginez-vous que je fais ce que je veux... même un peu de prison si ça vous amuse ; alors prenez-moi comme « mauvais exemple » pour Ferdinand ; à son âge, ça peut toujours être utile, même venant d'étrangers.

VERGNE, *haussant le ton.* Etranger, peut-être, mais je n'ai rien à me reprocher, Georges, j'ai fait ce que je devais faire et même au-delà.

GEORGES. Vous avez bien de la chance d'en être certain. Moi j'en doute toujours.

VERGNE. A cause de votre vie, peut-être.

GEORGES. C'est vrai, ma vie d'homme libre m'oblige à vivre en ménage avec ma conscience. Dame ! Il faut combler le vide, c'est la loi de Dieu, il faut être deux.

VERGNE. J'ai une conscience aussi exigeante que la vôtre.

GEORGES. Oui, mais vous avez une femme en plus, vous.

HÉLÈNE. Oh ! vos drames de conscience n'intéressent personne.

VERGNE, *à Hélène.* Surtout pas toi... Tiens, vous m'assommez tous les deux... je vais prendre l'air... (*Il sort furieux.*)

GEORGES, *riant.* Moi, j'appelais ça aller acheter des cigarettes, tu te souviens...

HÉLÈNE. Oui, et tu revenais deux jours après...

GEORGES. Oui, mais quand je rentrais, ta mère me disait que tu étais partie pour huit jours...

HÉLÈNE. Je te laissais toujours une lettre, je te ferai remarquer...

GEORGES, *les yeux au ciel.* Oh oui ! ça ! J'avais de quoi lire en t'attendant... (*Changeant de ton.*) Alors c'est pour cette question de fric que tu m'as télégraphié de venir d'urgence ?

(*Hélène parlera bas et d'un ton angoissé pendant toute la scène.*)

HÉLÈNE. Mais non, ça, je m'en suis servie comme excuse vis-à-vis de Vergne.

GEORGES. Elles me coûtent cher, tes excuses...

HÉLÈNE. Voilà. Ferdinand revient de vacances aujourd'hui, je voulais te parler de lui avant que tu le revoies. Il ne nous ressemble pas, tu sais...

GEORGES. Allons bon ! C'est pour me parler de son profil et de sa plantation de cheveux que tu m'as fait venir... En tout cas il est sûrement de toi.

HÉLÈNE. Et pourtant il est de toi, c'est certain. Mais il ne te ressemble en rien, crois-moi.

GEORGES. Pour être si loin de nous il a dû faire une chose remarquable...

HÉLÈNE, *au bord des larmes.* Il a voulu se tuer.

GEORGES, *affolé mais se contenant.* Qu'est-ce que tu racontes ? Tu es folle...

HÉLÈNE. C'était avant ses vacances. Je lui avais juré de ne pas t'en parler. Mais maintenant qu'il revient et en très bonne santé... je voudrais bien que gentiment... tu lui fasses comprendre... Je voudrais que tu lui expliques que...

GEORGES. Que quoi ?

HÉLÈNE. Je ne sais pas... Par exemple que sa vie n'est pas si triste qu'il le croit...

GEORGES. D'abord as-tu des preuves de ce que tu me racontes ?

HÉLÈNE. Des preuves... enfin... c'est un copain à lui qui l'a ramené ici et il m'a raconté...

GEORGES. Il t'a raconté quoi ?

HÉLÈNE. Qu'à la suite d'une surprise-partie... on l'avait trouvé étendu dans la salle de bains, un tube vide sur le lavabo... On l'a fait vomir... etc... etc...

GEORGES. Un tube de quoi ?

HÉLÈNE. Je ne sais pas... un somnifère quelconque. Heureusement il en avait pris cinq de trop.

GEORGES. Comme toi.

HÉLÈNE. Comment comme moi ?

GEORGES. Mais oui, rappelle-toi, quand on s'engueulait... Tu en prenais toujours cinq de moins ou cinq de plus. J'avais beau te dire dix — il en faut dix pour se suicider — tu te trompais à chaque fois. Allons, Hélène, ce n'est pas sérieux tout ça.

HÉLÈNE. Bon, alors si tu prends ça à la blague.

GEORGES. Je le prends à la blague parce que ça ne tient pas debout. Il t'a fait marcher, ma vieille. La preuve c'est que Vergne, à la suite de ça, lui a offert des vacances, n'est-ce pas ?

HÉLÈNE. Oui. C'était la moindre des choses.

GEORGES. Et avant ?

HÉLÈNE. Avant quoi ?

GEORGES. Avant ce suicide il ne voulait pas lui payer de vacances ?

HÉLÈNE. Ah non ! Il avait trop mal travaillé.

GEORGES. Alors, tu vois, et tu vas me dire qu'il ne nous ressemble pas. Je trouve au contraire que c'est frappant, et ne me parle surtout pas de la tristesse des enfants qui se promènent de l'un à l'autre. Ce qui les touche ce sont les histoires d'argent, ou de filles, les vexations, qu'on les méprise ou qu'on ne les prenne pas au sérieux... Mais pas nos histoires à nous, non. Maman flirte avec machin, papa flirte avec... Ça, je ne marche pas. Ce qui lui ferait de la peine, c'est vivre avec deux êtres unis qui se détestent. Mais il sait bien que tout séparés que nous soyons, nous ne nous détestons pas. C'est le principal. Le reste c'est sa comédie à lui, le rôle de la victime. Parbleu, ça te plaît à toi bien sûr. Tu aimes le drame, alors il t'en joue ; moi je suis plutôt pour le rigolo, alors il me joue les caïds. Il sait que ça m'amuse...

(*Vergne entre.*)

HÉLÈNE, *prête à pleurer.* Je crois toujours bien faire et je ne fais que des gaffes avec vous.

GEORGES, *la prend dans ses bras.* Ma chérie, ne sois pas triste... Mon amour...

(*Voyant Vergne, elle joue la femme gênée, s'éloignant de Georges.*)

HÉLÈNE. Qu'est-ce qui te prend ? Tu es fou ? (*Il fait le gêné.*)

GEORGES. Ciel, le mari !

(*Hélène rit.*)

VERGNE, *vexé*. Alors il est dit que vous vous arrangerez toujours pour me ridiculiser.

HÉLÈNE. Ne sois pas stupide, je t'en prie. (*Le téléphone sonne. Hélène décroche l'appareil.*) Ah ! c'est toi, maman ?... Tu m'as fait peur, j'ai cru que c'était Ferdinand... Oui, il vient déjeuner... enfin en principe... Avec lui on ne sait jamais...

VERGNE. Il ne manquerait plus que ça !

HÉLÈNE, *au téléphone*. ... Oui, c'est Paul qui rouspète déjà d'avance... Tu es toujours souffrante ?... Bon alors c'est entendu, je dirai à Ferdinand de te téléphoner... Il ira certainement te voir cet après-midi, ou ce soir...

GEORGES. Ah non ! ce soir il est avec moi.

HÉLÈNE, *au téléphone*. ... Cette fois-ci c'est Georges... (*Elle rit.*) Mais non, on n'habite pas ensemble... Bien sûr, nous faisons les comptes, c'est ça... Quoi ?... (*Elle rit.*) Ah ! bon, alors je te le passe...

(*Vergne tend la main, mais elle passe l'appareil à Georges.*)

GEORGES, *à Vergne*. Vous m'excuserez, Vergne, une ex-belle-maman... ça ne se refuse pas. C'est calmé.

VERGNE. Je l'espère pour vous.

GEORGES, *à l'appareil*. ... Oui, oui, très bien. Et vous ?... Si, si, bien sûr, je vous tutoie toujours, mais on se voit si rarement, je n'ose plus... Bien, bien, c'est entendu... J'irai vous dire un petit bonjour... Peut-être avec Ferdinand, c'est ça... Bonjour à Adolphe... Au revoir... (*A Vergne :*) Toujours aussi bavarde votre belle-mère... (*Il raccroche.*)

VERGNE. Ta mère est d'un tact, décidément.

HÉLÈNE. Elle aimait beaucoup Georges, je n'y peux rien.

GEORGES. C'est tellement conventionnel d'être mal avec sa belle-mère que j'ai préféré la trouver adorable. Remarquez que ça n'a pas adouci la vie de mon ménage..., mais qui sait... sans ces concessions, c'eût peut-être été pire.

VERGNE. Eh bien ! moi, j'ai pris ce risque.

GEORGES. Bon, je vous laisse... ça va devenir intime, je serais déplacé.

HÉLÈNE, *changeant de conversation*. Alors tu dois voir Ferdinand ce soir. (*Sèche.*) Parfait !... (*Un temps.*) Et où couchera-t-il ?

GEORGES. Chez moi, il y a tout ce qu'il faut.

HÉLÈNE. Avant les vacances il m'a dit qu'il avait sa chambre. Ça doit être joli.

GEORGES. Pas mal. Garnie de pucelles et d'œuvres complètes du Marquis de Sade illustrées par Dali.

VERGNE. Prends tout de même la précaution de vider ses poches, tu y trouveras les histoires de Tarzan ou de Tintin.

GEORGES. Tarzan, Tintin, c'est l'aventure. J'y trouverais la photographie d'un collégien à poil, ça m'inquiéterait bien davantage.

HÉLÈNE. Ne t'inquiète pas, tu y trouveras des filles dans la même tenue.

GEORGES. Je l'espère bien, pétard de Dieu !

(*On sonne trois coups.*)

HÉLÈNE ET GEORGES, *ensemble, sursautant, heureux*. C'est Ferdinand !

GEORGES, *gêné de sa réaction devant Vergne. A Vergne*. Je vais passer par l'escalier de service, Ferdinand pourrait croire que nous sympathisons sur son dos, ça me gênerait beaucoup. Au revoir, ne me raccompagnez pas, je connais l'appartement ; c'est moi qui l'ai choisi et installé, mon cher Vergne. J'espère que vous continuerez à vous y plaire longtemps.

VERGNE. Merci... C'est moi qui ai payé les meubles.

GEORGES. C'est l'inconvénient des traites, elles arrivent toujours quand les objets acquis ne vous plaisent plus ou servent à quelqu'un d'autre. Au revoir !

(*Il sort par la petite porte qui va vers l'office.*)

VERGNE. Décidément je ne le trouverai jamais drôle.

HÉLÈNE. Un peu de tact, Paul, il est parti.

VERGNE. ... L'ancien mari de sa femme qui devient l'ami de la famille, je me demande si ça n'est pas plus dangereux pour la tranquillité d'un foyer, que le premier séducteur venu.

HÉLÈNE, *peu convaincue*. Nous n'avons jamais été complices, ce n'est pas maintenant que nous allons le devenir.

VERGNE. Si et votre complicité...

MARGUERITE, *ouvre la porte et rapidement dit :* C'est Ferdinand.

(*Ferdinand entre ; il a 18 ans. Il est charmant. Au moment où il entre on entend une petite musique de jazz. Ferdinand sourit.*)

FERDINAND, *imitant Marguerite*. « C'est Ferdinand »... la vraie petite soubrette de répertoire.

HÉLÈNE. Bonjour, mon chéri.

FERDINAND, *à Vergne, en passant près de lui*. Bonjour, Paul. Bonjour, ma petite boule.

VERGNE. Voilà, je t'ai réparé ton poste.

(*Il vient l'embrasser sur le front et lui tend le poste. Ferdinand prend le poste, le repose sur le bureau en disant :*)

FERDINAND. Merci, Paul, mais ce n'était pas pressé, j'en ai un autre, un petit américain beaucoup plus marrant.

VERGNE. Où est-il ?

FERDINAND. Dans ma poche, tu ne l'entends pas ? (*Il sort le poste qui fonctionne ; il l'arrête et le remet dans sa poche.*)

VERGNE, *un peu vexé*. Excuse-moi, si j'avais su... je ne me serais pas abruti là-dessus.

FERDINAND. Ça ne fait rien, je le prendrai quand même, je trouverai bien à le placer.

VERGNE. Ne te donne pas cette peine, je le garde.

FERDINAND. Penses-tu ! Et les affaires ? Il faut des matières premières pour fabriquer l'argent de poche.

HÉLÈNE. Encore ! La semaine dernière je t'ai envoyé un mandat.

FERDINAND. Je ne te demande rien, ma petite boule, je t'explique le mécanisme du parfait jeune homme de bonne famille discret. C'est tout.

VERGNE. N'imite pas ton père, veux-tu ?

FERDINAND. Ah ! Il y avait longtemps ! Comment va-t-il, au fait ?

HÉLÈNE. Tu dois dîner avec lui, vous avez rendez-vous ce soir ?

FERDINAND. Oui, je lui ai télégraphié.

HÉLÈNE. Alors, tu le verras.

FERDINAND. Tout ça ne me dit pas comment il se porte.

VERGNE, *sec*. Il se porte « très bien », on ne peut mieux.

FERDINAND, *ironique*. Je vois que ça te fait plaisir. Parfait ! Et toi, maman ?

HÉLÈNE. Ça va, mon chéri. (*Elle s'assied, le prend sur ses genoux.*)

VERGNE. Pourquoi es-tu rentré si vite ? Tu n'as pas fait de bêtise là-bas, j'espère...

FERDINAND. Non, j'avais hâte de vous revoir, tout simplement.

VERGNE. Ça m'étonne.

FERDINAND. Moi aussi, mais c'est comme ça.

HÉLÈNE. Mais toi, parle-moi de toi. Tu t'es bien amusé ? Tu as grossi, il me semble. Fais voir ta langue... Et tes ongles ? (*Elle regarde les mains de Ferdinand et déçue :*) Oh ! tu n'as pas honte ?... Les filles ne te font jamais de réflexions ?

FERDINAND, *riant*. A propos de quoi ?

HÉLÈNE. De tes ongles.

FERDINAND. La plupart se les bouffent aussi, pas toutes, mais coup de pot, je tombe toujours sur celles-là.

HÉLÈNE. Ne joue pas les durs, tu m'énerves.

FERDINAND. Déjà !

HÉLÈNE. Est-ce que tu aimes la blanquette ?

FERDINAND. Pourquoi ? Ça te calme ?

HÉLÈNE. Ne sois pas bête ! (*Elle l'embrasse.*) Je l'ai commandée pour toi, avant les vacances tu m'as dit que tu aimais ça.

FERDINAND. Mais oui, ma boule, j'aime ça. Tiens... (*Montrant les cheveux d'Hélène.*) Ils sont bien comme ça. On ne voit plus tes petits cheveux blancs, ça te va bien.

HÉLÈNE. Parlons d'autre chose, tu veux ?

FERDINAND. Tu as une robe qui te va bien aussi. Tu as maigri, ça te rajeunit, je te sortirai.

HÉLÈNE. En tout cas, je ne ferai jamais comme la sœur de Vergne, qui se fait passer pour la secrétaire particulière de son fils. Elle croit que ça la rajeunit. C'est dégoûtant.

VERGNE. Je t'en prie, laisse ma sœur tranquille.

FERDINAND. Ne me fais pas ce coup-là ! Les filles n'oseraient plus s'approcher... (*Souriant.*) Mais elles seraient jalouses... (*Il regarde les mains de sa mère.*) Toi par contre, tu as raison de ne pas te manger les ongles, ils te perforeraient les intestins...

(*Il rit. Elle rit. Elle fait semblant de le griffer. Pfut ! Pfut !... Lui fait semblant de pleurer : Hi ! Hi !... Ils font des blagues tous les deux, à quatre pattes sur le tapis.*)

VERGNE. Vous avez fini vos singeries ? (*Prenant un ton grave.*) Alors, quand commences-tu tes cours de dessin ?

FERDINAND. Je ne sais pas, c'est mon grand-père qui s'en est occupé.

VERGNE. Quand le vois-tu ?

FERDINAND. Il faut que je revoie mes copains avant. Je leur raconterai mes vacances, ça prendra du temps avec les vraies et celles que j'inventerai. Les pauvres ! Ils en redemanderont. La plupart n'ont pas pu quitter leur boulot, ou sortir de chez eux.

VERGNE. Ils n'ont peut-être pas la chance de recevoir de l'argent de tous les côtés, comme toi.

FERDINAND. La plupart n'ont qu'une famille, ça ne suffit plus de nos jours.

HÉLÈNE. Je serais curieuse de savoir ce que ton père t'a envoyé.

FERDINAND. C'est vrai ? Tu es trop curieuse, je ne te le dirai pas.

HÉLÈNE, *gentille*. Si, allez, dis-le-moi.

FERDINAND. Une gifle, ça te ferait plaisir ?

HÉLÈNE. Je ne te croirai pas, il aurait fallu qu'il se déplace...

FERDINAND. C'est vrai. Eh bien ! mieux que ça...

HÉLÈNE. Quoi ?

FERDINAND. Un bateau.

HÉLÈNE. C'est malin !

FERDINAND. T'as raison, un voilier c'est drôlement malin, si tu ne lui fous pas le vent dans les voiles, comme il faut, oust ! ça te balance.

HÉLÈNE, *affolée*. Et un voilier, en plus ! Mais tu sais nager ?

FERDINAND. C'est toi qui m'as fait prendre des leçons quand j'avais six ans.

HÉLÈNE. Comme tu n'apprends jamais rien !

FERDINAND. Je ne pouvais pas te réciter mes leçons de natation.

HÉLÈNE. Et tu sais encore ?

FERDINAND. Ça s'oublie moins vite que le latin.

VERGNE. C'est aussi moins commode pour l'orthographe.

FERDINAND. Moi, tu sais... j'écris très peu... Vous avez dû vous en apercevoir, d'ailleurs.

MARGUERITE, *entre et crie*. A table !

FERDINAND, *riant*. Toujours stylée, Marguerite. Dans l'infâme pension de famille où j'étais, le maître d'hôtel nous disait : « Si ces Messieurs-dames veulent bien passer à table ?... »

VERGNE. Si ça ne te plaît pas, tu peux manger ailleurs.

FERDINAND. J'y avais pensé, mais j'avais envie de vous revoir.

HÉLÈNE, *elle l'embrasse*. Vous n'allez pas vous disputer pour des bêtises, sans arrêt, tous les deux.

VERGNE, *très sec*. Excusez-moi, j'ai faim. (*Il sort en claquant la porte.*)

FERDINAND. Il est jaloux comme une chatte, ton prof !

HÉLÈNE. Sois gentil, tu le vois si rarement, fais un effort.

FERDINAND, *dès que Vergne est sorti, s'assoit à son tour, prend sa mère sur ses genoux*. Il m'a embrassé pour la première fois le jour de ton divorce avec papa, avoue que ça m'est difficile d'avoir un bon souvenir de nos premières tendresses. Alors, la mauvaise impression est là. Qu'est-ce que tu veux ? Je n'y peux rien.

HÉLÈNE. Bien sûr.

FERDINAND. T'as faim, toi ?

HÉLÈNE. Pas très.

FERDINAND, *montrant Vergne*. Par contre, lui, je le mets en appétit.

HÉLÈNE. Il n'osait pas nous laisser seuls sans une excuse valable.

FERDINAND. Il est allé déjeuner par pudeur.

HÉLÈNE. Non, par amour-propre.

FERDINAND. Ça arrive souvent entre copains, on bouffe pour ne pas être ridicule...

HÉLÈNE, *après un temps, dans un soupir*. Un homme qui vous fiche la paix, qui ne vous complique pas la vie, je te jure que c'est le bonheur, va !

FERDINAND. Peut-être, car c'est déjà ce que je pense un peu des filles.

HÉLÈNE. C'est ça, parlons d'autre chose. Tu as beaucoup flirté là-bas ?

FERDINAND. C'est pas toujours drôle, quand on commence...

HÉLÈNE. Pourquoi ? Les petites gosses que tu as rencontrées t'ont fait de la peine ?...

FERDINAND. Les gosses ? Allons, maman, à mon âge on fréquente des femmes...

HÉLÈNE, *souriant*. Ah ! pardon...

FERDINAND. Il faut du métier pour plaire aux grandes plus de huit jours.

HÉLÈNE. Pourtant, les idiotes, en vacances ce n'est pas ce qui manque !

FERDINAND. Oui, mais les idiotes sont tout de suite enceintes, alors...

HÉLÈNE. Oui, il y a assez de monde comme ça dans nos familles.

FERDINAND. Les plaqués, les nouveaux, les vieux... Au fait, comment va Adolphe ?

HÉLÈNE. Lui, ça va, c'est ta grand-mère qui ne va pas très bien.

FERDINAND. C'est de son âge, comme dirait papa. Mais elle souffre ?

HÉLÈNE. Non, mais elle ne peut plus souffrir personne, comme dirait encore ton père.

FERDINAND, *embrassant Hélène*. Tu vois bien qu'on parle toujours un peu tous les trois quand on se laisse aller... Toutes ces belles dames dont la plupart étaient les mères de mes copains ou les maîtresses de leurs pères, eh bien, elles m'ont fait penser à toi, plus que d'habitude.

HÉLÈNE. Charmant !

FERDINAND. Attends. Et si j'ai stoppé mes vacances plus tôt, c'est que j'avais envie de te revoir, tout simplement. (*Très tendre.*) Mais très envie, tu sais. Je me sentais vraiment trop seul, presque abandonné et à l'idée de ne plus aller en boîte en rentrant ça me faisait tout drôle. Je me disais : mon vieux, maintenant, il y a la vie et maman n'est pas là pour me voir sauter dans le vide. Je crois que c'est quand on se sent libre tout d'un coup qu'on est malheureux à mon âge. Alors, comme là-bas j'ai fait une petite affaire — j'ai un peu de fric de côté — j'ai envie de te sortir. Je t'emmènerai au théâtre, au restaurant... tu veux bien ? Toi tu n'auras pas honte de moi, tu vois, c'est pour ça que je suis rentré plus tôt.

HÉLÈNE, *ravie mais inquiète*. Et qu'est-ce que tu diras à ton père ?

FERDINAND. Je lui dirai que je suis revenu pour lui.

HÉLÈNE, *l'embrasse, puis se reprenant*. Ah !... c'est bien ce que je pensais. Je ne suis pas dupe, tu sais. Mais qu'est-ce que c'est que cette petite affaire ? Ce n'est pas malhonnête au moins ?

FERDINAND. Oh non !

HÉLÈNE. Dis-moi ce que tu as fait.

FERDINAND. J'ai vendu le bateau de papa.

HÉLÈNE. Ah bon ! Tu m'as fait peur. (*Puis se reprenant.*)... et mes disques, tu ne les as pas vendus, j'espère ?

FERDINAND. Oh non ! Je les ai écoutés tous les jours, au contraire. Je penserais moins à toi si je ne les avais plus.

HÉLÈNE, *transportée de joie l'embrasse*. Mon trésor...

FERDINAND. Mon Hélène chérie...

HÉLÈNE. Je n'aime pas que tu m'appelles Hélène.

FERDINAND. Comment veux-tu que je t'appelle ?

HÉLÈNE. « Maman », ça t'écorcherait la bouche ?... (*Un temps.*)

FERDINAND. Oui, moi aussi ça m'étonnait toujours en boîte. L'un disait « Mon père, c'est pas un père, c'est un pote ! Moi, ma mère, c'est une frangine »... mais surtout pas papa, maman... (*Un temps.*) ... comme pour éviter de les traiter en ennemis.

HÉLÈNE. C'est pour cela que tu m'appelles Hélène ?

FERDINAND, *tendrement*. Mais non, toi dans le fond, tu es fière d'avoir mis au monde un homme... Alors tu me surveilles un peu comme une vieille maîtresse.

HÉLÈNE. Dis donc, imbécile.

FERDINAND. Pardon, je retire vieille.

HÉLÈNE. Retire maîtresse aussi... Et ton père, comment le vois-tu ?

FERDINAND, *blaguant*. Ah ! lui, c'est comme qui dirait un vieux champion qui me regarde à la fois étonné et en rogne de me voir tomber les filles plus vite que lui.

HÉLÈNE. Evidemment, il ne peut être question que de filles avec lui.

FERDINAND. Avec toi, c'est autre chose, c'est pour ça que je te disais mon Hélène chérie... Voilà, réponds-moi franchement si tu peux ou si tu ne peux pas...

HÉLÈNE. Ah ! je me doutais bien que tu allais me demander autre chose que de m'emmener au bal.

FERDINAND. Oui. Je vais te demander d'être une copine, comme papa est un copain.

HÉLÈNE. Hou là ! ça peut mener loin !

FERDINAND. Au septième, pas plus. Mais je voudrais te parler d'une fille, que tu connais d'ailleurs.

HÉLÈNE, *énervée*. Ça y est !

FERDINAND. Et que tu me permettes d'habiter quelquefois avec elle dans la chambre là-haut.

HÉLÈNE. La chambre de bonne ? Mais j'en ai besoin.

FERDINAND, *montrant l'office*. Tu m'avais dit que ta bonne couchait chez ses parents. Alors, la chambre est libre.

HÉLÈNE, *brusque, se levant*. J'en ai fait un débarras. (*Un temps, puis en colère.*) « Habiter quelquefois »... Et puis quoi encore ? Après elle, ce sera une autre. Moi qui te croyais sentimental !

FERDINAND. On peut être sentimental dans une chambre même de bonne.

HÉLÈNE, *se levant, furieuse*. Fiche-moi la paix ! Si c'est pour me demander des stupidités pareilles, ce n'est pas la peine de faire toutes ces simagrées de tendresse et ces allusions sur ma vie que tu crois gâchée.

FERDINAND. Ça n'a aucun rapport. Ce n'est pas avec toi que je veux habiter.

HÉLÈNE. Oh ! ça, je le sais.

FERDINAND. Tu ne serais pas jalouse d'une petite fille qui me console de certaines dames ? Non...

HÉLÈNE. Une petite fille... Tu parles comme les vieux... Je ne suis jalouse de rien du tout. Je veux que tu sois à peu près bien élevé, c'est tout. Tu vivras désormais comme un étudiant, dans un hôtel convenable et tu suivras tes cours de dessin jusqu'au régiment. Après, tu feras ce que tu voudras.

FERDINAND. Ou ce que je pourrai.

HÉLÈNE. Oui... s'il n'y a pas de guerre à ce moment-là pour te pourrir comme ton père. Enfin... Ce soir il te donnera peut-être de meilleure conseils, et vous vous moquerez des miens ensemble. S'il est en verve, vous vous amuserez beaucoup.

FERDINAND. Mon chéri - Stop - Tendresse - Pense à toi - Lettre suit. C'est tout ce que j'ai reçu de toi.

HÉLÈNE, *gênée*. Tu lui demanderas aussi de l'argent de poche pour entretenir ton nouveau béguin par la même occasion. Vergne est très gêné en ce moment, je te préviens, et il trouve que tu as été un peu exigeant pendant ces vacances. Demande-lui si tu ne me crois pas.

FERDINAND. Il mange, ce cher homme; nous n'allons pas l'empêcher de déjeuner avec le compte de mes sucettes et mes locations de pédalo.

HÉLÈNE. Nous n'avons pas pris de vacances, nous !...

FERDINAND. Si j'avais pu vous inviter, cela m'aurait fait plaisir.

(*Hélène très nerveuse depuis quelques répliques, éclate et laisse tomber sa tête dans ses bras en pleurant.*)

HÉLÈNE. Tu ne veux jamais rien comprendre. Alors, tu veux donc que je sois malheureuse toute ma vie !

FERDINAND, *s'approche très gentiment d'elle et joue contre joue, dit.* Mais non, je veux que tu comprennes que, moi aussi, je suis tout seul au milieu de vous tous.

HÉLÈNE. Ce n'est pas de ma faute, mon petit Ferdinand.

FERDINAND. Je sais bien. Mais ce n'est pas de la mienne non plus. (*Il a envie de pleurer lui aussi, mais pour masquer sa peine, il va s'étendre sur le divan, la tête dans les bras.*)

HÉLÈNE, *va vers lui.* Tu ne vas pas pleurer, mon chéri.

FERDINAND, *bougonnant pour donner le change.* Mais non, mais non. Excuse-moi, mais je dois t'avouer que j'ai fait la foire toute la nuit, alors j'ai un peu sommeil. Va déjeuner tranquillement, tout à l'heure ça ira mieux.

HÉLÈNE, *hausse les épaules, soupire.* « Tout à l'heure ça ira mieux. » J'ai entendu ça souvent autrefois, ça ne m'a jamais rassurée. Je ferme les portes, on te réveillera dans une heure. (*Elle l'embrasse dans les cheveux.*)

FERDINAND. Envoie-moi Marguerite.

HÉLÈNE. Marguerite, pourquoi ?

FERDINAND. J'ai des trucs à lui donner à recoudre et du linge à laver.

HÉLÈNE. Où donc ?

FERDINAND. Dans ma valise. (*Il montre une valise qu'il a mise dans un coin en entrant.*)

HÉLÈNE. Celle-là ?

(*Elle va pour l'ouvrir, Ferdinand se précipite et prend la valise près de lui.*)

FERDINAND. Non, laisse, c'est du linge sale.

HÉLÈNE. Je te l'envoie. Je t'attendrai pour déjeuner, je mangerai avec toi, si j'ai faim, ce qui m'étonnerait. Je vais mettre au chaud ton déjeuner. (*Et elle sort.*)

(*Ferdinand s'essuie les yeux, se mouche, se regarde dans une glace et se repeigne. Il prend le téléphone sur ses genoux et tout en faisant les sept numéros :*)

FERDINAND. On ne peut pas dire que j'ai mis dans le mille, mais il y avait de l'idée. J'ai dû embrayer trop tôt. Les logements sont chers cette année. Pauvre boulette, il lui en faut pas beaucoup pour l'affoler !

(*Marguerite entre doucement sur la pointe des pieds et souriant, d'une voix douce.*)

MARGUERITE. Alors, où est-il ce linge sale ?

FERDINAND. Qu'on lave ça en famille. (*Il la prend doucement par la taille et l'embrasse sur la bouche.*) Bonjour, ma gourde adorée.

MARGUERITE. Je t'y prends, tu voulais déjà téléphoner à une fille.

FERDINAND. Mais non, c'est autre chose.

MARGUERITE. Monstre.

FERDINAND. Et toi, tu ne m'as même pas écrit une carte !

MARGUERITE. Non, mais dis donc, qui c'est qu'était en vacances ? C'est pas à ceux qui restent d'écrire...

FERDINAND. Ah ! c'est ça ! Toujours les droits de l'homme, de la femme et du citoyen...

MARGUERITE. Commence pas tes grandes phrases... Toi, tu fiches le camp en vacances, et à la mer, en plus...

FERDINAND, *gêné.* J'savais pas, moi, que je te manquerais.

MARGUERITE. Tu ne savais pas, tu ne savais pas... Tu m'as assez fait de serments quand t'habitais ici.

FERDINAND. En sortant de la boîte je n'avais qu'une idée, foutre le camp d'ici... Ce n'est pas ma faute si je ne m'entends pas avec Vergne.

MARGUERITE. Et le petit ? Tu ne demandes même pas de ses nouvelles... Tu te rends compte de ce qu'il a fallu que j'invente pour faire avaler ça à mes parents ?

FERDINAND, *gêné.* Ah ! dis...

MARGUERITE. Ah non ! ne dis pas qu'il n'y avait pas de preuves ou que tu n'es pas le seul ! Tu sais bien que je n'ai connu que toi. Ça nous a foutu assez la trouille le premier soir... Si tu renies notre enfant, je serai capable de te foutre une balle dans la peau, tu sais. Je lis le journal aussi, moi et ça se fait tous les jours.

FERDINAND. Allez ! Allez ! N'en fais pas une montagne. Je ne dis rien de tout ça. Mais quoi, tu n'es pas la première à qui ça arrive, je t'avais dit de faire attention.

MARGUERITE. Tu étais si jeune, je ne me méfiais pas.

FERDINAND. Je te remercie. Dis-moi tout de suite que tu me prenais pour un bon à rien...

MARGUERITE, *souriante et tendre.* Ah non ! alors ! (*Puis elle pleure.*)

FERDINAND. Allons ! Allons ! tu ne vas pas pleurer. Tu étais jeune aussi. Quoi ! on a été bêtes et jeunes tous les deux, voilà tout. Ceci dit, je m'en occuperai, de notre gosse, ça je te le promets. J'ai déjà commencé. Le plus dur, bien sûr, c'est de trouver la carrée, après !... Mais je t'ai déjà fait prendre comme bonne par maman pour que tu sois plus près de moi et que tu gagnes ta vie. C'est tout ce que je pouvais faire pour toi. Je n'ai pas encore beaucoup de relations, à part eux.

MARGUERITE, *elle va pleurer.* Moi qui voulais être couturière.

FERDINAND. Eh bien, le raccommodage, ce n'est pas de la couture ?

MARGUERITE. Oui, mais il y a la vaisselle.

FERDINAND. Chez tes parents aussi il y avait la vaisselle.

MARGUERITE. Oui, mais il y avait mon frère.

FERDINAND. Je ne peux pas demander à Paul d'engager toute la famille.

MARGUERITE, *calmée en hoquetant.* Je te remercie bien quand même.

FERDINAND. Quel âge a-t-il maintenant ?

MARGUERITE. Mon frère ?

FERDINAND. Non, le petit.

MARGUERITE, *choquée.* Oh ! Tu ne te souviens déjà plus ?

FERDINAND. Si... mais exactement...

MARGUERITE. Trois mois et huit jours.

FERDINAND, *gêné.* Il se porte bien ?

MARGUERITE. Oh oui ! alors ! ça il est éveillé !

FERDINAND, *riant.* Oui, mais pas au point de lui demander son avis ou de choisir.

MARGUERITE. De choisir quoi ?

FERDINAND, *s'assied et la prend sur ses genoux.* Entre mes deux supporters.

MARGUERITE. Qui c'est ça !

FERDINAND. Ma mère ou mon père !

MARGUERITE, *réfléchissant.* Ça s'arrangerait mieux du côté de ton père, sûrement.

FERDINAND. Pourquoi crois-tu ça ?

MARGUERITE, *baissant la tête.* Parce que...

FERDINAND. Parce que quoi ?...

MARGUERITE. Parce que le mari de ta mère est jaloux de moi.

FERDINAND, *la regardant fixement dans les yeux.* Il te pelote un peu dans les coins ?

MARGUERITE. Ah ! moins qu'au début. Je ne dis pas qu'il n'en a pas encore un peu envie, mais je me rebiffe. Pas trop, bien sûr, sans ça il me débinerait auprès de ta mère.

FERDINAND. Bravo ! (*Blaguant.*) Si seulement tu l'avais laissé faire, on aurait pu en faire le père officiel de notre fils.

(*Marguerite le gifle gentiment.*)
Je blague, ma poupée, notre enfant fils de Vergne, ce serait pire que l'Assistance.

MARGUERITE. Au fait ! ton père est venu tout à l'heure.

FERDINAND, *inquiet.* Ici ?

MARGUERITE. Oui, mon vieux. Quand tu as sonné, il s'est sauvé par l'escalier de service, là.

FERDINAND. C'est pas vrai !

MARGUERITE. Oh ! dis, il m'a même tapoté les fesses en passant.

FERDINAND. Alors, pas de doute, c'était lui. Et qu'est-ce qu'il est venu faire ?

MARGUERITE, *bas et mystérieuse.* Il leur a donné de l'argent.

FERDINAND. Non ! Devant toi ?

MARGUERITE. J'écoute, moi ; je ne suis pas comme toi.

FERDINAND. Je n'écoute pas aux portes, c'est vrai.

MARGUERITE. On le sait, tu n'écoutes rien, tu te crois toujours supérieur à tout le monde.

FERDINAND. Il n'y a pas que les femmes de chambre qui écoutent aux portes, sois tranquille, c'est notre maquis à nous comme disait un copain en boîte, les trous des serrures modernes sont si petits qu'ils risquent de retarder l'évolution de la jeunesse.

MARGUERITE. Oui, mais les murs sont de plus en plus minces.

FERDINAND. Revenons plutôt à mon père. Combien leur a-t-il donné ?

MARGUERITE. Un chèque de cinq cents mille francs gagné par lui dans une entreprise, avec la sueur des autres, dans une imprimerie.

FERDINAND. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

MARGUERITE. Oui, ah ! Je n'ai pas bien suivi. Ils ont parlé d'un journal et de Canard en Boîte.

FERDINAND, *éclatant de rire.* Ça y est ! Il a racheté mon journal.

MARGUERITE. T'as un journal ?

FERDINAND. Baluchette !

MARGUERITE. En tout cas ne dépense pas demain tout ce que ton père te donnera ce soir.

FERDINAND. S'il les a déjà lâchés ici, cela m'étonnerait qu'il soit très généreux ce soir, à moins qu'il ait touché un tiercé.

MARGUERITE. Sa nouvelle petite amie a beaucoup d'argent, paraît-il.

FERDINAND. Comment tu sais ça aussi toi ?

MARGUERITE. On parle si souvent de lui, ici.

FERDINAND. Qu'est-ce qu'ils en disent ? Du mal ?

MARGUERITE. Bien sûr !

FERDINAND. Pourquoi bien sûr ?

MARGUERITE. Parce que le Vergne est jaloux.

FERDINAND. Ça, c'est le comble !

MARGUERITE. Il dit qu'il travaille pour faire vivre deux voyous.

FERDINAND. Quel est le deuxième ?

MARGUERITE, *haussant les épaules.* Eh bien, c'est toi. La maison n'est pas gaie.

FERDINAND. Pour qui ?

MARGUERITE. Pour moi.

FERDINAND. Qu'est-ce que t'as à faire là-dedans ?

MARGUERITE. Eh bien, je ne peux pas m'empêcher de penser à toi... (*Ferdinand la regarde, étonné.*) ... que tu aurais peut-être été plus heureux si tu avais eu des parents mariés ensemble et sérieux, comme tout le monde.

FERDINAND. Ça manquerait de pittoresque.

MARGUERITE. En tout cas, tu serais certainement moins coureur.

FERDINAND, *sourit.* Tu ne vois que ça, toi. Ce qui me console, c'est que je risque de les aimer beaucoup plus séparément pour des raisons différentes, et dans des cadres différents aussi, ce qui me fait voir du pays.

MARGUERITE. Pour ce qu'ils voyagent !

FERDINAND. C'est une image, ma poupée.

(*La porte s'ouvre lentement. Hélène entre.*)

FERDINAND, *tapant sur Marguerite pour qu'elle s'aplatisse devant le divan, bas.* Coincé. Quoi ? (*Ferdinand, en riant, fait semblant de se réveiller en sursaut, et se met à genoux sur le canapé, pour masquer Marguerite.*)

HÉLÈNE. Je m'excuse, mon chéri. (*Elle vient vers Ferdinand qui la repousse.*)

FERDINAND. Laisse-moi dormir, laisse-moi dormir.

HÉLÈNE. Oh ! mais je ne venais pas te réveiller. (*Entre ses dents.*) J'oubliais que je devais passer à la banque. (*Marmonnant.*) Où a-t-il fourré ce chèque ? (*Elle le trouve sur le bureau.*) Je me fais les ongles, j'enfile un manteau et je me sauve, mon chéri. Repose-toi, repose-toi.

(*Pendant ce temps, Marguerite fait le tour du canapé en se cachant et se retrouve derrière quand Hélène ferme la porte.*)

MARGUERITE, *apparaissant.* Bien dis, on les a frôlés !

FERDINAND. Quoi ?

MARGUERITE. Toi la tarte et moi les huit jours.

(*Elle va pour sortir, fait deux pas sur la pointe des pieds. Sonnerie du téléphone. Marguerite affolée ne sait plus où se cacher, elle se remet derrière le canapé, guettant la porte d'entrée et celle de la chambre. Ferdinand ne bronche pas, attendant le drame. Deuxième sonnerie du téléphone. Hélène sort vite de la chambre et va au téléphone, le décroche.*)

HÉLÈNE. Allô ! Non, je ne quitte pas.

(*Vergne ouvre vite la porte, passe la tête et dit :*)

VERGNE. Ah ! bon, c'est pour toi.

(*Il ressort. Il a aperçu Marguerite accroupie, ne sourcille pas, mais a l'air étonné. Marguerite ne l'a pas vu.*)

HÉLÈNE, *fort.* Oui. Allô ! C'est encore toi, maman ? Mais non, c'est Hélène. Je ne peux pas parler fort, Ferdinand dort et je ne veux pas le réveiller. Il aura ses dix-huit ans dans quelques jours ?... ah ! oui, c'est vrai.

... Une leçon de conduite ? Il en aurait bien besoin... Mais voyons pour ça, il faudrait qu'il ait une voiture.
Je ne sais pas moi... Offre-lui ce que tu voudras !... Je ne sais pas moi... Tiens, donne-lui des livres... Tu trouves ça triste ? Charmant ! C'est... au revoir. Au revoir. A tout à l'heure.

MARGUERITE, *baissant les yeux.* Mais dis donc, c'est peut-être le moment de lui demander à mémé pour une petite piaule.

FERDINAND. T'as raison, très juste, très juste. Il faut profiter de toutes les occasions. (*Il bondit à la porte, l'entr'ouvre en restant tout près pour qu'Hélène ne voie pas Marguerite toujours cachée.*) Dis donc, ma petite mère chérie, puisque « tu vas voir grand-mère », demande-lui donc si elle n'aurait pas une petite carrée disponible pour moi, ça serait mieux que l'hôtel.

HÉLÈNE, *en coulisse.* Tu crois !

FERDINAND. On y fréquente de drôles de gens dans les hôtels, tu sais.

HÉLÈNE. Oui, ça tu as raison.

FERDINAND. Alors je compte sur toi.

HÉLÈNE. Entendu, mon chéri.

(*Ferdinand fait un clin d'œil à Marguerite.*)

FERDINAND. Oh ! tu sais, une soupente, ça me suffit.

MARGUERITE. Ah ! Dis... avec l'eau courante.

FERDINAND. Avec l'eau.

MARGUERITE. Courante.

FERDINAND, *bas à Marguerite.* Bien sûr pas dans un seau.

MARGUERITE, *bas.* Et une cuisine.

FERDINAND. Et une cuisine !

HÉLÈNE, *rit.* C'est ça, cuisine, salle de bain, billard russe, salle des fêtes, balançoires, cinémathèque et terrain d'atterrissage.

FERDINAND, *rit.* Parfait, t'as compris. Merci, je me recouche.

HÉLÈNE. C'est ça, repose-toi.

FERDINAND, *ferme la porte, à Marguerite.* Fous le camp !

MARGUERITE, *partant.* Dans un coup comme ça, moi à ta place j'aurais été jusqu'à la Vespa.

FERDINAND. Pourquoi pas un avion et un yacht.

MARGUERITE. Ça y est, t'es déjà avare...

(*Elle sort par la petite porte de l'office. Vergne entre par la porte du fond.*)

VERGNE. Tu n'as pas vu Marguerite ?

FERDINAND, *refait le même coup qu'avec Hélène.* Oh ! tu m'as fait peur, je dormais si bien.

VERGNE. Excuse-moi. C'était pour lui demander mes cigares et mon café.

FERDINAND. Demande-lui et ne me dérange plus va.

(*La voix de Marguerite dans la salle à manger :*)

MARGUERITE, *en coulisse.* Votre café va refroidir, Monsieur.

FERDINAND. Ah ! tu vois, Paul !...

VERGNE. Pardon. (*Il sort.*)

(*Hélène sort de sa chambre très doucement avec une couverture en fourrure. Ferdinand fait semblant de dormir. Hélène le couvre et lui envoie un petit baiser. Elle sort sur la pointe des pieds. Elle sera habillée telle qu'on la verra au deuxième acte. Dès que la mère est sortie, on entend Marguerite en coulisse à haute voix :*)

MARGUERITE, *en coulisse.* A tout à l'heure, Madame.

HÉLÈNE, *en coulisse.* Chut ! Ne faites pas de bruit, Ferdinand dort.

(*On entend la porte claquer. La porte du salon s'ouvre doucement. Marguerite entre.*)

MARGUERITE. Oh ! Quel cirque ! Oh ! dodo dans la fourrure et puis quoi encore ! (*Elle fiche en l'air la fourrure.*) Tu devrais la leur calotter, ça me ferait un joli trois quarts. (*Elle essaye la fourrure devant elle.*)

FERDINAND. Laisse ça, tu as l'air d'un singe.

MARGUERITE. Donne-moi donc ton linge. Il te manque tous tes boutons, bien sûr.

FERDINAND. Je ne suis plus à l'école, tout de même. (*Il ouvre la valise qu'il a mise sur ses genoux.*)

MARGUERITE. C'est vrai, qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

FERDINAND. Je vais prendre des cours.

MARGUERITE. Encore !

FERDINAND. De dessin industriel.

MARGUERITE. Mais quand est-ce que tu apprendras un métier ?

FERDINAND. Quand je travaillerai.

MARGUERITE. Ah ! ils ont une drôle de façon d'élever leur enfant, ces gens-là ! Ils vous font apprendre tout le temps et vous ne faites jamais rien.

FERDINAND. Je fais l'amour quand tu es là et des projets de bonheur quand je pense à toi. Ça ne te suffit pas ?

MARGUERITE. Oh si ! mais t'es si menteur... (*Elle se blottit.*)

FERDINAND, *l'embrasse, la tenant tendrement.* Toi, tu sens la chair fraîche...

MARGUERITE, *se dégageant doucement, pudique.* Ah ! tu es fou ! Pas ici.

FERDINAND, *rit.* Il ne s'agit pas de ça. Je veux dire tu sens que j'ai un cadeau pour toi. (*Il ouvre la valise et sort une petite robe à fleurs, chiffonnée.*)

MARGUERITE. Oh ! chic ! (*Elle prend la robe et fronçant le sourcil.*) Mais elle a déjà été portée !

FERDINAND. Penses-tu ! Fais voir. (*Il lui arrache la robe des mains et la respire.*) Mais non, idiote ! (*Il la lui rejette.*) Tu m'as fait peur.

MARGUERITE. Tu serais bien capable !

FERDINAND. Oui, mais par étourderie.

MARGUERITE. Tu as raison, il y a encore le prix après.

(*Elle tripote un petit carton.*)

FERDINAND. Tiens, tu vois, si j'avais du tact, tu n'aurais pas eu de preuve. Donne, ça ne te regarde pas.

(*Il arrache le prix.*)

MARGUERITE. Là, maintenant il y a un trou.

FERDINAND. Tu le boucheras, c'est ton boulot.

MARGUERITE, *riant.* En tout cas, j'ai vu « solde ».

FERDINAND. Et alors ? Engueule-moi, parce que je suis économe.

MARGUERITE, *regarde la robe.* Mais non, mon chéri, elle est très mignonne. Mais c'est pour l'été. Il faut que j'attende un an. Et puis, il faut que je la cache, surtout. (*Elle la roule sous son bras et a un regard vers la porte.*)

FERDINAND. Tiens, dans mon linge sale. (*Il l'embrasse dans le cou.*)

MARGUERITE. Ah ! tu me fais des frissons.

(*Coup de sonnette.*)

(*Bas.*) C'est Popol qui m'appelle. D'habitude le cigare, ça l'endort. Je débarrasse la table et je reviens.

FERDINAND. Qu'est-ce que tu veux que je fasse de ça ?

MARGUERITE. Je ne sais pas, débrouille-toi.

(Elle sort par la porte de l'office. Pendant que Ferdinand compose le numéro, Vergne entre.)

VERGNE. Enfin, où est Marguerite ?

FERDINAND. Elle est en route.

VERGNE. Je viens de l'office, elle n'y est pas. On se fout de moi dans cette maison.

MARGUERITE. Je viens de la salle à manger, il n'y est pas... je vais desservir.

(Vergne sort et en montrant le téléphone :)

VERGNE. T'appelle ça dormir.

FERDINAND, *à Vergne.* Je suis somnambule !

VERGNE. Ou tu rêves !

FERDINAND, *au téléphone, obtenant la communication.* Allô ! Allô !... Trufaldin à pédales... Ici Zéphyrin, roi de l'atome... Et toi, mon petit papa ? Tu entres dans les ordres ?... Tu as raison, il faut te préparer une petite vie tranquille... Ah ! bon, tu ne fais qu'entrer et sortir, je m'en doutais... C'est ça. Alors tu seras libre vers sept heures ? Je peux venir ?... Oui je serai exact. Parfait, je suis content de te revoir... Merci, mon vieux, épatant, j'ai fait naufrage une vingtaine de fois, on ne savait plus si c'était un voilier ou un sous-marin... Non, pas de victimes, mais le trouillomètre à zéro, comme dirait Vergne... Dans un jour de folie, bien sûr... Oui. C'est elle qui m'a écrit de rentrer au plus vite, une longue lettre. Tu crois qu'elle s'ennuyait de moi ? Ah ! bon, je veux bien le croire... Je sais surtout qu'elle a reçu une note salée du bar de l'hôtel où j'étais. Tant mieux d'ailleurs, je n'avais plus de copains, mon harem commençait à s'encombrer de maris et je n'avais plus un rond, alors !... Vendre ton bateau ? Et puis quoi encore !... Non, j'ai vendu les disques de maman... Ah ! pardon, je pensais que ça te ferait plaisir. Qui, maman ? Ah oui ! A part ça très mignonne, toujours un peu casse-pieds sur les bords quand il s'agit des pépées, mais minaudant comme une chatte quand on lui fait un compliment... J'ai du métier, oui... Sur les deux tableaux, comme tu dis, un vrai petit diplomate !... Et toi, parle-moi de ta vie amoureuse... Quoi ? Blonde et distinguée ? C'est pas possible !... Je veux dire c'est pas possible qu'elle soit blonde, t'aimes que les brunes... Et qui t'aime pour toi-même ?... Ça mon vieux, il faudra me le prouver... Non, monsieur, je n'y crois pas... Bon, bon, on verra... Ce soir pour dîner ? Ce que tu voudras... Qu'est-ce qu'elle aime, ta poupée ?... D'après ce que tu me dis, elle doit aimer le caviar... Ah non ! pas de blanquette. Maman m'en a déjà proposé, c'est pas possible, vous liquidez un vieux stock... Mais oui, c'était pour me faire plaisir, j'avais bien compris. Vous faites toujours tout pour me faire plaisir, c'est bien là-dessus que je compte... Bien sûr que ça me fait plaisir de te revoir... Tiens, pour être franc, eh bien ! si je suis revenu plus tôt, c'était surtout pour te revoir. Tu me manquais... Non, non, je ne blague pas... Oh ! l'amour, ça va mal de mon côté... Non, des histoires de famille... Déjà oui... Je peux pas, c'est un secret, c'est papa. Grosse bise, grosse bise, au revoir, t'es trop curieux.

(Ferdinand raccroche. Marguerite entre doucement.)

MARGUERITE. Il s'est refoutu dans ses mots croisés. Et j'ai dit que tu dormais à poings fermés.

FERDINAND, *riant.* Il a dû rigoler.

MARGUERITE. Non, il fait la gueule. Oh ! vivement que l'on soit tranquille, j'en ai assez de cette vie-là.

FERDINAND, *gentiment.* Bourgeoise. T'inquiète pas, on va se faire une famille, une vraie...

MARGUERITE. Alors je suis contente.

FERDINAND. De mon cadeau.

MARGUERITE. D'avoir ce travail-là à faire pour toi. Comme ça je suis sûre que tu reviendras plus vite. Tu es tellement coquet !

FERDINAND, *remettant tout en place dans la valise.* Descends-moi ma valise demain soir, vers huit heures, je t'attendrai en bas ; je t'emmènerai dîner, danser et manger des glaces.

(Sonnerie de la cuisine.)

MARGUERITE. Chouette, demain huit heures, et si tu veux je te le ferai voir. Ça me ferait plaisir.

FERDINAND. Quoi ?

MARGUERITE. Le petit.

FERDINAND. Oui, ma chérie, bien sûr. Mais, tes parents ?

MARGUERITE. Ils ne seront pas là, il n'y aura que maman.

(Elle lui envoie un baiser. Il tombe sur le divan, la tête dans ses bras. On frappe. Ferdinand ne répond pas et fait semblant de dormir. La porte s'ouvre doucement. C'est Vergne qui entre. Il referme la porte sans bruit. Il regarde Ferdinand gêné, toussette un peu. Ne le voyant pas bouger, il prend le téléphone, le remet en place, un peu grincheux, puis énervé. Il va à la porte, l'ouvre sans bruit et la referme en la faisant claquer.)

FERDINAND. Tu cours toujours après Marguerite. Décidément tu ne peux pas t'en passer.

VERGNE. Excuse-moi, mon petit Ferdinand, je croyais t'avoir entendu parler.

FERDINAND. Je téléphonais à grand-mère, moi aussi !

(Un temps.)

VERGNE, *gêné.* Décidément, je ne ferai toujours que des gaffes avec toi. *(Il s'assied à son bureau, remue quelques objets.)*

FERDINAND. Allez, vas-y, va, va, je t'écoute.

VERGNE. Oh ! je n'ai rien à te dire... de sérieux. Je voulais seulement bavarder avec toi gentiment.

FERDINAND. Comme je n'ai rien à te dire non plus, ce ne sera pas gentil, ce sera angoissant... Quel suspense !

VERGNE, *avec un petit sourire forcé.* Ça t'a fait du bien, ces vacances.

FERDINAND. Ah ! oui ?

VERGNE. Tu as l'air plus homme.

FERDINAND. Je faisais fille, avant ?

VERGNE. Non, mais plus gamin.

FERDINAND. On vieillit.

VERGNE, *souriant.* Il ne faut pas aller trop vite, tout de même.

FERDINAND. Sois tranquille, pas pressé de devenir un vieux chnoque.

VERGNE, *timidement sévère.* Parle autrement, sois gentil. Tu n'es plus en boîte, tu vas rencontrer des gens bien élevés maintenant.

FERDINAND. Tu as raison, mes professeurs étaient d'un laisser-aller !

(Vergne cherche sur son bureau.)

(Souriant.) Si tu cherches le chèque, elle l'a déjà pris.

VERGNE, *gêné, il hausse les épaules, puis il prend un air grave : mais toujours timidement pendant toute la scène.* Ferdinand...

FERDINAND, *répond comme à l'école.* Présent...

VERGNE. Les parents de Marguerite sont venus me voir il y a huit jours.

FERDINAND, *sur ses gardes, mais adroit, prenant un air naturel.* Ah ! Et ils sont gentils ?

VERGNE. Charmante, Marguerite, tu vois qui je veux dire ?

FERDINAND. Oui, la bonne ?

VERGNE. Que tu nous as recommandée.

FERDINAND. C'était pour faire plaisir à maman qui en cherchait une.

VERGNE. C'était bien gentil d'ailleurs, merci... Ses parents ont trouvé une lettre de toi dans le sac de leur fille.

FERDINAND. Ah !... Et alors ?

VERGNE. Alors, ils m'ont demandé des explications.

FERDINAND. Eh bien, quoi ? Elle est charmante, Marguerite... Non ? Qu'est-ce que tu en penses ?

VERGNE, *gêné.* Bien sûr qu'elle est mignonne, c'est bien pour ça qu'ils s'inquiètent.

FERDINAND. Qu'est-ce qu'elle disait donc, cette lettre ?

VERGNE. Oh ! rien de terrible..., des baisers, des souvenirs, des allusions.

FERDINAND. Quel genre d'allusions ?

VERGNE. Ce n'était pas clair, mais ça pouvait laisser penser que vous aviez été... très bien ensemble.

FERDINAND. On ne peut pas être mal avec tout le monde.

VERGNE. ... Non, bien sûr, mais... Tu sais que Marguerite a un bébé, tout petit, mais elle l'a...

FERDINAND. Oui, j'en ai entendu parler, mais elle l'a eu avant d'être engagée ici... alors ?... Maman a vu les parents aussi ?

VERGNE. Non, je n'ai pas voulu, rassure-toi, elle n'est au courant de rien, j'ai prétexté une histoire de sécurité sociale.

FERDINAND, *rêveur.* Enfin, tu ne t'imagines pas que je lui ai fait un gosse, à cette petite ?

VERGNE, *essayant de rire.* Pourquoi pas ? Ça peut arriver. Tu en serais capable, j'espère...

FERDINAND. Qui sait ?... La jeunesse est si pourrie de nos jours...

VERGNES. Mais puisque tu me dis que tu n'y es pour rien..., je ne demande qu'à te croire.

FERDINAND. Tu ne demandes que ça, je m'en doute.

VERGNE. Ben... oui... parbleu ! je ne demande que ça... Qu'est-ce que tu ferais, à ma place ?

FERDINAND. Si j'étais à ta place, je le reconnaîtrais, je pourrais l'élever.

VERGNE. Oui... enfin, ne déplaçons pas le problème.

FERDINAND. Et toi..., qu'est-ce que tu ferais à ma place ? Tu n'avouerais pas non plus... Alors ?

VERGNE, *craintif.* Ah ! ça,... moi je n'avouerais pas. (*Bas.*) C'est moche les hommes hou là là... (*Un temps.*) mais j'aurais tort.

FERDINAND. Eh bien, mettons que j'aie tort et que ce soit moche ! Et puis quoi, ses parents n'ont pas à se plaindre ? Eux n'ont fait qu'une enfant, moi j'en ai fait une femme.

VERGNE, *après un temps.* Oui, oui, bien sûr... (*Riant.*) Ta mère a de drôles d'idées là-dessus.

FERDINAND. Je sais... Je les connais, ses idées. Elle déteste mes histoires avec les filles.

VERGNE. Les mères sont toutes les mêmes.

FERDINAND. Non, pas toutes... parce que si j'avais avoué à ma mère que j'avais mis Marguerite enceinte, il ne serait jamais né, le môme, ou alors pour retourner au ciel et en vitesse. Elle y aurait mis le prix, un luxe de conseils et adresses à l'appui.

VERGNE. Elle a une excuse, toujours la même : « Je ne veux pas qu'il tienne de son père. »

FERDINAND. En l'occurrence, elle a raison, mon père n'a jamais pensé à ça. (*Il se montre.*) La preuve !

VERGNE. Ce qu'il y a de certain, c'est que ta mère t'adore et que je l'aime beaucoup. Essayons de ne pas trop abîmer, ni ta vie, ni la nôtre.

FERDINAND, *ironique.* Alors, ne pensons pas à celle des autres... Etre père... (*Se levant, s'approchant de lui et parlant brusquement d'homme à homme.*) avant d'avoir fini d'être un enfant, je sais bien c'est pas normal. En tout cas, toi, mon pauvre vieux, tu ne dois pas avoir une vie marrante, nous n'avons jamais beaucoup sympathisé tous les deux, mais même si ça te fait plaisir, tant pis, je suis obligé de te dire que je te plains.

VERGNE, *sincère.* Merci... (*Se reprenant.*) Non ça, c'est trop. (*Temps.*) Moi aussi je vais être franc avec toi. Comment veux-tu que je t'aime, je ne suis heureux, je n'ai un foyer agréable et une femme aimable que lorsqu'il n'est pas question de toi ? (*Un temps.*) Tes vacances, par exemple, ont été un repos considérable pour moi et quelques jours de bonheur.

FERDINAND. Dès que tu es fatigué, ne te gêne pas, je repars si ça t'arrange.

VERGNE, *sourit et s'approche très près de Ferdinand.* Tiens, tu vois, aujourd'hui tu m'émeus comme quand tu étais gosse et que tu m'appelais « Monsieur ». Tu sais ce que tu disais à tes professeurs quand ils te menaçaient de parler de tes mauvaises notes à ton père ? Tu leur répondais : « Oh ! je m'en fiche, moi. Le monsieur qui est chez moi, c'est pas mon père. »

FERDINAND. Oui... c'était pas chic...

VERGNE, *rapproche son fauteuil de celui de Ferdinand et s'assied près de lui.* Mais tu étais logique. Un enfant est rarement jaloux de la tendresse que son père peut avoir pour sa mère, ou de leurs petites complicités amoureuses. Cela fait partie de la chaleur de la maison; mais venant d'un étranger, même marié, ça a quelque chose de monstrueux. Je comprends ça très bien. Tiens... je suis gêné, même encore maintenant de prendre ta mère dans mes bras et de l'embrasser devant toi.

FERDINAND. C'est vrai, je ne t'ai jamais vu l'embrasser..., c'est peut-être ce qui m'a manqué...

VERGNE, *après un petit temps.* Il faut que je t'avoue quelque chose qui peut te permettre de voir clair... Car tu dois être perdu par moments... Moi aussi, j'ai toujours désiré un enfant et elle me l'a toujours refusé... Alors en la détestant un peu je lui ai pardonné et j'ai voulu t'aimer, m'attacher à toi très fort. Je m'y suis mal pris et j'ai perdu, car plus je voulais être tendre avec toi, plus j'avais l'impression que j'allais te haïr, malgré moi tu représentais l'enfant qu'elle m'avait refusé... Je ne t'ai jamais détesté, ça n'a pas été jusque-là, grâce à Dieu, mais c'était presque aussi douloureux que la jalousie. Je me doute bien que tes rapports avec moi sont difficiles. Tiens ! quand je te prends les mains par exemple, je sens ta gêne. Tu dois avoir un peu l'impression désagréable que l'on a au contact d'une peau étrangère dans un lieu public. Je ne fais pas partie de la tribu. Et pourtant, ce que je te demande, c'est un geste d'amitié de temps en temps, de copain, que tu me fasses tes confidences d'homme à homme..., que tu me demandes des conseils... c'est tout.

FERDINAND, *regardant bien en face, petit sourire triste.* Tu voudrais tout de même pas que je t'aime comme papa. Maman n'a peut-être plus beaucoup de sympathie pour mon père, mais c'est tout de même de leur amour que je suis né.

(*Vergne qui en a pris encore un coup, se reprend une seconde :*)

VERGNE, *tristement, il hésite.* Ce n'est pas vrai. Ta mère t'adore maintenant, mais avant que tu naisses, elle ne te souhaitait pas. Elle n'a pas eu la lâcheté de faire ce que tu soupçonnais tout à l'heure qu'elle conseillerait à Marguerite, mais je suis certain qu'elle y a pensé. Si je te dis cela, c'est pour que tu comprennes que tu n'es pour elle qu'une preuve, le fils de *ton père.* Et quand elle te réprimande, qu'elle te fait de la morale, qu'elle te vexe, c'est encore à *ton père* qu'elle s'adresse. (*A part.*) Ah ! celui-là ! Toutes les armes qu'elle n'a jamais osé employer avec *ton père* pour l'attaquer de front, elle les emploie avec toi. Enfin, tu n'as pas été sans remarquer qu'elle ne rate jamais une occasion de te comparer à lui ? Ce n'est pas très joli ce que je fais là, mais tant pis ! Je trouve injuste d'être le seul à souffrir. Cela dure depuis trop longtemps et je suis trop malheureux. Toi, tu te débrouilleras toujours; moi c'est foutu, je serai de plus en plus seul.

FERDINAND. Il ne te reste plus qu'à me prouver que mon père m'a engendré par hasard, et nous serons aussi amochés l'un que l'autre.

VERGNE. Non, Ferdinand, je te dirai même — et cela, j'en suis certain — que ton père ne s'est marié que pour avoir un fils; je précise « un fils » : il n'a jamais pensé qu'à un garçon, c'était une chose nécessaire dans sa vie.

FERDINAND. Si j'étais apparu en fille, on me noyait !

VERGNE. Elle t'aurait peut-être aimé davantage.

FERDINAND. Elle s'est tout de même un peu habituée à moi depuis.

VERGNE. Tu ne me crois pas bête au point de te prouver que ta mère ne t'aime pas ? Je tenais seulement à t'expliquer pourquoi ta présence entre nous deux fait de moi un pauvre homme. Car avec toi, c'est la présence de ton père qui ne nous quitte pas; et je me sens éternellement trompé, ridiculisé, « un beau-père », une litho, oui, une reproduction; c'est « faux-père » qu'il faudrait dire. Ma situation est la même que la tienne mon vieux, je vis entre deux êtres désunis. Toi, ça n'a pas l'air de t'embarrasser. Mais, moi, je suis sans envergure, sans imagination. J'ai été élevé par un ménage uni. Mais ma vie était encore bien plus pénible que la tienne.

FERDINAND. Pourquoi ?

VERGNE. Pourquoi ? Mon père trompait ma mère. C'est moi qui déchirais les lettres et les photos qu'il laissait traîner dans ses poches, ce ballot-là.

FERDINAND. Tu vois que c'est peut-être moi qui ai la bonne place. Pour moi, ils seront libres toute leur vie. Chacun de leur côté et à mes yeux irréprochables.

VERGNE. Mais oui. Ça a du bon, tu vois.

FERDINAND. Allez, Paul, sers-nous un whisky !

VERGNE, *un peu suffoqué d'abord, puis souriant.* Mais oui, mon vieux, tu veux de l'eau ?

FERDINAND. Non, pur et bien tassé.

(*Vergne se dirige vers le placard.*)

Non, pas celui-là, le tien, celui que tu bois quand tu t'enfermes à clé et que tu dis à mère que tu vas réfléchir.

(*Vergne, un petit sourire, Ferdinand laisse tomber sa tête en arrière sur le fauteuil. Dans une sorte de gémissement.*)

Ah ! les copains, la musique, le ciné, les sorties, les filles, les nuits blanches, les geules de bois... Quel bonheur ! c'est ça la famille.

VERGNE, *après un petit temps, sur un ton confidentiel.* Ferdinand, jure-moi tout de même, à moi tout seul, que tu l'épouseras et que tu la rendras heureuse, cette petite qui a un enfant de toi.

FERDINAND, *souriant.* Je te le jure, Popaul.

(*Et ils trinquent.*)

HÉLÈNE, *entrant brusquement.* ... Enfin, c'est fait.

VERGNE. Quoi ?

HÉLÈNE. J'ai flanqué cette petite imbécile de Marguerite à la porte. J'attendais l'occasion, je l'ai trouvée. Je l'ai surprise essayant une robe de plage dans la cuisine. Ça faisait bien, au moment où Nicolas livrait le vin. Ouf !... Vous êtes devenus de bons copains, si je comprends bien. Vous trinquez ensemble, c'est parfait...

FERDINAND. Au revoir, Hélène.

(*Il l'embrasse sur le front. Vergne se sert un verre.*)

HÉLÈNE. Où vas-tu ? Tu ne manges pas ?

FERDINAND. Non, non, pas faim, et je n'ai plus de cigarettes.

HÉLÈNE. Par exemple ! Moi qui t'ai attendu pour le déjeuner...

FERDINAND. J'ai rendez-vous avec des gens... sérieux.

HÉLÈNE. On peut savoir.

FERDINAND. Tu ne connaît pas. (*Il s'approche très près de Vergne et le regardant dans les yeux, sur un ton autoritaire.*) Vergne, donne-moi 10.000 francs.

VERGNE. Mais oui, mon vieux. (*Il ouvre son portefeuille, en sort* 10.000 *francs et les lui donne.*)

FERDINAND, *avec un petit sourire.* Merci.

HÉLÈNE. Mais, Paul, tu es fou ! Son père lui donnera...

VERGNE, *la coupant.* Laisse-le donc s'amuser un peu.

(*Hélène ahurie, ne comprend rien. Ferdinand leur envoie un baiser à tous les deux et se sauve en courant. Il se ravise et prend le poste de radio de Vergne.*)

FERDINAND. Merci, Paul.

RIDEAU

Le samedi 25 avril aux Centres de Culture de Lille notre collaborateur Ange Gilles fera sous l'égide de « L'Avant-Scène », sa conférence « Une année de Théâtre ». Le meilleur accueil sera réservé à cette occasion aux abonnés de notre journal.



Décor de J.-D. Malclès.

acte 2

Le deuxième et le troisième actes se passent dans la même journée, douze ans après, en 1958. Ferdinand a 18 ans.

Même jour vers quatre heures de l'après-midi.

L'atelier de Georges. Véranda dans le fond, on aperçoit un petit escalier de fer qui va jusqu'à la terrasse.

Porte d'entrée dans le fond à droite.

Petite porte dans le fond à gauche qui est la chambre de Jacques.

Petite porte premier plan gauche qui est la salle de bains.

Porte premier plan droite qui est la chambre de Georges.

Mathilde, vieille dame avec tablier bleu, c'est la concierge qui fait des ménages.
Elle entre du fond. Elle a sous les bras des draps propres, un édredon et des porte-manteaux. Elle va vers la petite chambre du fond-gauche et y dépose tout cela. On comprend qu'elle prépare la chambre de Ferdinand avec amour. Elle va ensuite ouvrir le placard qui est en scène. Elle y prend un peignoir et une robe de chambre qui vraisemblablement appartiennent à Georges. Puis en passant elle prend un vase garni de fleurs et porte le tout dans la petite chambre. Puis elle sort le pick-up d'un placard, l'installe sur un meuble au fond, sort des disques et les met à côté. Elle réfléchit si elle n'a rien oublié et, voyant une bouteille de whisky et deux verres, elle a un coup d'œil vers la chambre de Georges et retire la bouteille et un verre et les cache en bas du placard. Elle prend en même temps une bouteille de menthe verte et la met à la place. Sonnerie téléphone.

MATHILDE. Allô ! Oui. Oh ! c'est toi... Je te passe ton père. C'est Ferdinand.

GEORGES, *sort de la chambre, dépeigné, en veste de pyjama.* C'est Ferdinand ?
(*Mathilde fait « oui » de la tête. Georges se précipite à l'appareil.*)

FERDINAND. Allô !

ALICE, *apparaît en chemise.* C'est Ferdinand !

MATHILDE, *apercevant Alice.* Oh ! encore une autre.

GEORGES. Va te coucher, ma poupée.
(*Alice rentre dans la chambre.*)

GEORGES, *au téléphone.* Bonjour, mon petit chou bleu...
Qu'est-ce qui t'arrive ? je t'expliquerai...
Ah ! bon, tu viens plus tôt...
Bon, bon, je t'attends...
Ça ne me dérange pas...
Mais si, si, je t'attends, viens tout de suite...
Ah ! tu es au bistrot en bas..:
Mais ne bois pas trop, fais mettre ça sur mon compte et arrive... (*Très bas.*) Mathilde te donnera un mot que tu liras attentivement, tu comprendras, tu comprendras. C'est un jeu... oui... genre jeu de l'oie... Non ça, c'est un jeu de mots. (*Il regarde la chambre.*) Allez, arrive ! (*Georges prend un bout de papier et écrit.*)

ALICE, *ouvre la porte, entre, moitié habillée.* J'espère qu'il ne vient pas ?

GEORGES. Si, il monte, il est en bas.

ALICE. Ta petite comédie, ça me fout la trouille.

GEORGES. Tu veux passer du streap-tease au théâtre. je te mets le pied à l'étrier.

ALICE. Dis, c'est pas un rôle de mon âge que tu veux me faire jouer.

GEORGES. C'est un rôle de grande coquette.

ALICE. Ah !

GEORGES. Oui. Célimène, ça ne t'arrivera pas tous les jours !

ALICE. Pourquoi ?

GEORGES. Allez, va te faire belle et distinguée. Toulouse Lautrec !
(*Elle sort.*)

MATHILDE, *regardant la chambre.* Je fais le ménage quand même ?

GEORGES. Non. Avec ton plumeau tu casserais ce petit Saxe. (*Il donne le billet à Mathilde.*) Tiens pour remettre à Ferdinand, à lire de suite.
(*Sonnerie. Trois coups.*)

MATHILDE ET GEORGES. C'est Ferdinand...,

GEORGES. Ce coup-ci, c'est le bon. (*Il rentre dans la chambre en se repeignant.*)

MATHILDE. Complètement louf, ces gens-là. Quand ils ne se déguisent pas en peaux-rouges, ils s'écrivent des lettres.

FERDINAND, *entre.* Bonjour, Mathilde... J'ai frappé à ta loge, comme il n'y avait personne j'ai compris que tu devais faire le ménage ici... Comment va-t-il ? (*Ils s'embrassent.*)

MATHILDE. Il t'a écrit une lettre.

FERDINAND. Oui, c'est vrai... Il va bien ?...

MATHILDE. Ça dépend des jours.

FERDINAND. Et des nuits.

MATHILDE. Il mène une vie... Enfin, avec toi ici, il sera sage quelques jours au moins.

(*Elle lui fait voir la lettre, et sort en soupirant, les yeux au ciel. Ferdinand lit le papier, rit, puis regardant du côté de la chambre de Georges, plie le papier, le met dans sa poche, tousse pour s'éclaircir la voix. Son visage se transforme, devient presque dramatique. Il s'approche de la porte de la chambre de Georges et frappe.*)

FERDINAND. Georges... (*De plus en plus fort :*) Georges, je t'en supplie, tu ne m'entends pas ?

GEORGES, *voix comme s'il s'éveillait.* Quoi ? Qu'est-ce que c'est ?

FERDINAND. C'est moi, Ferdinand.

VOIX DE GEORGES. J'arrive.

FERDINAND. Mon père, bonjour !

GEORGES. Bonjour, ma vieille branche chérie.

FERDINAND, *gravement.* Georges, il m'arrive une tuile, pire qu'une tuile, une catastrophe !

GEORGES, *doucement derrière son dos ouvre la porte de la chambre. Gravement aussi.* Une catastrophe ! Mais tu feras donc toujours des bêtises !

FERDINAND, *gêné.* Pour pouvoir terminer mes vacances et payer mes dettes... j'ai fait... enfin un sale truc !

GEORGES. Tu as été entraîné par des copains, bien sûr ! Toujours la même chose !

FERDINAND. C'est ça, j'ai été entraîné. Naturellement, j'en ai parlé à maman... Ta femme se meurt de désespoir.

GEORGES. Et ta mère, comment va-t-elle ?

FERDINAND. Tes plaisanteries de mauvais goût me persuadent que nous ne parlons pas de la même personne. (*Ferdinand se rapproche un peu de la porte de la chambre, et gravement.*) On va m'arrêter, ce soir, demain, après-demain au plus tard.

GEORGES, *soudain très gentil.* On va t'arrêter, mon grand... Un hold-up ?

FERDINAND. Non, une escroquerie.

GEORGES, *toujours très gentil.* Toujours sans envergure, tu es indécrottable ! (*Presque mélodramatique.*) Il s'agit de combien ?

FERDINAND, *bas.* Deux cent mille.

GEORGES, *très bas à l'oreille de Ferdinand.* Cinq cents.

FERDINAND, *bas.* Quoi ?

GEORGES. Deux cent mille, c'est miteux !

FERDINAND, *plus fort, sur un ton mélodramatique, en tombant à genoux devant son père.* Non, non, je t'ai encore menti, c'est cinq cent mille francs qu'il faut rembourser.

GEORGES. Mais où veux-tu que je les trouve !

FERDINAND. Sans cela c'est le déshonneur, c'est la honte, c'est la prison.

GEORGES, *tout en le relevant.* Calme-toi, calme-toi !

(*Alice entre, habillée, chapeau sur la tête, sac.*)

ALICE. Oh ! ça suffit comme ça.

GEORGES. Je t'avais prévenue, tu ne voulais pas me croire. Je le sentais. L'instinct paternel.

ALICE, *à Ferdinand.* Eh bien, Monsieur, je ne vous félicite pas.

GEORGES. On s'en doute !

ALICE. Toi non plus d'ailleurs.

GEORGES. Hélas !

ALICE. Quelle famille ! C'est inimaginable !...

GEORGES. Nous n'avons jamais eu de foyer, ni lui, ni moi.

ALICE. Vous seriez tout juste bons à vivre dans une caverne.

GEORGES. Les premiers hommes... Ce serait notre place.

ALICE. Moi qui te croyais délicat.

GEORGES, *allant vers elle, très tendre.* J'espère que tu le seras pour deux, mon amour.

ALICE. Oui. Je t'aime et elle m'aime et je t'ai promis de te rendre service à la première occasion. Si je n'étais pas là, qu'est-ce que tu ferais ?

GEORGES. J'attendrais que tu reviennes.

ALICE, *va à la table.* Insolent. (*Elle s'installe devant une table et sort un carnet de chèques de son sac ; elle fait un chèque, mais on sent qu'elle n'a pas l'habitude.*) J'aurais préféré te dépanner dans une autre circonstance.

GEORGES. Qu'importe l'usage, c'est le geste qui compte. (*Bas à Alice.*) Non en lettres..., ça prend pas d's.

ALICE. Ben cinq ?

GEORGES, *bas.* Oui... C'est comme ça. La signature à droite.

ALICE, *va très digne donner le chèque à Ferdinand.* Voilà, joli monsieur...

GEORGES, *interceptant.* Pardon ! (*Il prend le chèque.*)

ALICE. Bon... Enfin, j'ai tout de même confiance en toi. (*A Ferdinand.*) Je l'espère pour vous, Monsieur.

GEORGES. Merci, mon ange. (*A Ferdinand.*) Allez, va te cacher, fils indigne. (*Il l'embrasse sur le front, elle ne bronche pas ; il pousse Ferdinand pour qu'il disparaisse dans sa chambre.*)

FERDINAND. Au revoir, Madame. Mes hommages.

ALICE, *à Ferdinand.* Au revoir, Monsieur.

(*Il disparaît dans sa chambre. Alice s'assied assez loin de la porte de la chambre, comme épuisée Tout le dialogue à voix basse.*)

Ah ! dis, tu m'as foutu le trac.

GEORGES. ... Chut...

ALICE. C'était bien ?

GEORGES. Très bien. Un peu trop de mauvaise humeur, mais ça allait.

ALICE. T'as déjà vu des femmes généreuses de bonne humeur, toi ? Tu sais que tu m'as promis 10.000 fr. pour ta petite comédie ?

GEORGES. Oui, ça vaut bien ça. (*Il cherche de l'argent à même sa poche et le met dans le sac d'Alice.*)

ALICE. Tiens, ton carnet de chèques. (*Elle lui rend le carnet de chèques ; il le met dans sa poche.*) J'en ai encore des battements de cœur. Mais, dis donc, Il n'y avait rien de vrai dans ce qu'il t'a raconté ?

GEORGES. Il y a toujours des petites choses vraies dans nos jeux. C'est le piment.

ALICE. Mais le vol ?

GEORGES, *il rit.* J'espère que non. Il est comme moi, trop trouillard pour prendre des risques.

ALICE. Tout ça pour qu'il croie que tu as une maîtresse qui t'entretient !

GEORGES. Non, qui m'aime, c'est différent. Je me suis servi de la preuve d'amour la plus percutante aux yeux d'un jeune homme : le fric.

ALICE. Avec son fils, quand même, c'est un peu attigé.

GEORGES. Comme ça, c'est lui qui me fera de la morale, c'est plus drôle que le contraire.

ALICE. Tu m'as dit que tu n'aimais pas ton fils, mais tout de même.

GEORGES, *furieux*. Quoi ? Je ne t'ai jamais dit ça, idiote !

ALICE. Oh ! hier soir, tu as la mémoire courte.

GEORGES. Une nuit avec toi, c'est pourtant long, mais ça ne m'a rien fait oublier. Je t'ai dit que j'étais un peu jaloux de lui.

ALICE. Eh ! ben ?

GEORGES. Si je ne l'aimais pas, idiote, tu crois que je jouerais avec lui à des jeux pareils ? C'est un amour paternel comme un autre.

ALICE. Mais il ne sait donc pas que tu es entraîneur au Cercle, que la nuit tu trimballes les étrangers dans les boîtes et que tu vis de pourboires...

GEORGES, *tristement*. Non, il n'en sait rien, bien sûr. Ça ne le regarde pas.

ALICE. Pourquoi que tu ne lui dis pas ? Ça na rien de honteux ! Y en a qui aiment pas travailler le jour...

GEORGES. Il croit que je bricole dans les arts. Ça a plus d'allure.

ALICE. Ah ! flûte, il est cinq heures et j'ai rendez-vous avec mon acrobate... On te revoit quand, au cabaret ?

GEORGES. Ces jours-ci, mais ne parle de cette histoire à personne.

ALICE. Bien sûr. Au revoir et bonne chance..., père dénaturé... Tu sais, il est bien ton fils.

GEORGES. Au revoir, Célimène. (*Appelant Ferdinand.*) Tu peux revenir, escroc !

FERDINAND. Ces femmes du monde, tout de même, quelle classe !... Tu t'es régalé, à me faire passer pour un salopard, cochon.

GEORGES. Tu voulais une preuve... Tu l'as eue... petite crapule !

FERDINAND. Ça te donnait pendant quelques instants l'impression d'avoir le beau rôle.

GEORGES, *le prenant dans ses bras*. En tout cas, tu as vu, ça a réussi ! (*Il le repose par terre.*)

FERDINAND. Tu sais ce que tu es, Georges, tu es un caïd.

MATHILDE, *entrant*. La mère de Monsieur...

FERDINAND. La mienne ?

MATHILDE. Mais non, j'ai dit la mère de Monsieur. Mme Poitevin.

FERDINAND, *roulé par terre*. ... et un grand couillon...

GEORGES. Appelle-moi papa, voilà maman.

(*Ferdinand et Georges, assis par terre, font des courbettes et elle entre. Mme Poitevin, complètement fofolle, gaie ou pleurnicharde, sans transition.*)

Mme POITEVIN. Bonjour, mon petit Bizantuel symphonique. Je suis en retard, mon hélicoptère est au garage, alors je suis venue en patins à roulettes. Mais avec ces encombrements, vous savez...

(*Elle embrasse Georges. Ferdinand va mettre un disque dansant.*)

GEORGES, *présentant Ferdinand*. Monsieur Belzébut, roi des Aztèques.

Mme POITEVIN, *mimant la distinction et faisant des révérences*. Enchantée, Baron, je vous ai rencontré sur les bords de la savane en folie, il me semble ?

FERDINAND. Non, je crois plutôt que c'est à Poustouflanc-les-Eaux.

Mme POITEVIN. A cheval sur le Méridien. Vous étiez adorable !

FERDINAND. Et mangé par la racine.

Mme POITEVIN, *s'asseyant essoufflée*. Ah ! que c'est bon d'être idiot quand on est entre nous.

GEORGES. Tu ne nous feras pas croire que seule ça te gêne...

Mme POITEVIN. Oui, mais ça ne regarde personne. A propos, quand as-tu vu ta mère ?

FERDINAND. J'ai déjeuné avec elle.

Mme POITEVIN. Elle va bien ?

FERDINAND. Elle va très bien, mais tu t'en fous complètement.

Mme POITEVIN. Complètement. C'est vrai.

FERDINAND, *changeant de ton avec autorité*. Alors, soyons sérieux, qu'est-ce que vous penseriez d'un peu de vacances, tous les trois ?

GEORGES et Mme POITEVIN. Tu en reviens ?

FERDINAND. Oh ! la voix des jaloux.. Justement, c'est la première fois que j'en prends d'aussi longues tout seul, et j'ai dégoté des coins merveilleux, je vous y emmène quelques jours. Il fait encore beau.

Mme POITEVIN. Mais qui paiera ?

FERDINAND. Eh bien, lui ! Il a une bonne place en ce moment... Oui, grand-mère, imagine-toi que ton fils... Je parle sérieusement...

Mme POITEVIN. Oui, oui, je t'écoute, mon chéri.

FERDINAND. Que ce grand gamin a trouvé... enfin, est aimé d'une femme adorable..., fine..., distinguée...

Mme POITEVIN. Ah !

GEORGES. Ne sois pas étonnée, je te prie.

Mme POITEVIN. Tu ne m'en as pas parlé, et la dernière... entre nous...

FERDINAND. Il n'aurait pas osé te la présenter, celle-là.

Mme POITEVIN. Pourquoi ?... Je les connais toutes.

FERDINAND. Oui, mais celle-là est spéciale.

Mme POITEVIN. C'est une femme de couleur ?

FERDINAND. Mais non ! Celle-là a une qualité, ou un défaut, ça dépend à quel milieu on s'adresse... Elle paye.

Mme POITEVIN. Elle paye quoi ?

FERDINAND. Elle donne de l'argent.

Mme POITEVIN. A qui ?

FERDINAND. Pour le moment, à ton fils.

Mme POITEVIN, *à Georges*. Oh !

FERDINAND. Moi, je ne voulais pas le croire. Mais j'ai été obligé de constater que non seulement cette dame était ravissante, mais qu'elle était aussi très généreuse... et... spontanément... N'est-ce pas, papa ?

Mme POITEVIN. Ignoble.

FERDINAND. Je t'en prie, c'est mon père.

Mme POITEVIN. Ignoble ! Ignoble ! Ignoble !

FERDINAND. Laisse-nous, papa ; elle ne sait plus quoi dire..., alors si tu restes ici, elle va pleurer... Va faire un tour...

GEORGES. Tu as raison, à mon âge, les larmes d'une mère, ça s'arrose. Tu restes dîner ? Je vais chercher la boustifaille... (*Il sort.*)

Mme POITEVIN. Et maintenant que mon affreux Georges est parti, parlons sérieusement.

FERDINAND, *allant se blottir à ses pieds*. Bonjour, ma petite grand-mère chérie, je suis heureux de te voir.

Mme Poitevin. Et moi donc, mon petit amour.

Ferdinand. Tu sais, la dame en question, qui l'entretient, c'est une fille qui danse au cabaret de l'Etoile...

Mme Poitevin. Mais c'est encore plus dégoûtant

Ferdinand. Mais non, c'est une blague ! Il lui a fait jouer un rôle.

Mme Poitevin. Le sale gosse ! Je n'aimais pas beaucoup ta mère, remarque, mais autrefois Georges se portait bougrement mieux, à tous points de vue...

Ferdinand. Oui, je sais... Pour toi, une femme c'est une seconde mère. C'est ce qui te rend jalouse, d'ailleurs.

Mme Poitevin Dis donc, il paraît que ça ne marche pas très bien avec Vergne ?

Ferdinand. Ne te régale pas, ça marche très bien.

Mathilde, *ouvrant la porte*. Le père de Madame...

Mme Poitevin. Il est mort... Figure-toi...

Mathilde. Mais non, il est au téléphone.

Ferdinand. Elle veut dire « le père de maman ».

Mme Poitevin. Il est toujours aussi rigolo, Adolphe ?

Ferdinand. Pas en ce moment, grand-mère a des rhumatismes.

Mme Poitevin, *à Mathilde*. Oh ! alors, on n'est pas là.

Mathilde, *en sortant*. Bien, bien...

Ferdinand. Moi dans le fond, je l'aime bien, pépère... Il ressemble à maman, d'ailleurs...

Mme Poitevin. Tiens, c'était ton grand-père que tu appelais pépère.

Ferdinand. Eh bien, ce n'est pas mon grand-père ?

Mme Poitevin. Non, l'autre, mon mari.

Ferdinand. Mais non, je l'appelais pépé.

Mme Poitevin. C'est vrai, excuse-moi... Mais comme le père de ton père n'était pas mon mari, et que tu appelais tout de même mon mari ton grand-père, je m'y perds.

Ferdinand. Ma petite poulette adorée, boucle-la et écoute-moi avant que papa ne remonte.

Mme Poitevin. Oui, oui, je suis si heureuse d'être un peu seule avec toi.

Ferdinand. Je n'irai pas par quatre chemins : il faut marier papa.

Mme Poitevin. Pourquoi faire ?

Ferdinand. Pour qu'il soit plus heureux et plus sérieux.

Mme Poitevin. Tu crois que de devenir sérieux, ça va le rendre heureux ?

Ferdinand. Je le connais mieux que toi, il faut le sauver.

Mme Poitevin. Le sauver de quoi ?

Ferdinand. Lui donner une raison de vivre...

Mme Poitevin. Mais qu'est-ce que tu veux que j'y fasse, moi ? Il ne m'a jamais obéi. Je dois dire que je ne l'ai jamais giflé. J'ai eu tort, d'ailleurs.

Ferdinand. Ma boulette. Il faut que tu m'aides.

Mme Poitevin. Tu veux que je le gifle ?

Ferdinand. Non, boulette.

Mme Poitevin. Ta boulette voudrait bien t'aider, mon chéri, mais... si je te donnais une idée, ce serait une grosse responsabilité, et puis, qu'est-ce qui te prend de t'occuper de ça ?

Ferdinand, *un temps*. Je n'ai jamais rien fait de bien.

Mme Poitevin. Lui non plus. Toi, tu as le temps de te rattraper, mais tu pourrais commencer par autre chose.

Ferdinand, *mélodramatique*. Malheureusement le destin m'a tracé un plan que je suis obligé de suivre.

Mme Poitevin. Ah ! si c'est le destin alors.

Ferdinand, *riant*. Oui. Il me faut une famille.

Mme Poitevin. Encore ?

Ferdinand. Comment, encore ?

Mme Poitevin. Toutes celles que tu as ne te suffisent pas ?

Ferdinand. Non. Maintenant je vais avoir des responsabilités.

Mme Poitevin, *sursautant*. Ton père a un enfant ?

Ferdinand. Oui.

Mme Poitevin. Quelle horreur !

Ferdinand. Qu'on appelle Ferdinand.

Mme Poitevin. Monstre... (*Elle l'embrasse en riant.*) (*Ils se rassoient.*)

Ferdinand, *à genoux*. Ce qui est plus grave, c'est qu'il a un père.

Mme Poitevin, *choquée*. Oh !

Ferdinand. Suis-moi bien, c'est moi qui ai l'enfant.

Mme Poitevin. Ah bon !... Quoi ?... (*Réalisant brusquement.*) Quel bonheur ! un petit enfant ! Tu as un petit enfant. (*Elle se lève. Ferdinand tombe assis par terre.*) Alors, c'est toi qui devrais te marier.

Ferdinand. On verra plus tard. Mais comme il faut quelqu'un pour élever mon gosse...

Mme Poitevin. Et ta mère ?

Ferdinand. Pas question. La femme de mon père, c'est tout indiqué.

Mme Poitevin. Attends..., attends... La femme de ton père, ça sera sa grand-mère... Et moi alors ?

Ferdinand. Tu es l'arrière-grand-mère.

Mme Poitevin. Ah ! c'est vrai...

Ferdinand. Mais ce que je ne veux pas, c'est que mon gosse ait une grand-mère différente toutes les nuits pour lui donner le biberon.

Mme Poitevin. Et la mère, dans tout ça ?

Ferdinand. La mère de qui ?

Mme Poitevin. Eh bien, de ton fils ?

Ferdinand. Ah ! la mère d'Hippolyte...

Mme Poitevin. Il s'appelle Hippolyte ?

Ferdinand. Pourquoi pas ?

Mme Poitevin. Oui, bien sûr, pourquoi pas ?...
(*Georges entre en chantant.*)
Tais-toi, laisse-moi lui parler, c'est mon rôle...

Georges. Voilà, je vous apporte du solide...

Mme Poitevin, *très digne*. Mon chéri, il faut te marier, ton fils a un enfant.

Georges. Mon fils a un enfant ? Vous avez mis tout ce temps-là pour me préparer cette petite plaisanterie ? Je ne vous félicite pas !

Mme Poitevin. Georges, mon enfant, ton fils est père. Je te le jure sur ma tête... (*A Ferdinand.*) Dis donc, après tout, c'est peut-être une blague ?

Ferdinand, *se lève et va au fond*. Non, non, ce n'est pas une blague.

Georges, *une seconde interdit*. Salaud ! Et c'est pour ça que tu m'as flanqué à la porte, alors qu'au contraire j'aurais dû être le premier à le savoir ! Je parie que tu l'as dit à ta mère ?

Ferdinand. Non, elle ne sait rien.

Georges, *rassuré*. Ah ! bon... (*Il serre Ferdinand dans ses bras.*) T'inquiète pas, mon chéri, on va arranger

ça... (*Puis après réflexion.*) Mais ton enfant ? Il est né ?

FERDINAND. Oui, c'est fait.

GEORGES, *rassuré, l'embrasse.* Ah ! tranquille de ce côté-là... (*Un petit temps.*) Et... il est beau ?

FERDINAND, *avec un clin d'œil il se désigne et désigne son père.* Parbleu ! Merveilleux.

GEORGES. Le veinard.

FERDINAND. Mais pour que mon bonheur soit complet papa, il faut que tu prennes de nouvelles responsabilités.

GEORGES. Mais dis donc, je n'y suis pour rien !

Mme POITEVIN. Il a raison, il faut que tu te maries, tu ne peux plus vivre comme tu vivais, tu es grand-père... Et moi, mère d'un grand-père, c'est crevant !

GEORGES. Alors c'est moi qui dois régulariser ! C'est le comble.

FERDINAND. Pas tout à fait, mais c'est un peu ça.

GEORGES. J'y suis. Vous voulez que j'épouse la mère du petit.

Mme POITEVIN ET FERDINAND. Oh !

GEORGES. Je ne sais pas moi, je cherche.

Mme POITEVIN. Dis donc, Ferdinand, la dame si généreuse dont tu me parlais tout à l'heure, elle ne ferait pas l'affaire ?

FERDINAND. Non, parce que cette fois-ci, c'est à nous que ça coûterait cher.

GEORGES. Quoi ! tu la connais ?

FERDINAND. Pardi ! je l'ai vue danser au cabaret de l'Etoile.

GEORGES, *vexé et penaud.* Elle danse bien !... Tu sais, une femme sans fortune qui m'aimerait, ça peut se trouver.

FERDINAND. Oui, mais pas au même endroit.

Mme POITEVIN. Moi, je perds les pédales. Comme vous dites.

(*Sonnerie.*)

GEORGES. Mais tu ne crois pas qu'on s'arrangerait très bien tous les trois ?

Mme POITEVIN. Ah non ! je ne veux pas vivre ici.

GEORGES. Il ne s'agit pas de toi.

FERDINAND. Et qui s'en occuperait ?

GEORGES. Nous deux, parbleu !

FERDINAND. Tu nous vois en pères nourriciers, tous les deux !

GEORGES. Pourquoi pas ? (*En riant il fait comme s'il tenait un gosse dans les bras.*) Mougnou, mougnou, mougnou...

Mme POITEVIN. Ça y est ! Il a un nouveau jouet !

MATHILDE, *entre, affolée.* Monsieur, c'est une petite jeune fille avec une valise qui pleure et qui demande Ferdinand.

(*Un petit froid.*)

Qu'est-ce que j'en fais ?... Vous êtes là ?

GEORGES. Tu le vois bien.

MATHILDE. Oui, mais je lui dis ?

FERDINAND. Je vais voir.

Mme POITEVIN. Tu crois que c'est la mère d'Hippolyte ?

GEORGES. Hippolyte ?

Mme POITEVIN. Ton petit-fils.

GEORGES. Il s'appelle Hippolyte ?

Mme POITEVIN. Pourquoi pas ? Une jeune femme qui pleure avec un valise..., ça doit être ça... Dieu sait d'où elle sort !

GEORGES. A son âge, ce n'est pas l'enfant qui est difficile à trouver, c'est la mère.

Mme POITEVIN. Il est si jeune, on ne peut pas l'obliger à se marier.

GEORGES. Je l'ai bien fait, moi. Il faudra qu'il y passe. Ce n'est pas de gaîté de cœur, mais on est honnête dans la famille.

Mme POITEVIN. Oui, mais l'honnêteté ne supprime pas les responsabilités.

MARGUERITE, *entre en pleurnichant, accompagnée par Ferdinand.* Elle m'a foutue dehors à cause de la robe...

FERDINAND, *arrangeant le coup.* Oui, elle est mannequin et elle s'est fait renvoyer.

MARGUERITE. Pendant l'essayage.

FERDINAND. Oui, enfin, pendant le défilé de la collection.

MARGUERITE. Bonjour, Madame.

Mme POITEVIN. Bonjour, Mademoiselle. Mais, vous savez qu'elle est mignonne ?

GEORGES. Bonjour, Mademoiselle. Vous êtes très mignonne, comme dit ma mère, et très jolie.

Mme POITEVIN. Allons, Georges, tu ne vas pas commencer à faire ton charmeur.

GEORGES. Un charme de beau-père, ça existe, n'est-ce pas, Ferdinand ?

FERDINAND. En tout cas, on a nos appartements tout prêts installés par Monsieur mon père. Je porte la valise dans notre chambre.

Mme POITEVIN. Ne pleurez plus... Dans nos familles, ça ne se fait plus depuis longtemps.

GEORGES. Une nouvelle branche de la famille va naître, on va fêter ça. Venez avec moi, mon petit bourgeon. Nous allons préparer un de ces dîners.

MARGUERITE. Je vous préviens, je ne sais faire que les croquettes.

GEORGES. Excusez-moi de vous avoir tapoté les fesses cet après-midi, mais je ne pouvais pas savoir à qui je m'adressais.

MARGUERITE. On n'en parlera plus.

(*Ils sortent.*)

FERDINAND. Moi, je m'occupe du couvert.

Mme POITEVIN. Je vais me remettre à mon tricot.

FERDINAND. Maintenant ?

Mme POITEVIN. Non, demain. Pourvu que je n'aie pas perdu la main. Deux mailles à l'endroit, trois mailles à l'envers... Arrière-grand-mère... Je vais me faire couper les cheveux tout courts, et m'habiller plus jeune. Mes petites amies seront furieuses... Et c'est tellement mignon quand c'est tout petit...

(*Ferdinand sort la vaisselle et se prépare à mettre la table.*)

Il a les yeux de qui ?... Ne te vexe pas, mais à cet âge-là ils ressemblent toujours aux grands-parents... A propos je voudrais bien faire sa connaissance... Tu le vois souvent ?

FERDINAND. Il n'a que trois mois... Vivement qu'il grandisse qu'on puisse jouer ensemble.

Mme POITEVIN. C'est vrai que les bébés, c'est très chou, d'accord, mais ça mange, ça dort, ça se réveille, ça piaille, ça fait partout. Ce n'est pas passionnant... J'ai une faim, mes enfants !... Tiens, j'ai vu un gigot dans le frigidaire. Je vais leur apprendre à faire le gigot bonne femme...
Elle a l'air charmante ta petite poupée, mais elle doit être aussi maladroite que ta mère dans une cuisine.

FERDINAND. Oh ! certainement. Va donc les secouer.

(*Mme Poitevin sort, croise Marguerite et Georges sur la porte.*)

Mme POITEVIN. Ah ! Les idiots !

(*Marguerite et Georges entrent, tenant dans leurs bras un grand porte-manteau de bistrot genre champignon. Une pancarte avec « Attention, travaux » ; une lanterne rouge ; un panneau « sens interdit ». Marguerite a mis un masque de carnaval, nez avec grosse moustache. Georges un casque de pompier. Il tient un drapeau et un bâton d'agent.*)

MARGUERITE. Voilà tout ce que ton père a dégoté dans son placard secret, il paraît que c'est des souvenirs de jeunesse. Il ne devait pas être à jeun quand il a ramassé tout ça. Il dit que ça nous portera bonheur et que ça nous meublera. Moi, je veux bien... Enfin, ça lui fait plaisir.

(*Marguerite se dirige vers la chambre avec toutes ces affaires et brusquement laisse tout tomber. Georges les ramassera. Marguerite fait voir un petit cadre à Ferdinand.*)

MARGUERITE, *met le nez sur son menton.* Mais ça, c'est ce qu'il y a de mieux.

FERDINAND. Qu'est-ce que c'est ?

MARGUERITE. C'est la bouille d'Hippolyte.

FERDINAND. Déjà !

MARGUERITE. Ballot ! C'est toi quand tu avais deux mois. (*Elle embrasse la photo et court vers la chambre.*)

(*Pendant que Marguerite sort, sonnerie du téléphone.*)

MATHILDE, *ciant en coulisse.* C'est pour toi, Ferdinand !

(*Elle rentre avec le téléphone.*)

FERDINAND, *au téléphone.* Tiens, bonjour, Héloïse, qu'est-ce que tu veux ? Entendu ; à demain... Entendu... Entendu... Je te présenterai ma femme... Ah ! ne crie pas comme ça. (*Ferdinand bouche l'appareil et crie :*) Grand-mère !

MATHILDE, *crie.* Madame Poitevin !

MARGUERITE, *passant la tête.* Qu'est-ce que c'est ?

FERDINAND. C'est ma grand-mère, branche maternelle, je lui passe l'autre parce qu'elles se détestent. Faut bien s'amuser un peu.

Mme POITEVIN, *entre et à Mathilde.* Maintenant, mon gigot est au four, vous n'avez qu'à le surveiller.

GEORGES, *passant la tête.* Ah ! oui, c'est le principal. J'ai faim ! Viens m'aider à vous installer. (*Georges emmène Marguerite avec lui.*)

FERDINAND, *à Mme Poitevin.* Tiens, réponds, c'est une copine à papa. (*Ferdinand sort en riant et va fumer une cigarette sur les escaliers.*)

Mme POITEVIN. Merci, j'adore ça. (*Au téléphone.*) Bonjour, Mademoiselle... Oh ! mais ne criez pas comme ça... Non, je ne suis pas une nouvelle. Je suis sa mère... Eh bien ! de Georges... Voulez-vous me rappeler votre nom, Mademoiselle ? (*Elle rit.*) Oh ! pardon, c'est vous Héloïse ! Ici Nani. Je m'excuse mais je ne m'attendais pas à vous entendre, surtout ici... Il va... il va... il va bien. Tais-toi... Laisse-moi par... laisse-moi parler... C'est un vieux phonographe cette bonne femme-là... Il a une maî... il a une maîtresse... Non non, pas une femme, une maîtresse. Mais non, ma chérie, il faut vivre avec son temps... Attends... Ne crie pas comme ça... Je sais quelque chose de plus rigolo encore... Oui, vous êtes arrière-grand-mère... Oh ! ne vous affolez pas, moi aussi... Eh bien ! Mais naturellement qu'il a un enfant. Par quel processus voulez-vous le devenir autrement ? Hein ! croyez-vous, quel petit homme, mon Ferdinand, oui, enfin, notre Ferdinand !... Oh ! ce qu'elle est emmerdante. Non, il a fait un garçon, on ne sait faire que ça dans la famille, un gros garçon que je connais très bien. Et nous sommes déjà très amis. A bientôt. Il faut que je prépare sa tétée. Je vous embrasse. Non... non... Mais n'ou... n'ou... N'oubliez pas que vous avez été la première à apprendre la naissance de Ferdinand et que vous ne m'avez prévenue que vingt-quatre heures plus tard. Je vous devais une revanche. Chao ! (*Elle raccroche.*) Elle saute au plafond, la vieille. Je suis ravie.

(*Sonnerie.*)

GEORGES, *rentre.* C'est les huîtres !

Mme POITEVIN. Quoi ?

GEORGES. Je dis : on livre les huîtres.

MARGUERITE, *rentre.* Chouette, comme au réveillon !

Mme POITEVIN. La vraie surboum ! (*Elle esquisse un pas de danse.*)

MATHILDE, *entre affolée, parlant bas.* C'est Madame !

GEORGES. Madame qui ?

MATHILDE. Eh bien... Madame.

Mme POITEVIN. La mère de Ferdinand ?

(*Entrée de Ferdinand.*)

MATHILDE. Oui, si vous préférez.

MARGUERITE. Flûte ! La patronne ! Qu'est-ce que je fais ?

GEORGES. Va dans ta chambre.

Mme POITEVIN, *regardant Marguerite sans comprendre.* Moi, je m'en vais.

GEORGES. Pourquoi ?

Mme POITEVIN. Si Hélène vient ici, c'est qu'il va y avoir un drame.

GEORGES. Quel drame veux-tu qu'il y ait ?

Mme POITEVIN. Je ne sais pas, mais j'ai horreur des explications.

GEORGES. Ne me fous pas le trac ! (*A Mathilde.*) Elle n'a pas de revolver ?

MATHILDE, *toujours ahurie.* Je n'ai pas remarqué. Pourquoi faire ?

GEORGES. Va voir.

Mme POITEVIN. Mais elle vient souvent ?

GEORGES. Jamais.

FERDINAND. T'as quelque chose à te reprocher ? Tu n'as pas l'air fier.

GEORGES. Oh ! ma curiosité n'est pas très éveillée, c'est tout.

Mme POITEVIN, *de plus en plus effrayée, montrant le couloir.* Par ici on ne peut pas. Je vais dans la salle de bains des enfants.

GEORGES. C'est ça, mais ne joue pas avec les robinets.

Mme POITEVIN, *allant vers la salle de bains.* Penses-tu, je vais écouter ! (*Elle sort.*)

MATHILDE, *dans le couloir.* Ah ! (*Entrant affolée.*) Ah ! cà alors ! Ce n'est pas ordinaire !

GEORGES, *inquiet.* Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Mme POITEVIN, *apparaissant.* Qu'est-ce qui se passe ?

MATHILDE. Je l'ai perdue.

GEORGES ET FERDINAND. Quoi ?

MATHILDE. Elle était là, je ne la trouve plus. J'ai regardé dans l'escalier, dans la cuisine.

GEORGES. C'est bien ta mère. Elle a changé d'avis !

(*Hélène apparaît par la porte de la chambre de Georges, calme et souriante.*)

HÉLÈNE, *étonnée de les voir tous.* Tiens !

Mme POITEVIN ET MATHILDE, *poussent un cri.* Oh !

HÉLÈNE, *toujours souriante.* Toute la famille est réunie. C'est gentil tout plein.

(*Un froid. Ferdinand s'approche de sa mère, il la prend dans ses bras.*)

FERDINAND. Tu as fait le tour du propriétaire, ma biquette. (*Il l'embrasse en la serrant très fort, puis riant.*) Tu pensais nous surprendre avec des dames en chemise, espionne ?

(*Les autres ont regardé cette petite scène avec un peu de stupéfaction.*)

HÉLÈNE, *un peu gênée.* Pas du tout. J'ai entendu parler. J'en avais assez d'attendre et je me suis trompée de porte, c'est tout. Mais c'est énorme ici, c'est plein de couloirs. Je croyais que c'était plus petit. (*Elle regarde autour d'elle.*) Tu étais bien jeune quand on venait chez Santas... Ça me rappelle de curieux souvenirs...

Mme POITEVIN, *rêveuse.* Oh ! et à moi donc... Oh ! pardon !

HÉLÈNE, *à Mme Poitevin.* Bonjour, Nelly... ou Nanie, je ne sais pas comment on t'appelle à présent. On peut s'embrasser, tu sais...

Mme POITEVIN, *faisant l'aimable.* On ne se voit jamais, mais ce n'est pas une raison.

(*Elles s'embrassent.*)

HÉLÈNE. Tu n'es pas fâchée avec moi ?

Mme POITEVIN. Ah ! au contraire.

(*Rire des autres.*)

Enfin, je veux dire qu'on n'a plus de raison d'être fâchées... Non, c'est idiot ce que je dis. Avant, tu me comprends... on était de la même famille mais maintenant...

HÉLÈNE, *riant.* Tu ne changes pas, en tout cas, toi !

FERDINAND, *riant.* Ça non ! tu vois.

Mme POITEVIN. Toi non plus, tu as même l'air plus...

FERDINAND, *à Mme Poitevin.* Attention, tu vas t'embrouiller. Restons-en là.

Mme POITEVIN. Il a raison. Moi, la surprise et la joie ça me fait dire des bêtises... Comment va ton nouveau mari ?

FERDINAND. Bounm !

HÉLÈNE, *souriant, à Ferdinand.* Mais c'est très gentil. (*A Mme Poitevin.*) Merci, il va très bien.

GEORGES, *à Hélène, pour couper court.* Tu voulais me parler, sans doute ? Toi ici, sans prévenir, je pense que c'est urgent.

Mme POITEVIN, *inquiète.* Ou... grave.

FERDINAND. Non, il n'y a pas de drame, ne te réjouis pas.

HÉLÈNE, *riant.* Il a raison, aucun drame, des petites discussions d'affaires, c'est tout.

Mme POITEVIN. A propos de Ferdinand, sans doute... Oh ! oui, tu as raison ! Si tu savais...

FERDINAND. Mais oui, mais oui, mais oui... Elle sait.

Mme POITEVIN, *très fofolle, voulant être aimable.* Au revoir, mon Hélène... Et toutes mes amitiés à ta maman, et mes souhaits de bonne santé. Tu en as de la chance de l'avoir encore, cela console de bien des choses. Au revoir, mon loupiot.

GEORGES. Mais non, pas au revoir ! Monte sur la terrasse, on va te servir l'apéritif.

HÉLÈNE. Ça ne sera pas long.

Mme POITEVIN. Bon. Mais sans eau, l'apéro !

FERDINAND. Ne te penche pas, la barre d'appui n'est pas solide.

Mme POITEVIN. T'inquiète pas, j'ai ma robe parachute.

(*Hélène retire un petit béret et se recoiffe.*)

FERDINAND. Au revoir, Messieurs-Dames, je vais surveiller le gigot bonne femme. Tu sais, Vergne, c'est pas un mauvais garçon il est plutôt gentil. (*Il sort et avant de sortir leur envoie un baiser.*) Ne vous étranglez pas, les amoureux !

HÉLÈNE, *après un temps.* Voilà !... Ton chèque...

GEORGES. Oui...

HÉLÈNE. Il est sans provisions.

GEORGES, *calme.* Ce n'est pas vrai.

HÉLÈNE. Je le sais bien, je viens de le toucher. (*Elle montre une liasse de billets de dix mille francs qu'elle sort de son sac.*)

GEORGES. Alors ?

HÉLÈNE. Mais pour Vergne, il est sans provisions.

GEORGES. Je ne comprends pas.

HÉLÈNE. Je t'ai connu plus malin ! J'ai besoin de cet argent pour moi, alors je vais dire à Vergne que ton chèque était sans provisions. Je voulais te prévenir.

GEORGES. Tu m'as peut-être connu malin, mais pas malhonnête.

HÉLÈNE. Maintenant c'est moi qui suis malhonnête. Vergne m'ennuie, j'ai envie de voyager.

GEORGES. De voyager ? Tu as toujours eu horreur de ça !

HÉLÈNE. J'ai changé.

GEORGES. Hélène... C'est merveilleux ! Et où veux-tu aller ?

HÉLÈNE. En Italie, quelques jours.

GEORGES, *qui commence à s'exalter ; et petit à petit, il s'exaltera de plus en plus.* Hélène, tu me plais !

HÉLÈNE. Pourquoi ça ?

GEORGES. Enfin, tu es devenue folle !

HÉLÈNE. Peut-être...

GEORGES. Il y a si longtemps que j'attends ça ! Mais j'aurais dû m'en douter plus tôt. Je ne t'avais jamais vue si détendue, si souriante. Tu as un amant !

HÉLÈNE, *éclatant de rire.* Tu n'y es pas du tout !

GEORGES. Tu n'as pas d'amant ?

HÉLÈNE. Mais non, mon chéri.

GEORGES, *furieux.* Alors, je te défends de m'appeler chéri.

HÉLÈNE. Ça m'a échappé.

GEORGES. Quel dommage ! J'imaginais déjà un brave garçon, rigolo, léger, ce que vous appelez le bonheur. Le contraire de l'autre, quoi ! comme disait Charly.

HÉLÈNE. Et pourtant c'est vrai, je vais me servir aussi d'une partie de cet argent pour installer un petit coin charmant que Vergne ne connaîtra pas.

GEORGES. Là, tu te moques de moi... Allez ! allez ! son nom ?

HÉLÈNE, *un petit temps, souriante.* Ferdinand.

GEORGES. Je ne comprends pas.

HÉLÈNE. C'est Ferdinand, tout simplement, que je vais emmener faire un petit tour. J'ai une amie de pension à Florence qui sera ravie de me recevoir quelques jours.

GEORGES. Et le petit coin charmant que tu veux installer ?

HÉLÈNE. C'est la chambre de ma bonne que je vais lui arranger en garçonnière.

GEORGES. Une chambre de bonne ? sur la cour en garçonnière ? Et quand Vergne apprendra ça, il le prendra très bien peut-être ?

HÉLÈNE. Il ne manquerait plus que ça !

GEORGES. Pour une fois qu'il pourrait avoir de l'autorité. cet imbécile ! Un amant !... même avec mon argent, je trouvais ça charmant !... Et puis quoi ! ça serait normal, jolie comme tu es. Si tu n'en profites pas à ton âge, tu le regretteras.

HÉLÈNE. Je t'en prie.

GEORGES. Mais que tu trimbales Ferdinand, non ! et en Italie encore !... Pendant ce temps-là moi, j'attendrai des cartes postales. Oh ! si tu savais, papa, ce que je m'amuse, etc. Charmant... Florence, un palais, des colisés, des musées. Comme si c'était intéressant pour un jeune homme en bonne santé.

HÉLÈNE. Ça vaudra bien vos discothèques !

GEORGES. Pourquoi pas Rome et le Vatican. Et l'année prochaine tu pourras aussi chausser des souliers à clous et sac à dos l'emmener faire le tour du monde.

HÉLÈNE. Ça me plairait, j'adore marcher.

GEORGES. C'est du kidnapping que tu me fais là.

HÉLÈNE. Oui, mais la rançon est payée d'avance...

GEORGES. C'est honteux... Il avait une si jolie chambre, installée avec amour et pas une chambre de bonne sur la cour, une vraie chambre familiale et donnant sur la rue. Tiens, on voit même un arbre, enfin un bout d'arbre... J'ai fait ce que j'ai pu et elle est près de la mienne... Je pourrai le surveiller.

HÉLÈNE. Je vois ça d'ici !

GEORGES. Il a besoin d'être élevé, cet enfant-là, et avec de la poigne.

HÉLÈNE. C'est ce que j'ai essayé de faire jusqu'à présent, mais cet après-midi il m'a fait de la peine et j'ai décidé de « l'aimer », tout simplement. J'ai été suffisamment dure et incompréhensive, j'ai réfléchi, je suis même prête à faire tous ces caprices.

GEORGES, *de plus en plus furieux, ne trouvant pas ses arguments.* Ce sera du propre !

HÉLÈNE. Il n'y a pas de raison que tu sois le seul à lui faire plaisir. Il a un très bon fond. Il n'abusera pas de mes gentillesses ni de la liberté que je lui laisserai.

GEORGES. Ah ! tu verras ce qu'il en fera de sa liberté !

HÉLÈNE. D'ailleurs, lui au 7e et moi au 3e, sa liberté sera très relative.

GEORGES. Voilà ! Déjà ! Très relative... Il sera en cellule, le pauvre.

HÉLÈNE. Et ici en résidence surveillée, tu viens de le dire.

GEORGES. D'abord, je la connais ta chambre de bonne, elle est beaucoup trop petite.

HÉLÈNE. Elle lui suffit certainement puisque c'est lui qui me l'a demandée.

GEORGES. Il t'a peut-être dit aussi qu'un lit-cage d'une personne, ça lui suffisait ?

HÉLÈNE. Nous n'avons pas parlé de ça.

GEORGES. Eh bien, c'est dommage ! Comment peux-tu l'aimer convenablement, il ne te fait même pas ses confidences ?

HÉLÈNE. Il a du tact.

GEORGES. C'est ça, tu vas lui trouver toutes les qualités, maintenant.

HÉLÈNE. Tu m'as assez reproché de lui trouver tous les défauts.

GEORGES. Je t'ai reproché surtout de me les mettre sur le dos. Sa paresse, par exemple. Eh bien, j'en ai tenu compte. C'est toi, maintenant, qui ne le verras que le dimanche.

HÉLÈNE. Pourquoi ?

GEORGES. Parce qu'en semaine, il travaillera.

HÉLÈNE. Pauvre chéri !

GEORGES. C'est ça, dirigé par moi, ça devient un esclave !

HÉLÈNE. On ne peut tout de même pas le couper en deux.

GEORGES. Oh non ! parce que telle que je te connais, tu es capable de prendre le côté du cœur.

HÉLÈNE. Tant qu'à faire. Ce qui te fait rager, c'est que j'emploie avec lui des astuces différentes des tiennes.

GEORGES. Aujourd'hui, ce qui me fout en colère, c'est que tu aies trouvé la même astuce que moi, justement. Mais heureusement j'ai de quoi te prouver que mon « truc » est le meilleur.

HÉLÈNE. Avec toi, ça devient un « truc », bien sûr !

GEORGES, *souriant.* Mais un truc charmant, tu vas voir. (*Il ouvre la porte de la chambre.*) Viens, viens, n'aie pas peur... Mais non, garde ta robe, elle est charmante.

(*Marguerite entre*)

HÉLÈNE. Quoi ? Qu'est-ce que ça veut dire ? (*Riant brusquement.*) Ah ! c'est toi qui l'as recueillie. Je me doutais bien qu'elle ne serait pas perdue pour tout le monde. Tu m'as dit un jour que tu la trouvais ravissante.

GEORGES. C'est vrai, mais il n'est plus question de ça. Et pourtant elle est bien décidée à ne plus sortir de la famille.

HÉLÈNE. Explique-toi.

(*Mme Poitevin arrive de la terrasse brusquement, elle a vu arriver Marguerite et a entendu la fin de la conversation par la porte entrouverte. Elle bondit.*)

Mme POITEVIN, *à Georges.* Voilà, si je le laisse faire, il va gaffer. (*A Hélène.*) Il va te dire qu'elle a été renvoyée pendant le défilé de la collection, mais ce n'est pas vrai. C'est nous qui lui avons déconseillé cette maison-là. Mannequin, ce n'est pas un métier !

HÉLÈNE. Ton fils est devenu bien difficile.

Mme POITEVIN. Georges, je m'en moque, mais Ferdinand n'épousera jamais un mannequin !

HÉLÈNE. Comment, Ferdinand ?

Mme POITEVIN. Parbleu, je sais que toi, le mariage ne t'a jamais porté bonheur, mais tu ne veux tout de même pas que ton fils habite chez son père avec Mademoiselle sans avoir convolé ?

HÉLÈNE. *outrée.* Avec ma bonne !...

Mme POITEVIN. Je ne sais pas ce qu'il a fait avec ta bonne, mais en tout cas, maintenant il aime cette petite.

MARGUERITE. J'étais la femme de Ferdinand avant d'être la femme de chambre de Madame.

Mme POITEVIN, *à Georges.* Alors, elles se connaissent déjà, c'est parfait !

GEORGES, *gêné.* Oui, oui, c'est parfait, mais... il reste...

Mme POITEVIN. Qu'est-ce qu'il reste ?

GEORGES. Le principal.

Mme Poitevin. C'est vrai, c'est vrai, je l'ai mis à cuire.

Georges. Qui ça ?

Mme Poitevin. Le gigot, tu m'as dit que tu avais très faim.

Georges, *sur un ton de reproche*. Maman !

Mme Poitevin. Mon chéri ?

Georges, *bas*. Hippolyte.

Mme Poitevin, *bondissant*. Ah ! Hélène n'est pas au courant ? Mais alors, de quoi avez-vous parlé pendant tout ce temps-là ? Ce n'était pas la peine de me faire sortir.

Georges. Avec elle, je n'ai pas osé...

Hélène, *s'énervant*. Assez de mystère, je vous en prie ! Finissons-en, je suis prête à tout, maintenant.

(*Georges va parler*.)

Mme Poitevin, *l'arrêtant*. Je t'en supplie, tais-toi, laisse-moi faire. Cette fois-ci je suis gâtée, c'est moi qui apprends l'heureuse nouvelle aux familles. Remarque que ça m'aurait bien fait rire qu'Héloïse te l'apprenne, mais tant pis ! Assieds-toi, tu vas peut-être t'évanouir, nerveuse comme tu es.

(*Elles s'asseyent toutes les deux*.)

Mme Poitevin, *continue*. Etre belle-mère et grand-mère, tu as toujours pensé que c'était assommant, eh bien, tu vas voir comme tu vas changer d'avis Nous sommes deux petites belles et grand-mères, ma chérie, toi la petite jeune, et moi la petite vieille. Serrons-nous la main.

Hélène, *comprenant. dans un cri de bonheur*. Je suis grand-mère ? Alors, Ferdinand a un enfant ! Ah ! tiens, je t'embrasse. (*Et elle embrasse Mme Poitevin*)

Mme Poitevin, *à Georges*. Son premier sacrifice. (*Allant à Georges*.) Tu vois, c'était enfantin ! Décidément, tu n'es bon à rien, même pas capable d'annoncer à la mère de ton enfant que son fils est père.

Hélène, *allant à Marguerite*. Mais... c'est fait ?...

Marguerite. Oui, oui, il est fait. (*Montrant son visage*.) Il a mes joues, alors...

Georges, *montrant la chambre*. Tu comprends maintenant pourquoi sa chambre, ici...

Hélène, *allant vers la chambre*. On peut le voir ?

Georges. Ah ! non, pas encore.

Hélène. Pourquoi ? Il dort ?

Georges. Non, on l'attend. Il faut l'installer d'abord.

Hélène, *ne sachant plus très bien quoi dire, à Marguerite*. Vos joues, vos joues, c'est très joli, mais il ne faut pas le gaver non plus. Il y a un square par ici ? (*Elle sera par la suite, très affairée et très fofolle*.)

Georges. Non, mais il y a la terrasse.

Hélène. Ça ne suffit pas. Il lui faut de la verdure.

Mme Poitevin. On peut en mettre.

Hélène. C'est ça, avec des allées et quelques arbres aussi ! Non, il faudra promener ce petit au moins deux heures par jour, dans un vrai jardin. Le Luxembourg, c'est très bien; c'est loin d'ici, ça vous fera marcher.

Mme Poitevin. Et c'est près de chez moi, j'irai en spartiates.

Hélène. Ah ! je vous en prie, Nelly, ne vous mêlez pas de ça ! Quand vous promeniez Ferdinand il vous arrivait toujours quelque chose. Un jour, elle l'a perdu, tout simplement, tout le quartier était à sa recherche.

Mme Poitevin. Je l'avais oublié au tabac, c'est vrai.

Georges, *riant*. Déjà !

Mme Poitevin. Je fumais mes trois paquets à cette époque-là, et pendant que je comptais ma monnaie il s'est sauvé. Mais je l'ai retrouvé, il jouait dans la sciure, le pauvre poulet.

Georges, *souriant*. La seule plage du quartier.

Hélène. Enfin, j'ai bien fait de venir, on aurait dit que je le sentais. (*A Georges*.) Tu vois ce que c'est que l'instinct maternel !

Georges. Ton instinct t'a-t-il dit aussi que j'allais me fixer, enfin régulariser, pour leur faire plaisir ?

Hélène, *riant*. Non ? (*Puis sérieuse*.) Ah ! c'est toi qui vas reconnaître le petit.

Marguerite et Mme Poitevin, *choquées*. Oh !

Georges, *riant*. Je leur avais gentiment proposé, mais ça n'a pas collé.

Hélène, *à Marguerite*. Les principes, c'est très joli, mais maintenant, il faut l'élever, ma petite ! Et vous verrez, ça n'est pas drôle tous les jours. D'abord comment s'appelle-t-il ?

Mme Poitevin, *suave*. Hippolyte.

Hélène. Je ne plaisante pas.

Marguerite. Pardon, Madame, c'est une idée de moi. Papa s'appelle Hippolyte, mais maman n'aime pas ce nom-là non plus, alors elle l'appelle Jean, elle dit que ça va plus vite. Comme ça, je pensais qu'il entendrait maman dire son nom plus souvent et que ça lui aurait fait plaisir.

Hélène. Oui... Il n'a pas un autre nom, votre père.

Marguerite, *timidement*. Si, Alphonse.

Mme Poitevin. Bon. Eh bien, nous, on l'appellera Polyte et tout sera dit.

Hélène, *prenant son rôle au sérieux*. Jouer à la maman, bien sûr, pour vous c'est encore amusant, mais ça ne suffit pas; il faudra vous occuper aussi de Ferdinand.

Marguerite. Oh ! ça, soyez tranquille, finis les copains !

Hélène. Non, justement pas ! (*A Georges*.) Toutes les mêmes !

Georges. Tu vois !

Hélène. Par exemple, il faut l'habiller, il n'a aucun goût.

Marguerite. C'est la mode.

Hélène. Je m'en moque, je le veux soigné. Et pour vous, vous savez ce que ça coûte de s'habiller en ce moment ?

Marguerite. Les yeux de la tête ! Tenez, Madame, vous ne savez pas ce que c'est, mon rêve ?

Hélène. Les grands couturiers ?

Marguerite. Non... Une machine à coudre !

Mme Poitevin. Héloïse pourra lui en offrir une, elle en a deux. Et comme sa vue baisse...

Hélène, *brusque*. Laisse ma mère tranquille !

Mme Poitevin. Moi, j'ai de bons yeux, je fais tout à la main.

Hélène. Assez, Nelly. Personne ne l'a obligée à être mère de famille et à vouloir un foyer en plus, ce qui est une folie supplémentaire.

Marguerite. Mais enfin, ce n'est tout de même pas de ma faute si Ferdinand est honnête et veut reconnaître son fils.

Hélène. Si, c'est votre faute.

Georges. Si c'est de ta faute, c'est parce que tu es charmante.

HÉLÈNE. Si vous vous aimez vraiment, Georges et moi nous ferons les sacrifices d'argent, mais si ce n'est pas sérieux, si cette aventure n'est qu'un caprice, adieu !

MARGUERITE. On n'est jamais sûr de son coup, dans ces choses-là, même si on y croit dur comme fer.

HÉLÈNE. Les rencontres comme ça, boum-boum ! ça ne mène souvent à rien.

MARGUERITE. Oui, comme vous dites, boum ! boum ! et on en reste tout bête. Surtout le premier. Après, bien sûr, le second...

Mme POITEVIN. Oui, le second... Hélène en sait quelque chose.

HÉLÈNE. Je vous en prie, Nelly !

Mme POITEVIN. Pardon ! Mais continue, je suis tout à fait de ton avis.

HÉLÈNE. Merci. Ici, Ferdinand s'amuse peut-être avec son père. Eh bien, moi, il me fait ses confidences et, croyez-moi, ma petite, avec lui vous aurez des déceptions.

MARGUERITE. Oh ! vous savez, comme dit une copine à moi : Les déceptions, ça s'oublie vite dans les bras d'un nouveau gars. Faut dire qu'elle est très mal élevée, ma copine.

HÉLÈNE. Je m'en doute.

Mme POITEVIN. Mais elle doit être rigolote !

HÉLÈNE. Je me demande pourquoi je me donne tant de mal.

MARGUERITE. Mais parce que vous êtes très gentille, vous voulez qu'on soit heureux.

GEORGES ET Mme POITEVIN, *ensemble*. Voilà !...

HÉLÈNE. Oui.

MARGUERITE. Vous en faites pas, allez, on le sera. Ces choses-là, ça se sent. Nous, on a fait le contraire des autres, on a commencé par vivre ensemble, mais avec des parents sur le dos, obligés de se cacher derrière tous les meubles pour s'aimer. Alors, quand on sera seuls, ça nous paraîtra bon.

Mme POITEVIN. Et comme vous aurez moins de meubles.

HÉLÈNE, *essayant de plus en plus d'être grave*. Nelly, nous parlons... En un mot, se marier trop tôt, c'est stupide; ou alors il faut faire des concessions. Et si vous voulez le bonheur de votre enfant, il faut vous entendre.

GEORGES ET Mme POITEVIN, *applaudissant à la blague en disant*. Bravo !

HÉLÈNE, *surprise*. Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

GEORGES, *la prenant dans ses bras et souriant tendrement*. Ce que tu aurais dû penser plus tôt.

HÉLÈNE, *au bord des larmes, dans les bras de Georges*. J'ai essayé de faire mon devoir, mais je n'ai pas l'habitude, ce n'est pas commode. J'ai dû avoir l'air bête ?

GEORGES, *tendre*. Mais non ! mais non !

HÉLÈNE, *à Georges*. Ça allait ?

GEORGES. Ça allait.

Mme POITEVIN. Ça y est, ça recommence.

MARGUERITE, *à Mme Poitevin*. Ah ! oui, alors, ça allait, n'est-ce pas, Madame ?

Mme POITEVIN. Mais oui, mais oui... Allez, embrasse ta belle-mère. (*Hélène réagit.*) Tu vois, c'est un mot qui fait toujours un drôle d'effet, il faudra t'y faire. (*Pendant qu'Hélène embrasse Marguerite, Mme Poitevin allant à Georges.*)

Je suis révoltée, poule mouillée. Toi, par contre, tu n'as pas été brillant. Elle te mènera toujours par le bout du nez, cette femme-là.

GEORGES, *souriant*. Reste dîner avec nous quand même.

Mme POITEVIN. Ah non ! je vous quitte. J'ai horreur des happy ends. De mon temps, quand on se plaquait on avait plus de dignité. (*Elle sort, très digne.*)

MARGUERITE. Ce que j'ai regretté le plus quand vous m'avez mise à la porte, c'est votre parfum.

HÉLÈNE. Tu m'en barbotais ?

MARGUERITE. Parbleu ! Comme je n'étais jamais dans vos bras, je n'aurais pas pu le sentir.

HÉLÈNE, *lui tendant la liasse de billets*. Tiens, voilà ton premier compte en banque.

MARGUERITE. Oh ! merci. Il y en a un drôle de paquet ! Vous avez gagné à la loterie ?

GEORGES. Non mais dis donc, tu joues au furet avec mon argent.

(*Ferdinand entre.*)

FERDINAND. Qu'est-ce qui se passe ? Grand-mère est partie furieuse.

HÉLÈNE. Ferdinand, viens ici ! (*Elle hésite pour lui faire peur, puis elle l'embrasse.*) Et tu me feras le plaisir de ne pas traîner ce petit dans les bars.

FERDINAND. C'est promis.

MARGUERITE, *exaltée*. Oh ! Laisse tomber ta famille, mon vieux. Faut s'occuper de la nôtre, maintenant. Qu'est-ce qu'on a comme trucs à combiner à présent !

FERDINAND. Expliquez-moi.

(*Marguerite entraîne de force Ferdinand dans leur chambre.*)

MARGUERITE. Pas d'explication ! Ta mère a dit qu'il fallait surtout qu'on s'entende. Alors, c'est moi qui commande, t'as qu'à écouter. Viens, je vais te faire propre. Toi, t'as pas de goût !

(*Envoyant un baiser à Georges et à Hélène :*) A tout de suite ! Mais ne nous attendez pas ! Ça sera peut-être long. Viens, mon pruneau.

(*Hélène et Georges se regardent un peu ahuris et attendris. Ils sont gênés de rester seuls ensemble, ils se sourient tendrement. On sonne plusieurs coups rapides à la porte d'entrée.*)

GEORGES. Tiens, voilà les huîtres..., on va leur laisser. Et nous, si on allait dîner ensemble...

HÉLÈNE, *étonnée et ravie*. Tous les deux.

GEORGES. Oui, je connais un petit bistrot sympathique.

HÉLÈNE. Oui mais... on sera sage...

HÉLÈNE ET GEORGES, *ensemble*. Et on ne mangera pas trop.

(*On voit Vergne entrer dans le fond. Mathilde sans bruit essaye de l'empêcher. Il la repousse doucement. Elle disparaît en haussant les épaules. Aucun des deux ne s'aperçoit de la présence de Vergne qui les écoute attentivement, gêné et assez mécontent; mais souriant quand même comme quelqu'un qui sait que ça s'arrangera quand même en sa faveur.*)

HÉLÈNE. Bon, je veux bien, mais à une condition.

GEORGES. Déjà. (*Il se rapproche d'elle plus tendre.*)

HÉLÈNE, *coquette*. Tu m'emmèneras dans les bars, les caves, les boîtes. J'ai envie de danser.

GEORGES. D'accord... Tiens, pour commencer, on va arroser ça, enfin... le bonheur des gosses, tous les deux. J'ai une bonne bouteille au frais. (*Il sort par le fond cour sans voir Vergne.*)

VERGNE, *toussote.* Je savais bien que je te retrouverais ici...

(*Hélène légèrement prise de panique ne sait quoi dire et prenant le ton qu'elle a pris avec Georges au premier acte.*)

HÉLÈNE. Tiens, tu es là... Entre, chéri... entre.

GEORGES *entre avec un magnum de champagne.* Voilà ! . voilà !

VERGNE. Non, cette fois le « chéri », c'est moi.

GEORGES, *stupéfait.* Ah !... bon... Eh bien !...

(*Il ne sait pas s'il doit serrer la main d'Hélène ou s'il doit l'embrasser, Vergne, attire Hélène vers lui et la tient dans ses bras, prêt à partir. Georges pour dire quelque chose.*)

Eh bien !... maintenant que... (*Montrant la chambre des enfants.*) Tout va bien... Si vous voulez m'inviter à déjeuner !

HÉLÈNE *et* VERGNE. Eh bien !...

GEORGES. Eh bien ! je viendrai...

VERGNE, *trop poli.* Mais avec plaisir.

(*Ferdinand et Marguerite sortent doucement de leur chambre pensant qu'il n'y a personne. Ils sont suffoqués de voir Vergne puis sourient. Vergne souriant.*)

Tous mes vœux, mes enfants.

FERDINAND. Merci, Popaul.

MARGUERITE. Merci, Hélène.

(*Vergne et Hélène sortent, après avoir fait un petit signe de la main à Hélène et à Georges, tenant le magnum sous son bras.*)

GEORGES. A votre santé, Messieurs-Dames. (*Il entre dans sa chambre un peu triste.*)

FERDINAND, *regardant à droite et à gauche.* Et voilà. chacun chez soi.

(*Marguerite dans les bras de Ferdinand regardant leur chambre.*)

MARGUERITE. Elle est bath', hein ! notre première chambre.

FERDINAND, *lui souriant, pour lui-même.* Oui... et maintenant pourvu que je t'aime...

RIDEAU

"L'ENFANT DU DIMANCHE"...

Monstre sacré, acteur prestigieux, prodigieux — le seul capable d'incarner Frédérick Lemaître au cinéma et Kean au théâtre — Pierre Brasseur est, aussi, auteur dramatique.

Accaparé par sa carrière de comédien, il a un peu négligé sa carrière d'écrivain. Il débuta très jeune comme auteur puisque sa première pièce fut créée par Lugné-Poe, à l'Œuvre, alors qu'il faisait son service militaire. Elle s'appelait L'Ancre noire *et elle était fortement influencée par le surréalisme triomphant de* 1925.

Depuis, Pierre Brasseur a écrit une bonne demi-douzaine de comédies, d'inspirations plus classiques (Le Cœur à gauche, Grisou, Sainte Cécile, Un Ange passe, Le Mascaret, *entre autres*), *qui toutes furent accueillies avec intérêt, voire avec faveur.*

Après une éclipse, comme auteur, de plus de dix ans, Pierre Brasseur risque sur les planches son dernier-né : L'Enfant du dimanche.

Présenté, tout d'abord, par le Club du Théâtre des Quatre Jeudis, en séances privées, avec un vif succès, L'Enfant du dimanche *a été jugé digne de devenir le spectacle régulier du Théâtre de Paris. Vous savez la suite...*

...ET LA CRITIQUE

MAX FAVALELLI :

Pierre Brasseur donne l'envie de l'écouter

L'Enfant du dimanche n'est pas une pièce sans défauts. Le cynisme, la désinvolture, son amour aussi pour les « mots » et les brillantes répliques sont chez Pierre Brasseur des éléments qui font penser à Sacha Guitry (il est de plus mauvais miroirs). Il y a des maladresses. L'exposition n'accroche pas assez. Certaines scènes sont mal calibrées... Et c'est une pièce qui avance par secousses. Mais il faut reconnaître que Pierre Brasseur n'ennuie pas et vous donne l'envie de l'écouter. En plusieurs endroits il affirme les dons d'un véritable tempérament d'auteur. Et pour ceux qui ont l'ouïe fine, n'est-il pas possible de percevoir ici quelques échos d'une expérience personnelle ?

(*Paris-Presse.*)

FRANCK JOTTERAND :

Le temps passe, le plaisir demeure

... Car peu à peu la scène s'anime, un autre acteur excellent, Maurice Biraud, paraît, et l'on s'installe confortablement dans la comédie avec l'arrivée de Ferdinand grandi (sensationnel, l'acteur Maurice Sarfati) et de la bonne (Anne Wartel, elle aussi très applaudie). Le temps passe, notre plaisir demeure, une comédienne parfaite encore, Marguerite Pierry, soixante-douze ans, une race du tonnerre. Comme c'est agréable, des gens qui jouent la comédie ! Le dialogue est habile, Brasseur ajoute au bouquet des réparties le brin d'émotion, et nous voilà non pas emballés, non pas délirants, mais satisfaits de la soirée. Pierre Brasseur, qui souvent « en fait trop » au cinéma, joue ici avec un naturel qui met en valeur tous ses dons. Jacqueline Porel nous a paru plus élégante, et vive, que jamais.

Mise en scène de Pierre Valde, que dire encore ? Que les parents séparés finissent par se retrouver autour du berceau de leur petit-fils ? Mais ce sont les péripéties qui comptent, et l'ambiance, et le jeu des comédiens.

(*La Gazette de Lausanne.*)

GEORGES LERMINIER :

Un auteur du dimanche qui a bien de l'habileté.

Pierre Brasseur pose avec modestie au « douanier Rousseau » du théâtre. Il a tort d'être modeste. Pour un auteur du dimanche, il a bien de l'habileté. J'en souhaiterais un peu moins et qu'il apporte plus d'ambition à ce qu'il fait. Mais, enfin, quoique cette comédie soit très inférieure à ses précédentes, je n'enflerai par la voix. Ce qui irrite chez un auteur amuse chez un auteur-acteur. Ce qu'on ne pardonne pas au fournisseur chevronné du « Boulevard », parce qu'on ne saurait croire à sa naïveté, on le passe à cet amateur pris au jeu. Il écrit sur mesure, il n'a d'autre « patron » que soi. Il se fait valoir ? La belle affaire : c'est lui que nous cherchons, et il manque son coup s'il vise trop haut.

(*Le Parisien Libéré.*)

GUSTAVE JOLY :

Une comédie à un personnage

Tout comme *Un Ange passe* et *Le Mascaret, L'Enfant du dimanche* est une comédie à un seul personnage. Celui de l'auteur qui se joue lui-même, ou plutôt se défoule avec complaisance. Pierre Brasseur écrit pour se libérer des pièces d'acteur, aux contours imprécis, faites d'une série de « numéros » où sa verve de bon compagnon et sa truculence bouffonne se déploient sans contrainte : prouesses verbales, menues cocasseries, blagues d'atelier et autres pasquinades.

(*L'Aurore.*)

GILBERT BLOCH :

Des personnages consistants

Il reste que le dialogue est souvent bien mené, que les personnages ne manquent ni de consistance ni de caractère, et que l'ensemble, s'il flotte parfois, se laisse voir avec intérêt, soutenu qu'il est par une habile mise en scène de Pierre Valde et une bonne interprétation. Celle-ci nous permet de retrouver un Brasseur en veston dans un rôle peu flatteur rappelant ceux de ses débuts ; Jacqueline Porel, sobre et efficace dans le rôle de la mère ; Marguerite Pierry, toujours aussi savoureuse, et Maurice Biraud, qui se tire tout à son honneur d'un rôle fort ingrat. Mais la révélation de la soirée est, à coup sûr, le très jeune Maurice Sarfati, étonnant de naturel et de présence dans le rôle du fils.

(*L'Humanité.*)

HENRI MARC :

Une équipe exceptionnelle

Et Pierre Brasseur a choisi un thème, non une thèse. La construction de sa comédie — fort peu classique de forme le prouve : le premier acte, situé, à la fois, dans un appartement et dans un bar — coupant la scène en deux — se montre léger, rapide et bref ; le second, tournant autour du beau-père, amical, maladroit et désemparé, nous émeut souvent ; et le troisième nous emporte dans un tourbillon burlesque où se combattent, avec le sourire, optimisme et scepticisme.

Pierre Brasseur tient mieux que tout autre, bien sûr, le rôle du père. Il s'est entouré, en outre, d'une équipe exceptionnelle : Marguerite Pierry incarne une délicieuse et cocasse mère, belle-mère, grand-mère et arrière grand-mère ; Jacqueline Porel, une charmante, souriante et distraite épouse et mère ; Maurice Sarfati un fils digne du père ; Maurice Biraud, enfin, le beau-père.

Nous le savions depuis longtemps grâce à la radio, Maurice Biraud peut tout jouer à la perfection. Il passe d'un caractère, d'un personnage, d'une voix à l'autre avec la même facilité que — naguère — Pierre Fresnay : du snob guindé au truand jovial, du jeune premier moqueur d'*Am-Stram-Gram* au beau-père un peu timoré de *L'Enfant du dimanche.*

Souhaitons à cet *Enfant* — à son auteur et à ses partenaires — un heureux avenir.

(*Le Populaire-Dimanche.*)

Comédie en un acte
de Charles de Richter

LA CONFESSION DE MEUDON

DISTRIBUTION : Elle | Mlle Mikaélian
Lui | Henri Tissot, *pensionnaire de la Comédie-Française.*

Créée à Toulon par la Cie Armand Lizazir.

Un salon bourgeois.

Après le dîner. Madame, très jeune, est étendue sur le canapé et lit une revue. De l'autre côté, Monsieur compulse des papiers sur une table et fait ses comptes.

scène unique

ELLE. Tu n'allumes pas la radio, ce soir ?

LUI. Merci. Ça fait trop de bruit. Et puis, pour entendre toujours les mêmes rengaines et les mêmes gens...

ELLE. Il est de fait que ça ne se renouvelle pas souvent. Piaf, Line Renaud, Tino Rossi ! A croire que nous n'avons que ces artistes-là en France. Comme les ministres qui reviennent régulièrement à tour de rôle Ceux-là encore on n'a qu'à ne pas lire les journaux. Mais rien à faire avec les frégates de la radio.

LUI. Les frégates ?

ELLE. Oui, je trouve que ça fait plus moderne que : vedette. A la fin, on finit par en avoir assez.

LUI. Et ce n'est que la radio. Qu'est-ce que ce sera quand on aura la télévision ! Tiens, je connais une femme qui l'a depuis six mois, elle en était folle.

ELLE. De rage ?

LUI. Mais non, de joie. Elle en aurait perdu le boire et le manger. N'empêche qu'elle vient de passer trois mois au lit ; et qu'elle n'a été sauvée que par la pénicilline à haute dose.

ELLE. A cause de la télévision ?

LUI. Parfaitement. C'était une télévisionnaire. Aussi, pour ne pas rater une émission, elle faisait porter son appareil dans sa salle de bains chaque fois qu'elle se baignait. Un jour, elle a dû rester trois quarts d'heure dans l'eau sans pouvoir sortir. L'eau est devenue froide, et quand elle a pu bouger, elle avait une pneumonie.

ELLE. Mais pourquoi ne pouvait-elle pas sortir ?

LUI. Tino Rossi était là qui la regardait.

ELLE. Dans la salle de bains ?

LUI. Mais non ! Sur l'écran. Il a chanté pendant trois quarts d'heure !

ELLE. Et c'est pour cela qu'elle a préféré geler ?

LUI. C'est que tu ne connais pas l'éducation de la dame. Elle a été élevée dans un couvent. D'un strict ! Se montrer nue devant un homme ! Fi ! Quelle horreur ! Elle a attendu qu'il finisse ses romances et disparaisse avec sa guitare. Résultat : trois mois de lit. Ne lui parle plus de Tino Rossi.

ELLE. Je suppose qu'elle ne met plus son appareil dans sa salle de bains ?

LUI. Si si ! Toujours ! Seulement maintenant, elle a trouvé un truc, elle se baigne enveloppée dans un grand peignoir. Elle estime que c'est plus prudent... Et plus convenable.

ELLE. Toi, j'ai l'impression que tu te payes ma poire !

LUI. Que j'me paye ta poire ! Quelle idée ! D'abord, tu n'as pas une poire ; tu as une gentille petite pomme. Est-ce que ça se paye une pomme ? Non, n'est-ce pas ? Ça s'offre. Regarde Adam et Eve. Il n'y a pas une gosse de trois ans qui ne sache cela.

ELLE. C'est bien ce que je dis : tu t'offres ma pomme. Un quartier tout au moins. Tiens, occupe-toi de ton travail et laisse-moi déguster *Elle*. C'est passionnant. Surtout, la « Petite Correspondance » et le « Courrier du cœur ». Il faudra un jour que j'écrive à Marcelle Ségal. Sans lui dire mon nom, évidemment. Qu'est-ce que tu fais, toi ?

LUI. Mes comptes.

ELLE, *sursautant.* Ah çà ! Tu ne devrais jamais les faire le soir. Ça te met de mauvaise humeur pour toute la nuit. Tu as des cauchemars et tu me fiches des coups de pied.

LUI. Je dois te prendre pour le receveur des contributions, ou penser au chapeau ou à la robe que tu vas t'acheter !

ELLE. Quelque chose dans ce goût-là. Alors, mon coco, compte ; moi, je lis. (*Elle lit.*) « Fleur de lotus demande à Cœur de salade si elle ne connaîtrait pas un remède contre la transpiration trop abondante des pieds. » (*S'interrompant de lire.*) Pas possible ! Je me suis trompée de page. Ce n'est pas le courrier du cœur, ça ? (*Elle se remet à lire.*) « A cause de cela, elle n'arrive pas à garder un ami. » (*De sa voix naturelle.*) Et pourtant si ! Ah ! ce qu'il y a des femmes qui ont peu de dignité tout de même ! Confier à 500.000 lecteurs qu'elles transpirent des pieds !

(*Un temps assez long. Elle est absorbée dans sa lecture et feuillette le magazine. Lui, pendant ce temps, s'applique à ses comptes et consulte ses livres. Un moment, puis, elle, dans un cri.*)

. Ah ! mon Dieu !

LUI, *sursautant.* Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui te prend ? Toute mon addition à recommencer ! Eh bien, tu en fais une tête ! C'est l'effet du « Courrier du cœur » ?

ELLE, *affolée*. Ah ! mon Dieu, mon chéri ! Ah ! mon Dieu !

LUI. Mais parle, sapristi ! Qu'est-ce que tu as vu ? Si tu me dis que tu t'es aperçue que ta robe n'est plus à la mode, je fais un malheur.

ELLE. Non, non, mon chéri ! (*Elle va à lui et lui tend « Elle ».*) Regarde.

LUI. Et alors ?

ELLE. C'est... C'est bien François Périer, ce monsieur-là ?

LUI. Evidemment que c'est François Périer ! Que voudrais-tu que ce soit ? Fernandel ?

ELLE. Mais alors, ce n'est pas un abbé ?

LUI. Dans le film où on le représente, si, puisqu'il porte une soutane.

ELLE. Je veux dire : dans la vie courante ? Dans la vraie vie ?

LUI. Ah çà! qu'est-ce qui te prend ? Pourquoi diable voudrais-tu qu'il soit véritablement abbé ? C'est ça qui faciliterait la tâche des metteurs en scène si chaque fois, il leur fallait choisir leurs héros parmi les catégorie de gens qu'ils incarnent! On n'arriverait plus à tourner un film !

ELLE, *désespérée*. Mais alors c'est atroce !

LUI. Qu'est-ce qui est atroce ?

ELLE. Ce qui m'est arrivé. (*Un temps.*) Je me suis confessée à lui !

LUI, *ahuri et se levant*. Qu'est-ce que tu dis ?

ELLE. Je te dis que je me suis confessée à lui !

LUI. A François Périer ?

ELLE. Comme si j'avais su qui c'était ! Il était en abbé, alors je me suis imaginée...

LUI. Et c'était dans une église ? Dans un confessionnal ? Mais c'est un sacrilège affreux ! Ça tombe sous le coup de la loi. Usurpation de fonction. De la cour d'assise même ! Où cela s'est-il passé ? Dans quelle église ? Dans quelle paroisse ?

ELLE, *gênée*. C'est-à-dire que... ce n'était pas dans une paroisse ?

LUI. Enfin, une chapelle, un oratoire, ce que tu voudras. C'est la même chose ! Où ?

ELLE. C'était..., c'était dans le bois de Meudon.

LUI, *ahuri*. Dans le bois de Meudon ? Mais il n'y a pas de chapelle dans le bois de Meudon ? Il n'y en a une qu'à Bellevue. Et elle est expiatoire. Qu'est-ce que tu fichais dans cette chapelle ?

ELLE. Puisque je te dis que ce n'était pas dans une chapelle, et que ça s'est passé dans les bois !

LUI. Si j'y comprends quelque chose ! Voyons, du calme, du calme. Explique-toi.

ELLE. Eh bien ! voilà : tu vas comprendre tout de suite. C'est clair comme tout.

LUI. Tant mieux. Parce que comme clarté jusqu'à présent...

ELLE. J'étais à Meudon. Il faisait beau. (*Lyrique.*) Une de ces premières journées de printemps où l'on a envie de chanter, de rire. Où l'on se sent meilleur. C'est-à-dire où l'on voudrait se sentir meilleur. Donner, comme qui dirait, un grand coup de balai dans l'appartement. Passer l'aspirateur. Le Fly-Tox.

LUI, *ne comprenant rien*. Dans l'appartement ? Quel appartement ?

ELLE, *lyrique*. Je parle de mon âme. (*Simple.*) Alors, quand j'ai vu cet abbé qui sortait du sous-bois en mangeant un sandwich au jambon, ça a été plus fort que moi. D'autant plus qu'il est très bien, tu sais !

LUI. Merci, je connais ! J'ai vu François Périer au cinéma. Il était avec un phoque et il faisait houin ! houin !

ELLE. Mais non, il n'avait pas de phoque avec lui ! Et il ne faisait pas houin, houin !

LUI. Je te parle du film où je l'ai vu.

ELLE. Ah bon ! Alors comme je te dis, ça a été plus fort que moi. Un véritable coup de foudre. Je me suis avançée vers lui, et je lui ai dit : « Monsieur l'Abbé, je voudrais me confesser. »

LUI. Et il a accepté comme ça ! Sans te détromper ! Sans te dire qu'il n'était qu'un faux abbé !

ELLE. Oh non ! Il a d'abord refusé en me disant : « Eh bien ! ma pauvre dame, vous tombez bien ! » Mais quand j'ai insisté, quand il a vu a quel point j'étais troublée, émue...

LUI. Ah ! il fait beau ; tu rencontres un abbé, ou du moins ce que tu crois être un abbé, qui sort d'un sous-bois, et tout de suite tu es troublée, tu es émue ! Curieux.

ELLE. Mais, mon chéri, tu sais bien à quel point je suis émotive ! Tu me connais pourtant !

LUI. Oui. Et je me connais aussi. Du diable s'il me serait jamais venu à l'idée, parce qu'il fait beau et que je suis à Meudon, de demander au premier abbé venu de me confesser. Mais d'abord, qu'est-ce que tu fichais à Meudon, et quand était-ce ?

ELLE, *gênée*. Le... Le 15 du mois dernier !

LUI, *calculant*. Le 15 du mois dernier ? Attends un peu ? Mais, tu m'as raconté que tu avais passé la journée chez ta tante Angèle qui était malade ?

ELLE. Tu crois ?

LUI. Oh ! je ne suis pas encore retombé en enfance, j'ai de la mémoire ! Tu m'as même dit que tu avais dû lui faire une piqûre. Tu ne m'as pas du tout parlé de Meudon !

ELLE. C'est que j'ai oublié, pardi ! Tu sais la tête de linotte que je suis !

LUI. Oui, mais moi, je commence à me demander quelle tête j'ai en ce moment. (*Elle reprend sa revue et veut se rasseoir.*) Non, non, ne retourne pas à ton journal ; il s'agit de tirer cela au clair. Peux-tu m'expliquer ce que tu faisais à Meudon, puisque Meudon il y a ?

ELLE. Eh bien... Eh bien... Oh ! je parie que tu vas encore te fâcher ! C'est vrai, quand j'y pense, je crois que j'aurais mieux fait de ne rien te dire. Mais je suis si franche !

LUI. Parlons-en! (*Furieux.*) Alors ? J'écoute ? J'écoute ?

ELLE. Je t'en prie, tu n'es pas au téléphone ! Eh bien, comme je te l'ai dit, il faisait beau, il y avait du printemps dans l'air et dans les cœurs, j'ai eu envie de respirer, de me griser du parfum des lilas et des bourgeons...

LUI, *ironique*. Toute seule ! L'idée ne te serait pas venue de te confier à moi ?

ELLE. Ben, je n'ai pas osé.

LUI, *éclatant*. C'est ça ! Fais-moi passer devant tout le monde pour un sauvage !

ELLE. Mais il n'y a personne !

LUI. Je parle au figuré. Et dès que tu as été là-bas, ton premier soin a été de demander à un abbé, que tu ne connaissais même pas, de te confesser ! Je te savais folle, mais pas à ce point-là ! Mais enfin, sapristi, qu'est-ce qui t'as pris ?

ELLE, *baissant la tête*. Le remords, mon chéri !

LUI. Le remords d'être allée à Meudon sans moi et de devoir me mentir ? Tu ne pouvais pas attendre au dimanche suivant ?

ELLE, *secouant la tête.* Non.

LUI. Mon petit, il y a du louche là-dessous. Tu me caches quelque chose. Pour qu'une femme se jette aux pieds d'un abbé, dans un confessionnal...

ELLE. Mais ce n'était pas dans un confessionnal ! C'était sur l'herbe. Sous un bouleau même !

LUI. Ne m'interrompts pas. L'essence de l'arbre n'a rien à voir avec l'affaire. Je me fiche que ce soit un bouleau ou un marronnier. Je disais donc : pour qu'une femme se jette aux pieds d'un abbé pour se confesser, c'est qu'elle a une raison. Une raison majeure.

ELLE. Oh ! de si peu ! D'ailleurs, je ne lui ai pas demandé son âge.

LUI, *ne comprenant pas.* L'âge de qui ?

ELLE. Eh bien... du monsieur que tu appelles une raison... majeure !

LUI. Le faux abbé ? François Périer ?

ELLE. Mais non, celui à cause de qui j'ai voulu me confesser. A cause de qui (*Elle appuie.*) il fallait que je me confesse.

LUI. Car il y a un qui ?

ELLE. Dame !

LUI. Et tu me dis ça comme ça ! A la face. Vlan !

ELLE. Je ne voulais pas te le dire, c'est toi qui m'y as forçée !

LUI, *éclatant.* Ça y est ! Tout à l'heure, elle dira que c'est ma faute. Et qui c'est ce qui ? Je le connais ? C'est un de mes amis ? (*Elle secoue la tête.*) Un inconnu ? De mieux en mieux ! Où l'as-tu rencontré ?

ELLE. Devant les kangourous.

LUI. Devant les kangourous ? Au zoo alors ?

ELLE. Non, aux Galeries Lafayette.

LUI. Ils vendent des kangourous aux Galeries Lafayette ?

ELLE. C'était pour toi. Tu m'avais dit de t'en acheter deux.

LUI. Deux kangourous ? Moi ?

ELLE. Mais oui, des slips, tu sais bien ! Je te les ai rapportés le soir, et tu m'as même dit qu'ils t'allaient très bien. Tu vois comme je pense à tout. Ils ne te plaisent plus ?

LUI. Je me fiche des slips et des kangourous. Je pense à l'autre. L'autre ! Ainsi, tu vas m'acheter des slips...

ELLE. Kangourous !

LUI. Assez avec tes kangourous ! Tu rencontres un monsieur que tu vois pour la première fois...

ELLE, *avec conviction.* Ah çà ! je peux te le jurer, mon chéri !

LUI. Il te parle, tu lui réponds ; et de but en blanc, tu acceptes de l'accompagner à Meudon !

ELLE. Ah non ! C'est moi qui ai proposé Meudon. Lui voulait aller au bar du Claridge, mais il faisait si beau, il y avait tant de printemps dans l'air...

LUI. Je sais, tu me l'as déjà dit. Il ne peut tout de même pas toujours pleuvoir ! Et si chaque fois qu'il fait beau temps, toutes les femmes de Paris accompagnaient quelqu'un à Meudon... Tiens, tu me fais dire des bêtises ! Alors, vous êtes partis pour Meudon ? Et ensuite ?

ELLE. Eh bien, c'est justement à cause de cela que j'ai voulu me confesser !

LUI. D'avoir été à Meudon avec cet inconnu ?

ELLE. Oh ! il ne l'était plus. Il s'appelle Armand.

LUI. Charmant !

ELLE, *rectifiant.* Non, non, Armand.

LUI. Ah ! je t'en prie ! Parce que, tu réalisais la faute que tu avais commise ?

ELLE, *sans conviction.* Oui. Et puis... il y avait le reste !

LUI. Quel reste ?

ELLE. Dame... Après ! Quand on a été dans le sous-bois... tous les deux !

LUI. Hein ?

ELLE. Evidemment ! Et c'est ce qui te prouve, mon chéri, à quel point je te suis attachée. Je n'ai pas plutôt eu cédé, qu'immédiatement, je me suis sentie envahie par le remords. Alors, dès que j'ai aperçu l'abbé, je me suis dit en moi-même : c'est le ciel qui me l'envoie. Il est bon.

LUI. Ah non ! je t'en supplie, laisse le ciel où il est !

ELLE. Oh ! Pour ça, tu sais...

LUI. Ainsi, tu rencontres aux Galeries Lafayette...

ELLE. Il ne fallait pas m'y envoyer ! C'est ta faute aussi !

LUI. Assez ! Un individu, à qui, entre nous, j'aimerais dire deux mots.

ELLE. Juste ce qu'il m'a dit comme entrée en matière : « Deux mots, Madame, deux mots seulement ! » Tu vois comme vous vous ressemblez ?

LUI, *sans s'interrompre.* Tu fais sa connaissance. Vous décidez d'aller à Meudon, et là, à peine dans les bois...

ELLE. Mais puisque je me suis confessée tout de suite après ?... Tu en connais beaucoup de femmes qui en font autant ? Tiens, ta cousine Betsy, elle ne fait ça qu'à Pâques. Toute la lessive en tas, en bloc ! Moi, je ne pourrais jamais !

LUI. Laisse ma cousine tranquille. Et qu'est-ce que tu lui as dit à ton abbé, à ton faux abbé quand tu l'as abordé ?

ELLE. Je te l'ai dit. Il a d'abord commencé par refuser, mais quand je lui ai expliqué que si je tenais à me confesser tout de suite, c'était parce que j'avais commis un gros péché... parce que j'avais trompé mon mari...

LUI. Et tu lui as dit ça à haute voix ? Devant tout le monde ?

ELLE. Il fallait bien ; il ne m'aurait pas confessée sans ça !

LUI. Délicieux ! Et quelle a été sa réaction ?

ELLE. Il a dit : « Sans blague ? Ça, c'est rigolo ? Alors, allons-y ! »

LUI. Et tu n'as pas trouvé étonnant qu'un homme portant soutane, un ecclésiastique, dise, en parlant de l'adultère : « Ça c'est rigolo, allons-y ? »

ELLE. Mais on ne parlait pas d'adultère, mon chéri. Je lui ai simplement dit que je venais de tromper mon mari.

LUI. Qu'est-ce que c'est alors ?

ELLE. Je ne sais pas, moi, une erreur, une sottise ! L'adultère, c'est quand on fait ça en grand, tout le temps !

LUI. C'est ça, le gros ! Madame ne fait que le détail ! Enfin, passons, passons ! Après ?

ELLE. Après ? Il a dit à ses camarades de s'écarter ; nous nous sommes isolés sous le bouleau, et je lui ai tout dit. Très simplement, comme je te parle. Il a été très compréhensif, tu sais.

LUI. Pour ce que ça lui coûtait !

ELLE. Et pas du tout comme ces confesseurs qui ont hâte d'en avoir fini avec nous. Il m'a demandé des tas de détails, sur moi, sur toi ; si j'avais déjà eu des aventures ; si je pensais en avoir d'autres.

LUI. Et ça ne t'a pas ouvert les yeux ?

ELLE. Oh ! mon chéri ! Mais quand je me confesse, je les tiens toujours fermés ! Surtout pour la confession funiculaire !

LUI. Funiculaire ? Ah ! tu veux dire auriculaire !

ELLE. Tu crois ? Au fait, tu as raison. C'est bien auriculaire. Ce qui m'a trompée, c'est le funiculaire de Bellevue.

LUI. Et tu lui as dit que...

ELLE. Que quoi ?

LUI. Que tu m'avais indignement trompée ?

ELLE. Oh ! je n'ai pas dit indignement ! Ce n'était pas à moi à le dire tout de même ! Tu es bon, toi !

LUI. Et qu'est-ce qu'il en a dit ?

ELLE. Il a dit que c'était très mal.

LUI. Quand même !

ELLE. Mais qu'il ne fallait pas m'en faire, et qu'il allait arranger ça.

LUI. Trop bon !

ELLE. Il m'a aussi demandé si je n'avais pas d'autres péchés sur la conscience, parce que, comme il n'était pas trop sévère, autant vaudrait en profiter. Malheureusement, j'ai eu beau chercher, je n'ai rien trouvé.

LUI. J'aime mieux ça !

ELLE, *rectifiant*. Je veux dire, depuis ma dernière confession ! En tout cas, rien d'intéressant. Il en a paru navré !

LUI. De quoi ?

ELLE. De ce que je n'aie pas à lui en dire plus.

LUI. Parce qu'il en aurait voulu encore ? Et ça a fini comment cette petite comédie ?

ELLE. Comme ça finit toujours. Seulement, vois à quel point j'étais troublée : impossible de me souvenir des paroles de l'acte de contrition !

LUI. Et c'est lui qui te les a soufflées ! Ça, c'est le comble !

ELLE. Mais pas du tout ! Il m'a dit : « Ne vous en faites pas pour si peu, ma petite, si je vous disais que je ne les sais pas moi-même. » Il allait même oublier de me donner une pénitence !

LUI. Car il t'en a tout de même donné une ? Je serais curieux de la connaître !

ELLE. Il m'a d'abord demandé ton âge et comment tu étais. Quand je lui ai dit que tu étais encore assez jeune et, ma foi, pas trop trop mal de ta personne, il m'a donné un chapelet à dire.

LUI. Il avait besoin de savoir mon âge et mon allure pour ça ?

ELLE. Oui. Parce qu'il a prétendu que pour beaucoup de femmes, retrouver leur mari est une pénitence suffisante !

LUI. Charmant ! Ainsi tu me trompes ! Je t'envoie m'acheter des slips...

ELLE. Kangourous, mon chéri !

LUI. Ah ! nous n'allons pas recommencer. Parce qu'il fait beau, parce que c'est le printemps et que Madame est une gourgandine...

ELLE, *indignée*. Une gourgandine ! Oh ! Moi ! Moi, ta femme !

LUI. Fiche-moi la paix. Oui, je dis gourgandine, et je maintiens le mot. Madame et son inconnu...

ELLE. Je t'ai dit qu'il s'appelait Armand !

LUI. Et moi je te dis de te taire !... Décident d'aller à Meudon. Une fois là dans les bois, qu'est-ce qu'ils font ? Je préfère ne pas insister. Sitôt son vil instinct assouvi, Madame a des remords ! Ah ! il était bien temps d'en avoir !

ELLE. Je ne pouvais pourtant pas les avoir avant !

LUI. Tu n'avais qu'à t'arranger pour ne pas en avoir du tout ! Donc, Madame a des remords et se confesse ! Dans les bois ! Dans ces mêmes bois où l'instant d'avant... Et qui prend-elle pour se confesser, pour avouer sa faute ? Un artiste de cinéma ! Un homme dont je retrouverai l'image chaque fois que j'irai voir un de ses films. Un homme qui, à chaque séance, aura l'air de se payer ma tête et de dire à tous les artistes et à tous les spectateurs : « Vous voyez le monsieur qui est là-bas au balcon ! Eh bien, il est cocu. C'est sa femme elle-même qui me l'a dit ! »

ELLE. Mais tu te trompes, mon chéri !

LUI. Je ne suis pas cocu peut-être ?

ELLE, *avec élan*. Oh si !

LUI. Tout de même, tu le reconnais ?

ELLE. Mais personne ne le saura. J'aurais voulu que tu les entendes discuter dans le car quand nous sommes revenus. Ça t'aurait rassuré.

LUI. Qu'est-ce que tu as dit ? Vous êtes revenus... ensemble ? Et en car ?

ELLE. Il fallait bien. Armand... enfin, le monsieur des kangourous, était sans argent, et il avait un rendez-vous urgent à Paris. Je lui ai donné tout ce qui me restait dans mon sac.

LUI, *s'effondrant*. Ça, c'est le bouquet ! Madame va m'acheter deux slips, et voilà tout ce qu'elle trouve comme aventure amoureuse ! Un gigolo qui la tape ! Mais tu n'as pas honte, malheureuse ? Tu devrais pleurer !

ELLE. Je ne peux pas. Ça fait couler mon rimmel et ça me pique !

LUI. Un gigolo ! Et de quoi alors, avez-vous discuté dans le car ?

ELLE. Un de ses camarades lui a demandé qui j'étais. Oh ! je te l'ai dit, tu aurais été rassuré tout de suite. Sais-tu ce qu'il a répondu ? Il lui a répondu qu'il était lié par le secret de la confession.

LUI. Et vous n'avez pas parlé d'autre chose ?

ELLE. Non. Sauf qu'il a demandé à une autre personne — une jeune femme très jolie, celle-là — si un chapelet pour avoir trompé son mari, c'était assez.

LUI. Et qu'est-ce qu'elle a répondu ?

ELLE. Que c'était beaucoup trop ; et qu'il ne fallait tout de même pas rendre les choses trop difficiles.

LUI. Vraiment ! Eh bien celle-là, j'aimerais la rencontrer pour lui dire ma façon de penser.

ELLE. Oh ! mais ça te sera facile. Il y a justement sa photo dans *Elle*. Je la regardais tout à l'heure. Tiens, la voilà. Il y a même son nom dessous. C'est... C'est Marie Daems. Pas possible ! Sa femme ! Tu ne trouves pas ça drôle ?

LUI. Si je trouve ça drôle ! Et vous vous êtes séparés où ?

ELLE. A la gare Saint-Lazare.

LUI. Tout de même.

ELLE. Ou plutôt, à côté. Il a déclaré qu'on ne pouvait pas se quitter aussi rapidement et on a été tous ensemble prendre un pot dans un bar. Ça m'a ennuyée de le voir payer, mais il m'a dit de ne pas m'en faire, que c'était le Denier de l'Inculte.

LUI. Du Culte, idiote !

ELLE. Tu crois ? Ah ! Moi, j'avais compris inculte. Tu es fâché ?

LUI. Elle me demande si je suis fâché ! Une femme en qui j'avais foi, auprès de qui je dormais sur mes deux oreilles. De qui j'acceptais tout. Mais tu ne comprends donc pas que tu as tué ma tranquillité d'esprit, ma foi, ma confiance en toi ? Et tu t'imagines, bonne gourde, que ça va se passer comme ça, que tu pourras me ridiculiser avec des gigolos ?

ELLE. Un seul ! Un tout petit !

LUI. C'est un de trop ; et la taille n'y fait rien. Que tu pourras ensuite te rendre, et me rendre, grotesque auprès des gens de cinéma.

ELLE. Mais puisque je me suis trompée !

LUI. Le plus trompé c'est moi. Et que j'accepterai tout en passant l'éponge, en riant ! Eh bien ! non, non, la patience humaine a des limites. Je ne suis pas poire à ce point-là. Tu vas voir ce que je vais faire !

ELLE, *horrifiée*. Tu vas aller tuer François Périer ! Je t'en supplie : songe au scandale, à sa femme innocente, à ses enfants.

LUI. Non, je vais me contenter de te flanquer une fessée ; une de ces fessées maison dont tu te souviendras.

ELLE. Une fessée ! A moi !

LUI, *la poursuivant*. Oui à toi. Pas au pape, bien sûr !

ELLE. Mais tu ne peux pas, mon chéri, tu es fou. Tu ne peux pas !

LUI. Ah ! je ne peux pas ! C'est ce que nous allons voir !

ELLE, *gigotant*. Non tu ne peux pas !

LUI. Et pourquoi ne pourrais-je pas, s'il te plaît ?

ELLE, *tournant autour de la table*. Pour une raison bien simple : liturgique même : il m'a donné l'absolution plénière. Tu vois !

RIDEAU

Rires en tous genres : "LA FÊTE DU CORDONNIER", au T.N.P.

Il y a deux ans, Michel Vinaver s'était révélé au public parisien par une pièce courageuse (et discutée) sur la guerre, *Les Coréens.* Jean Vilar, aussitôt, lui avait demandé de composer une comédie de style et de conception modernes à partir d'un thème fourni par l'auteur élizabethain, Thomas Dekker.

En ce qui concerne *La Fête du Cordonnier* l'expérience est des plus concluantes. Nous voici en présence d'un spectacle attachant, animé, savoureux, non dénué, pour autant, de chaleur humaine et de sentiments profonds. Michel Vinaver a respecté le titre d'origine et les noms des personnages anglais. Il n'a pas cherché à transposer la chronique londonnienne dans notre cadre quotidien, mais, tout en conservant la peinture des mœurs de la fin du XVIe siècle, il a voulu se référer, sans cesse, à nos problèmes actuels. Le canevas n'est pas bouleversé, mais la satire sociale est plus rigoureuse, le ton plus strict, l'ironie plus cruelle.

La Fête du Cordonnier se passe au moment où l'Angleterre d'Henry VI est en guerre héréditaire contre la France. Comme les armateurs du continent se voient interdire les eaux de la Tamise, les spéculateurs achètent en solde les cargaisons des bateaux obligés de quitter le port et les revendent au prix fort. C'est ainsi que Simon Eyre, solide et sonore patron cordonnier de la rue de la Tour, achète avec l'argent d'un de ses ouvriers, Lacy (un jeune noble devenu cordonnier par amour), le chargement d'un navire hollandais « bourré d'épices jusqu'aux bastingages ». Il n'en faut pas davantage pour que ce braillard de Simon Eyre se transforme en une sorte d'artisan-gentilhomme qui, la fortune aidant, de chef syndicaliste devient préfet de police, puis lord-maire de Londres. Il profitera de son nouvel état pour soutirer au roi d'importants avantages matériels, pour sa corporation, et la légalisation de l'union de Lacy, le neveu du prince de Lincoln (qui taille mieux les semelles des bourgeois qu'il ne conduit les armées royales) avec l'aimable Rose, la fille de maître Porridge, l'épicier en gros.

Le roi accepte en souriant ce rôle de *deus ex machina,* que l'on retrouve si souvent dans les comédies espagnoles du Siècle d'Or. Et la pièce s'achève par une gigantesque fête patronale, kermesse colorée et tonitruante, dans laquelle tous les compagnons du gentil métier de cordonnier célèbrent, à grand renfort de barriques et de victuailles, leur grand saint Crépin et leur pittoresque lord-maire.

Sur un dispositif très aéré du peintre Lagrange, qui permet de restituer, avec des moyens fort simples, la présence de toute une ville en vision panoramique, Georges Wilson, truculent Simon Eyre, a réglé une mise en scène, savante et directe à la fois, qui fait de cette *Fête du Cordonnier* une véritable fête des yeux et de l'esprit.

De Champignol à Branquignol

Le rire étant le propre de Feydeau et la Providence des directeurs de théâtre, Jean-Pierre Grenier, à Marigny, a remonté *Champignol malgré lui* comme on remonte une belle mécanique. L'effet ne s'est pas fait attendre. Les différents rouages, laborieusement mis en place au premier acte, se mettent à jouer (merveilleusement) au second acte et déclenchent les cascades de rires escomptées.

Le point de départ est d'une complication ahurissante. Aussi ne me risquerai-je pas à le raconter. Le but est de conduire le peintre Champignol et l'ami de sa femme, Saint-Florimond, qui se fait passer pour lui, dans la même caserne pour effectuer une période militaire. La présence simultanée des deux Champignol, le vrai et le faux, provoquera la plus folle série de quiproquos qu'un vaudevilliste conscient peut imaginer. Le tout mêlé à des scènes de la vie militaire d'une telle bouffonnerie que *Les Gaîtés de l'Escadron,* par comparaison, ne sont que de petites amusettes. Le second acte est un chef-d'œuvre de comique troupier. Il vaut, à lui seul, le déplacement au Théâtre Marigny et il est animé, enlevé avec l'entrain coutumier de la Compagnie du capitaine Jean-Pierre Grenier, avec, en serre-files, Jean Rochefort, Jacques Morel et Roger Carel. Une troupe d'élite qui mérite les plus brillantes citations.

Après Deux sur une balançoire, après *Tchin-Tchin,* voici *Connaissez-vous la voie lactée ?* une pièce à deux personnages, au Théâtre des Mathurins.

Pourtant cette comédie dramatique de Karl Wittlinger (et bien adaptée de l'allemand par Herbert Le Porrier) n'est pas simplement destinée à mettre en valeur la virtuosité de deux comédiens particulièrement doués : Michel Piccoli et Christian Alers. De style et de ton délibérément comiques, elle ne manque ni de fond, ni d'ambition.

Sur ce thème pirandellien (un psychiatre joue devant ses malades la pièce écrite par un fou, afin de l'aider à retrouver sa personnalité), cette suite de sketches débridés finit par laisser le spectateur déconcerté à tel point... qu'il ne sait plus qui a perdu véritablement la raison : le médecin, le malade ou lui-même ! Bref, un spectacle divertissant et original. Du « branquignol » intellectuel...

Une erreur s'est glissée dans la chronique dramatique du dernier numéro. Il faut lire : « Les Choutes » au Théâtre des Nouveautés et non au Théâtre des Variétés

Pierre Laforêt raconte :

L'HURLUBERLU

de Jean Anouilh

« L'Hurluberlu »
pièce en 4 actes
de Jean Anouilh
a été créée le 5 février 1959
à la Comédie des Champs-Elysées
(Direction Claude Sainval)
dans une mise en scène de Roland Pietri
des décors de Jean-Denis Malclès
et avec la distribution suivante :

Le Général	**Paul Meurisse**
Le Docteur	**Roland Piétri**
Marie-Christine	**Jacqueline Lemaire**
Le Fils du Laitier	**Paul Bisciglia**
Toto	**Jean-François Difiore**
Le Laitier	**Jacques Bertrand**
Le Curé	**Camille Guérini**
Sophie	**Edith Scob**
David-Edward Mendigales	**Jean Claudio**
Tante Bise	**Marie Leduc**
Aglaé	**Marie-José Martel**
Lebelluc	**Christian Lude**
Ledadu	**Marcel Pérès**
Belazor	**Hubert Deschamps**

Il y avait une fois, perdu au fond d'un petit village, un général en retraite. Un brave général moustachu, d'une cinquantaine d'années, qui croyait encore en la grandeur de la France et à la noblesse de cœur des Français. Parfois, il s'enfermait dans son bureau, faisait venir le docteur du pays, pour qu'il prenne sa tension, et du même coup sentait battre en son cœur celui de la nation. C'était un général ordinaire, habité par la rigueur, la discipline et la confiance en soi. Il écrivait ses Mémoires, aimait à évoquer ses campagnes — celle de 1940 surtout ! — et complotait. Bref il voulait du bien au pays. Pour atteindre son but — car tous les généraux ont un peu l'âme de Bonaparte — il conspirait en compagnie de ses fidèles : le curé, Belazor, un ancien compagnon de Saint-Cyr, un vieux propriétaire, et le quincaillier du village : Ledadu, Français moyen, prêt à tout pour que le général prenne le pouvoir.

C'était un général bourgeois et tendre, autoritaire et sentimental, et aussi quelquefois un peu enfant. De sa poche, lorsque Toto, son fils, lui demandait comment on pouvait devenir fort et courageux, il sortait un petit morceau de papier rouge et en croquait un bout, et le « minimistafia », drogue miracle, lui remettait le cœur à l'ouvrage.

Le minimistafia, que beaucoup de généraux ignorent encore à notre époque, permet de *réaliser* et de *faire face*, mais il ne peut pas tout quand on est à la retraite et jalousé, car le général le sentait bien ; il n'avait pas l'appui des démocrates et des vaillants républicains.

Le minimistafia était pourtant rouge, mais cela ne suffisait point à apaiser les colères prolétariennes, dont le laitier était le vivant exemple : gigantesque et furieux, prêt à s'élever contre l'armée, le laitier ne pouvait tolérer que son fils fréquente la petite fille du général, même pour lui pincer les fesses.

Au fond, le général avait raison : pour refaire la France — et plus tard le monde — il était nécessaire d'agir vite. Mais il comptait sans sa propre famille.

D'abord, Sophie, sa femme, jeune, belle et fidèle, l'écoutait d'une oreille distraite.

Enterrée dans ce trou de province, elle s'ennuyait. A mourir. Les réunions entre amis, toujours les mêmes, l'emplissaient de mélancolie. Elle rêvait. C'était de son âge, mais pas de celui du général. Elle songeait qu'elle était sage et douce et rassurante. Mais le général ne la voyait plus. A travers elle, à travers Toto, à travers sa vieille sœur, à travers ceux qui l'entouraient et l'aimaient bien, c'était la France qu'il aimait. Pour elle, il renverserait les institutions.

Un jour ce fut décidé. On se réunit entre amis sûrs. Le plan de bataille était là : simple et efficace. Pas de tendresse. Des actes. Eh quoi ! il fallait que ça change ! Las ! les conspirateurs écoutaient d'une oreille distraite. Le docteur ne voulait plus être compromis. Le vieux compagnon de Saint-Cyr s'était fait « acheter » par les démocrates et les autres suivaient, suivaient. Le général tapait sur la table, leur démontrait qu'il était anormal de pleurer davantage sur huit cents morts que sur un seul, et Ledadu ouvrait toutes grandes ses oreilles de Français moyen. Lui seul comprenait le général. Lui seul voulait la révolution. Au garde-à-vous, il oubliait qu'il était quincaillier et voulait bien mourir pour un idéal. Ah ! qu'il était beau, Ledadu, et qu'ils sont rassurants, les Français moyens, lorsqu'ils veulent que l'armée gouverne ! Le général était l'homme de la situation, et personne ne saisissait l'intérêt de relever la France. Personne.

Sophie, sa grande fille née d'un premier mariage, en avait assez. Tout le monde étouffait sous le toit familial. Si encore le général leur avait donné à croquer un peu de minimistafia. Mais non ! Il était égoïste. Il fallait l'écouter parader, revenir cent fois sur les mêmes choses. Il fallait l'aimer, le supporter, le plaindre, l'applaudir, l'adorer, l'aimer aussi. On finissait par être fatigué de ses gamineries, de ses promesses et de ses discours. Mais il était tellement sûr de lui. Il ne voyait pas plus loin que le bout de son nez de général.

Jaloux bien sûr, mais d'une jalousie certaine de sa puissance. Jamais, pensait-il, sa femme ne pourrait le quitter. Quand on est mariée à la France, on ne se sépare pas comme ça. Malheureusement, la vie était là, en forme de taupe, grattant ses galeries dans l'âme du général, sapant son héroïsme sans qu'il s'en aperçoive. Le général, si grand fût-il à ses propres yeux, allait être pris à son propre piège. Un Waterloo de sous-préfecture, provoqué par Sophie sa grande fille, amoureuse d'un jeune godelureau conduisant des voitures de course, fils de famille, bellâtre, fêtard et faux poète : David-Edward Mendigalès. C'était lui qui allait détruire l'édifice en bousculant — au nom d'une jeunesse pervertie — le bel ordre souhaité.

Et la famille criait au génie. David-Edward avait raison. On donnerait une fête à l'occasion d'une vente de charité, mais pas une fête banale : chacun y tiendrait son rôle. Même la jeune et belle femme du général était de cet avis. Le curé, le docteur, le quincaillier, ils marchaient tous contre lui.

Le général levait les bras au ciel. Soit ! soit ! Il irait jusqu'au bout. La vie allait plus vite encore. David-Edward Mendigalès était devenu l'amant de sa fille. Alors là, ç'en était trop. Il giflerait David-Edward. Riposte : le jeune homme l'enverrait au tapis. Le laitier aussi le battrait. Au nom de la démocratie.

Haro sur le général qui voulait du bien au pays, qui voulait être heureux et croyait au bonheur du peuple ! Haro sur le conspirateur et celui qui n'avait rien compris à la jeunesse d'aujourd'hui ! Haro sur toi, qui fus peut-être un héros, mais qui ignores par ton manque d'humanité le simple bonheur de ceux qui croient encore à l'amour. Et qu'importe si tu as du « minimistafia » de réserve et des Français moyens pour hurler de joie sur ton passage.

Qu'importe en vérité, puisque tu es seul, et que tu te retrouveras seul face à la mort.

On peut être un grand général et se tromper.

L'Histoire a déjà connu des cas identiques.

On appelle ça : un échec.

LE CLUB INTERNATIONAL DE POÉSIE

La formule adoptée par Odette Aslan et Pierre Seghers, animateurs du Club, consiste en une présentation nouvelle. Il s'agit de faire connaître, sur un thème donné, les œuvres des poètes de France et de tous les pays du monde en évoquant la vie des auteurs et en replaçant dans son cadre d'origine l'inspiration folklorique.
Il ne s'agit ni de conférences, ni de récitals, mais de montages scéniques.
Le mardi 28 avril, à 21 heures, à l'Alliance Française seront évoqués les poètes russes A. Blok, S. Essenine et Maïakowsky et le folklore russe. En seconde partie, l'œuvre d'Antonin Artaud.
François Maistre, Christian Alers, Monique Delaroche, H. Jouf, Charles Denner, Gregory Chmara, Jean Negroni et Michel Vitold prêteront leur concours à cette soirée poétique de grande qualité.

Le Directeur de la publication : Jacques CHARRIERE.

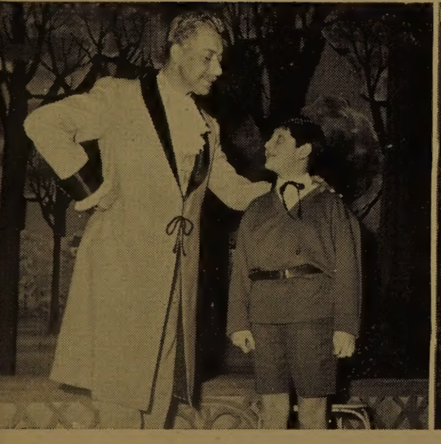
Pierre Laforêt

a vu

"L'HURLUBERLU"

Ledadu, Français moyen, toujours prêt à mourir pour un idéal. Tête droite, petits doigts sur la couture du pantalon, il répondra : « Présent ». Il aime le général et les idées qu'il forge pour l'avenir de la France

Photos BERNAND.



Après la France, le général a une passion : Toto, son fils à qui il apprendra le maniement des armes et les bottes secrètes. Toto est un bon écolier. Il sera peut-être général lui-même. Ce jour-là, le général, pour faire plaisir à sa femme, s'était costumé à l'occasion d'une fête donnée en l'honneur d'une vente de charité. L'avenir de la France passe quelquefois par les ventes de charité



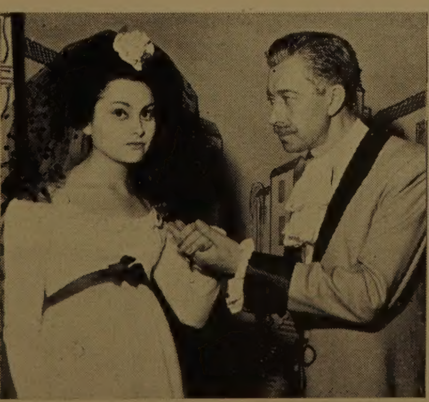
Cette main levée sur ce jeune homme, c'est tout l'honneur de la Patrie. Le général vient d'apprendre que ce voyou, après avoir abusé de sa fille, n'éprouve aucun regret. Mieux encore : sa fille était consentante. L'avenir de la France peut être compromis par cette jeunesse irritante



Face au prolétariat. Le général n'admet pas qu'on ne partage point ses opinions. Le général n'aime pas que la plus jeune de ses filles chahute avec le fils du laitier. Le laitier ripostera. Le général sera jeté à terre. Avec lui, l'avenir de la France.



Le général veut relever le pays, mais avec l'aide de tous. Il ne sera pas écouté. Le curé lui-même le découragera. Pourtant le curé, comme les autres, l'aimait bien. Mais le général est tellement insupportable. L'avenir de la France se construira sans le clergé



La femme du général ressemble à celle du boulanger. Elle rêve quelquefois. Le général ne veut rien voir, rien entendre. Un jour elle ne l'aimera plus. Alors le général n'aura plus que la France pour femme et il sera trop tard. Elle aussi le trompera.



Il n'y a pas de révolution sans conspiration. Le général a tout prévu. Ses amis l'écoutent incrédules. Lui seul détient la vérité. Lui seul connaît les moyens à employer pour sauvegarder l'avenir de la France

« LA FETE DU CORDONNIER », DE MICHEL VINAVER, D'APRÈS THOMAS DEKKER, DÉROULE SES FASTES SUR LE VASTE PLATEAU DU PALAIS DE CHAILLOT. GEORGES WILSON, CORDONNIER EN TABLIER DE CUIR DEVENU LORD MAIRE DE LONDRES EN PERRUQUE, EN A RÉGLÉ LES DÉTAILS AVEC SOMPTUOSITÉ ET DÉLECTATION. CE QUI VAUT AUX INNOMBRABLES FERVENTS DU T.N.P. UN NOUVEAU SPECTACLE HAUT EN COULEURS ET DEBORDANT DE VIE.

Photo Agnès VARDA

SPECTACLES DE PARIS

ENCORE IONESCO, L'AUTEUR LE PLUS JOUÉ DE LA SAISON, OCCUPE SON TROISIÈME THEATRE, LE STUDIO DES CHAMPS-ÉLYSÉES, AVEC « VICTIMES DU DEVOIR », UN CLASSIQUE DE L'AVANT-GARDE, DONC A VOIR, SURTOUT QU'IL EST MAGNIFIQUEMENT INTERPRÉTÉ PAR R.-J. CHAUFFARD, JACQUES MAUCLAIR ET TSILLA CHELTON.

TOUJOURS FEYDEAU. « CHAMPIGNOL MALGRÉ LUI » VOUS FERA RIRE MALGRÉ VOUS AU THÉATRE MARIGNY. JACQUES MOREL, CAPITAINE BON ENFANT, PASSE EN REVUE DES RÉSERVISTES PLEIN DE RÉSERVE. FEYDEAU DONNE AU COMIQUE TROUPIER SES LETTRES DE NOBLESSE BOULEVARDIÈRE. UN BON VAUDEVILLE, ENLEVÉ DANS UN EXCELLENT MOUVEMENT... D'HORLOGERIE.

Photos Bernand.

AUX SOMMAIRES DES DERNIERS NUMEROS :

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO

« LA BAGATELLE »

DE MARCEL ACHARD

(THEATRE DES BOUFFES-PARISIENS)

l'Avant-Scène

LE JOURNAL DU THEATRE
DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU
27, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, PARIS (6e)
DAN. 67-25 - C. C. P. 7353-00
CONDITIONS D'ABONNEMENT PAGE 41
PRIX DU NUMERO : 200 FRANCS